

émulations

REVUE DES JEUNES CHERCHEUSES ET CHERCHEURS EN SCIENCES SOCIALES

Numéro 22 | 2017

Ethnographies du proche

Perspectives réflexives et enjeux de terrain

Ethnographies du proche

Perspectives réflexives et enjeux de terrain

Dossier coordonné par
Marie Campigotto, Rachel Dobbels et Elsa Mescoli

Coordination éditoriale (au sein d'Émulations)
Lionel Francou

UCL PRESSES
UNIVERSITAIRES
■ DE LOUVAIN

Émulations est une revue semestrielle internationale avec comité de lecture.

Les articles publiés représentent le travail de jeunes chercheur·se·s et professionnel·le·s belges et étranger·è·s et n'engagent que leurs auteur·e·s. La soumission d'article se fait par envoi d'une déclaration d'intention ou d'un article complet à l'adresse mail de la rédaction : redac@revue-emulations.net. Les archives de la revue sont disponibles gratuitement en version électronique sur notre site web. Plus de détails sur www.revue-emulations.net.

Comité de rédaction :

Rémi Cayatte, Maximilien Cogels, Antoine Delporte, Lionel Francou, Isabelle Jabiot, Olivia Legrip-Randriambelo, Grégoire Lits (éditeur responsable), Anh Thy Nguyen, Fanny Robles, François Romijn, Quentin Verreycken, Julie Voldoire.

Les derniers numéros :

- # 12 (2013), *Anthropologie historique des violences de masse*
- # 13 (2014), *Résistance(s) et Vieillesse(s)*
- # 14 (2014), *Femmes et écologie*
- # 15 (2015), *La construction scientifique des sexes*
- # 16 (2015), *Médias et identités*
- # 17 (2016), *Entre migrations et mobilités. Itinéraires contemporains*
- # 18 (2016), *L'amour en sciences sociales, les sciences sociales en amour*
- # 19 (2016), *Perspectives on Social Movements. Voices from the South*
- # 20 (2016), *Enjeux environnementaux transnationaux. Politiques, enjeux et acteurs sociaux*
- # 21 (2017), *Être jeunes chercheur·e·s aujourd'hui*

© Presses universitaires de Louvain, 2017

Dépôt légal : D/2017/9964/51

ISBN : 978-2-87558-619-3

ISBN PDF : 978-2-87558-620-9

ISSN papier : 2030-5656

ISSN électronique : 1784-5734

Imprimé en Belgique par CIACO scrl — numéro d'imprimeur : 95182

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays, sauf autorisation de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Couverture : Marie-Hélène Grégoire

Diffusion : www.i6doc.com, l'édition universitaire en ligne

Sur commande en librairie ou à
Diffusion universitaire CIACO
Grand-Rue, 2/14
1348 Louvain-la-Neuve, Belgique
Tél. 32 10 47 33 78
Fax 32 10 45 73 50
duc@ciaco.com

Distributeur pour la France :
Librairie Wallonie-Bruxelles
46 rue Quincampoix
75004 Paris
Tél. 33 1 42 71 58 03
Fax 33 1 42 71 58 09
Librairie.wb@orange.fr

Table des matières

- 7** Éditorial. La pratique du terrain « chez soi ». Entre familiarité, altérité et engagement
Marie Campigotto, Rachel Dobbels et Elsa Mescoli
- 17** De l'autorité ethnographique à l'autorité du corps et des émotions. Réflexions à partir d'un terrain « chez soi » auprès d'une minorité, les « roms » en Italie
Alice Sophie Sarcinelli
- 35** Co-construction d'une ethnographie émancipatrice et féministe. Entre mutation et métissage
Maria Vivas-Romero
- 51** Ce que proche veut dire. La proximité de l'ethnographe dans ses relations avec les guérisseurs-désenvoûteurs lorrains (France)
Déborah Kessler-Bilthauer
- 67** Quand le terrain est raconté. L'ethnographie comme co-construction de la mémoire ouvrière d'une aire post-industrielle italienne
Luca Rimoldi
- 83** Entre les lignes. Enquête sur les nageurs réguliers de la piscine Pontoise de Paris
Hadrien Riffaut
- 99** De l'enseignant à l'ethnographe. Retour réflexif sur une relation de familiarité double au terrain d'enquête
Godefroy Lansade
- 113** Pour une observation trébuchante. De l'inconfort de la posture ethnographique
Louise Debouny
- 127** Conclusion. Réflexion comparative sur quelques postures anthropologiques vécues de l'ailleurs et du proche
Sophie Caratini
- 135** Les auteurs

Alors que ce numéro est sur le point de paraître, l'anthropologie italienne perd l'un de ses piliers. Ugo Fabietti, anthropologue du lointain et du proche, par sa pensée brillante autant que par son humanité non commune, a initié à cette discipline et continue d'inspirer nombre d'étudiants et chercheurs dont certains ont contribué à cet ouvrage. Ce numéro d'*Émulations* est dédié à sa mémoire.

Ciao Ugo.

Éditorial*

La pratique du terrain « chez soi » Entre familiarité, altérité et engagement

Marie Campigotto, Rachel Dobbels et Elsa Mescoli¹

Le voyage comme prérogative de l'enquête ethnographique a longtemps constitué une condition nécessaire pour établir l'autorité scientifique du chercheur² (Stocking, 1983 ; Clifford, 1988). Celle-ci se gagnait grâce au témoignage d'un séjour prolongé dans un ailleurs lointain, représenté comme propice à la rencontre de l'altérité. L'éloignement géographique de son lieu de résidence couplé à l'immersion dans un contexte social et culturel conçu comme radicalement « étranger » de son univers de référence quotidien fonctionnaient comme les garants non seulement de la validité, mais aussi de la légitimité des recherches, se voyant parfois mythifiés à la manière d'une épreuve initiatique (Stocking, 1983 ; Copans, 2011 [1999] ; Ghasarian, 2002).

Si ces conditions d'éloignement et d'immersion persistent encore aujourd'hui, elles peuvent s'entendre dans un sens différent. Lorsque certaines dynamiques du monde contemporain, telles que la diffusion des technologies de communication,

* Ce numéro thématique se situe dans la continuité d'une journée d'étude homonyme qui s'est déroulée à Liège le 9 mai 2016. Fruit d'un travail collaboratif fécond entre des jeunes chercheurs de l'Université libre de Bruxelles et de l'Université de Liège, nous tenons à remercier les autres membres du comité organisateur (par ordre alphabétique) : Marco de Biase, Fanny Duysens, David Eubelen, Cécile Piret, Alice Sophie Sarcinelli et Fanny Theunissen. Sans leur soutien ce numéro n'aurait jamais vu le jour.

¹ Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle, Université de Liège.

² Les termes « chercheur », « auteur » ou encore « ethnographe » sont, tout au long de l'éditorial, à entendre également dans leurs équivalents féminins.

l'accessibilité accrue des moyens de transports, les transferts culturels ou l'intensification des mouvements des individus à l'époque de la globalisation, permettent aux distances géographiques de se raccourcir, on assiste à une multiplication des « localités » (Gupta, Ferguson, 1997), mais aussi à une « contamination » réciproque entre l'« ici » et l'« ailleurs » (Agier, 2013). La cohabitation de réalités sociales et culturelles diverses dans un même espace géographique, parfois restreint, ainsi que les changements dans les manières d'appréhender l'altérité, font que l'ethnographe n'a pas à partir très loin pour aller à la rencontre de celle-ci (Gellner, 2012). La création de la distance, entre immersion et décentrement, reste toutefois une condition constitutive de la démarche ethnographique, caractérisée fondamentalement par le fait de « se déplacer et se re-localiser » dans une sorte de « va-et-vient » (Gandolfi, 2011 : 5) entre codes, postures et positionnements différents. La notion d'« observation participante » elle-même préconise ce mouvement. Cette méthode de recueil des données, associée systématiquement à l'anthropologie de par l'histoire disciplinaire de cette dernière (Copans, 2011 [1999]), ne se résume pas à l'observation de pratiques ou au recueil de discours. Elle suppose également pour le chercheur un partage d'expériences avec les individus rencontrés sur le terrain, et donc l'apprentissage des codes et normes que ceux-ci utilisent (Harris, 2001). Par l'écriture, mêlant descriptions et analyses, le chercheur transforme ces expériences en « données » et « matériaux » (Clifford, Marcus, 1986 ; Atkinson, 1992 ; Kilani, 1994). L'ethnographe n'est donc pas un simple réceptacle ou collecteur de matériaux concernant son étude. Avant tout, *il est pris* dans des rapports intersubjectifs (Favret-Saada, 1990 ; Tedlock, 1991) où il est amené à négocier des rôles, des places et des statuts, à mettre en scène son histoire, son intimité, ses qualités physiques, sociales, culturelles, humaines, etc. (Godelier, 2007). Ainsi, la démarche ethnographique inclut également pour le chercheur un travail réflexif par lequel il rend compte de sa subjectivité et des postures qu'il assume sur le terrain, en prenant acte des dynamiques de pouvoir et des manières dont les acteurs le reçoivent, le perçoivent et le positionnent (Ghasarian, 2002 ; Caratini, 2012).

Dans le sillage de telles réflexions, ce numéro thématique propose d'interroger la pratique du terrain « chez soi », c'est-à-dire une démarche ethnographique qui n'implique pas pour le chercheur un éloignement géographique de son contexte quotidien de vie. Les questions soulevées concernent des enjeux méthodologiques, épistémologiques, éthiques, politiques, et s'adressent particulièrement à la nouvelle génération de chercheurs. Quelles conjonctures sociétales et quels positionnements personnels amènent certains d'entre eux à faire du terrain « chez soi » ? Quelles répercussions une telle orientation entraîne-t-elle sur la conduite, l'aboutissement et la validation scientifique de leurs recherches ? À quels écueils méthodologiques et épistémologiques s'exposent-ils ? Comment se façonnent l'entrée et la sortie du terrain, ainsi que les relations d'enquête, là où la proximité géographique, éventuellement couplée à une contiguïté sociale ou culturelle pourrait tendre à intensifier l'immersion au point que l'ethnographe y reste « emprisonné » (Althabe, 1990) ?

Puisque les frontières du rapport à l'autre, l'altérité et l'identité, se définissent dans un processus dynamique d'échanges réciproques et de (re)positionnements mutuels, la notion même de « chez soi » est à déconstruire en prenant systématiquement en compte les points de vue des individus qui concourent à la constitution des relations ethnographiques, en articulant également la question des espaces et des temporalités. Dès lors, le fil rouge animant ces réflexions est bien le retour réflexif sur les pratiques de l'approche ethnographique, en décortiquant des situations d'enquête distinctes – en termes de conditions spatio-temporelles, sociales et culturelles – de celles qui ont historiquement scellé sa validité disciplinaire. Ce retour réflexif permet de mettre contextuellement en exergue les limites et les atouts de cette approche, ainsi que ses possibles déclinaisons ultérieures bénéfiques à la production et à l'analyse des données.

De ces réflexions et questions se dégagent trois problématiques fondamentales que ce volume vise à explorer au travers de la narration réflexive d'expériences de terrain hétérogènes, concrètes et situées : la familiarité (admettant pour corollaire la distanciation et le décentrement), l'altérité (renouant avec la question des frontières, des ponts relationnels et des identités du chercheur et de ses interlocuteurs), et l'engagement (soulevant plus particulièrement des enjeux politiques). Ces trois thématiques renvoient à des dimensions essentielles de l'enquête ethnographique et sont à ce point entrelacées qu'il est difficile d'en isoler une sans convoquer d'emblée les deux autres. Les propos qui suivent, visant à expliciter chacune de ces dimensions, se veulent donc purement descriptifs.

La réflexion sur la notion de « familiarité » soulève les enjeux spécifiques du « terrain chez soi » qui concernent le décentrement du regard et la distanciation de ses préjugés et préconceptions³ que le chercheur tente de mettre en œuvre sur le terrain. Ces processus de mise à nu et de déconstruction de son univers de référence peuvent se déployer par la construction progressive d'un « moi cognitif » (Godelier, Rebeyrolle, 2009), nécessaire au développement d'une distance critique et donc à la compréhension des pratiques et des normes rencontrées sur le terrain. Mais comment penser l'expérience ethnographique et ses conditions de possibilité en tant que « chercheur indigène » (Peirano, 1998), quand on tente de comprendre des paradigmes et des préconceptions semblables à ceux qui régissent familièrement – voire inconsciemment – son appréhension du monde ? Comment positionner son regard – et tous ses sens (Stoller, 1989 ; 2004) – sur ce qui est familier afin de parvenir à l'« exotiser » ? Quelles formes spécifiques prend cette « *devotion to the particular* » qu'est l'ethnographie (Miller, 2010 : 22) dans un contexte connu ? Assumant qu'un lien étroit existe entre les objets, les sujets et les approches mises en œuvre dans la construction d'un terrain

³ « Prénotions » selon les mots d'Émile Durkheim (1988 [1894]).

(Fainzang, 1994), quelles postures méthodologiques et épistémologiques le chercheur peut-il assumer dans la confrontation à une « étrange familiarité » (Ouattara, 2004) ?

La seconde problématique porte sur les frontières de l'altérité en tant qu'espaces dans lesquels se déploient des relations sociales (Agier, 2013). La « frontière » entre le « eux » des acteurs sur le terrain et le « je » du chercheur est rarement pensée en dépit de sa portée heuristique. Cette « frontière » (tant visible qu'invisible) se complexifie et devient un espace de plus en plus poreux de par la temporalité de l'enquête et les expériences partagées avec les acteurs. En ce sens, l'ethnographie peut se concevoir comme une « expérience incorporée » (Piasere, 1999), le chercheur serait amené à « incorporer l'Autre » (Okely, 1992 : 16). Par ailleurs, la thématique des frontières de l'altérité invite à interroger les « assignations identitaires » (Agier, 2013) dont le chercheur peut – même inconsciemment – être l'instigateur ou dont il fait l'objet. Dans ce cadre, les corps et les objets agissent comme médiateurs silencieux (Hall, 1959 ; Laburthe-Tolra, Warnier, 1993), pouvant constituer des « signes » interprétés par le chercheur et les acteurs sur le terrain comme indicateurs d'une « appartenance » (Ferréol, Jucquois, 2003 : 19). Dans quelle mesure la posture de « *partial insider* » (Abu-Lughod, 1988 : 143) que le chercheur assume, jonglant entre appartenance et distinction, dedans et dehors, peut-elle favoriser ou entraver la construction des relations ethnographiques ?

Le troisième aspect soulevé dans cette réflexion sur les ethnographies du proche concerne les dynamiques de pouvoir et d'engagement sur son terrain. Régulièrement confronté à des rapports de force et des positionnements hiérarchisés et hiérarchisants plus ou moins explicites, à des tentatives de recrutement, de racolage ou d'instrumentalisation (Albera, 2001 ; Amiraux, Cefaï, 2002), le chercheur est invité à définir la mesure de son implication en termes d'adhésion ou de distance par rapport à certaines opinions et mobilisations, avec le risque d'être étiqueté comme défenseur d'une cause et de voir diminuer la portée de sa recherche en raison d'une dissolution supposée de celle-ci dans l'activisme⁴. Les questions qui émergent mêlent le positionnement éthique et l'engagement politique, entre responsabilité et légitimité envers ses interlocuteurs et la discipline au sein de laquelle se situe sa recherche. À quelles tensions et dilemmes singuliers le chercheur est-il alors soumis ? Comment concilier l'engagement *dans* son terrain (la situation de l'enquête ethnographique) et l'engagement *par* son terrain (Rebeyrolle, 2009) avec la neutralité - axiologique -

⁴ Ce qui s'est produit pour certaines œuvres inscrites dans les *Subaltern Studies*, dans les recherches féministes ou encore pour des « enquêtes de voisinage » auprès de minorités ghettoïsées de l'École de Chicago (notamment Stocking, 1983 ; Ghasarian, 2002 ; Burawoy, 2009). Au contraire, il est des approches où l'implication sur le terrain devient un outil méthodologique central ; par exemple « l'étude de cas élargie », qui s'oppose aux méthodes inductives affirmant la possibilité d'une neutralité sur le terrain (Burawoy, 2009).

qu'exige toute approche scientifique ? Les actes posés par le chercheur à travers la pratique quotidienne du terrain et les œuvres de restitution ont des conséquences sur les conditions d'existence des individus, groupes et institutions de la société étudiée. Comment les « comptes à rendre » du chercheur – par rapport à son éthique personnelle et disciplinaire, à ses commanditaires, à la communauté scientifique ou encore aux sujets de son étude – influencent-ils son positionnement, sa posture et la légitimité de ses statuts, paroles et actes dans un terrain « chez soi » ?

Les contributions recueillies resituent ces réflexions et problématiques transversales à travers une variété de données ethnographiques qui retracent différents aspects de la relation du chercheur avec ses interlocuteurs et son objet d'étude dans un terrain d'enquête défini comme « proche ». Ces matériaux sont exposés par les auteurs avec une narration minutieuse et riche en détails restituant des échanges survenus aux différentes phases de chaque enquête ethnographique concernée. Les analyses proposées questionnent les dynamiques interpersonnelles qui lient les chercheurs à leurs terrains et à leurs interlocuteurs de manière problématisée. Entre subjectivité et objectivation, ces contributions montrent l'importance d'une démarche réflexive tant dans l'analyse du matériau produit grâce au terrain, que dans la déconstruction/reconstitution *a posteriori* des processus qui ont permis son recueil.

L'acception à la proximité géographique portée par l'expression « chez soi » associant le lieu de résidence au(x) site(s) de leurs enquêtes, n'est que le point de départ de la réflexion des différents contributeurs de ce numéro. Sous leur plume, « chez soi » se charge de déclinaisons sémantiques différentes, particulières au terrain de chacun : une localité connue topographiquement, mais inconnue quant à l'objet d'étude (comme dans le cas d'Alice-Sophie Sarcinelli, qui négocie son positionnement entre la communauté dominante connue et une communauté « dominée » à appréhender, ou celui de Deborah Kessler-Bilthauer qui étudie « une fascinante bizarrerie au sein de [s]a propre culture ») ; une unité de lieu pour des expériences professionnelles et des temporalités distinctes (Luca Rimoldi) ; une profession, une expertise ou des pratiques partagées (Godefroy Lansade et Hadrien Riffaut) ; un ensemble de positionnements identitaires stratifiés, attribués et négociés, qui se superposent partiellement (Maria Vivas et Louise Debouny). Une proximité qui engage une familiarité multiple, dans le cas de Godefroy Lansade, déclenche plusieurs questionnements lors de l'enquête de terrain ; notamment au sujet des éléments que le chercheur doit partager et mobiliser, ou encore, sur les limites et difficultés en termes de temps et d'espaces où il adosse ou non la casquette de chercheur, ce qui lui permet de montrer à quel point la mise en jeu des identités et des appartenances dans la relation ethnographique implique une improvisation contextuelle – faite de tentatives casuelles d'approches du terrain –, mais également des choix méthodologiques non négligeables, nécessitant une réflexion en tant que facteurs déterminants de la production de connaissances elle-même. Ces réflexions se modulent en rapport aux interlocuteurs qui jouent un rôle actif (et qui en attribuent un au chercheur) dans la définition de la relation ethnogra-

phique ainsi que dans la restitution du travail de recherche, puisque les trajectoires de vie de ces acteurs risquent d'être bousculées par l'enquête. La question de l'éthique de la démarche ethnographique, loin d'être exclusivement théorique et épistémologique, a des implications concrètes dans le quotidien du chercheur sur le terrain comme le montre notamment Maria Vivas. La participation à des rites (Deborah Kessler-Bilthauer), à des routines (Hadrien Riffaut, Godefroy Lansade, Louise Debouny), à des actions politiquement engagées (Maria Vivas, Alice Sophie Sarcinelli), à la construction d'une mémoire sociale (Luca Rimoldi), replace le chercheur dans une position d'objet de manipulations délicates, parfois de pièges, souvent de conflits, d'oublis, de projections, de malaises, mais aussi de complicités et loyautés qui agissent au sein de son terrain d'enquête.

Néanmoins, le terrain ethnographique reste avant tout un moyen de connaissance et de production d'un savoir contextuel. Que l'objet de cette connaissance et ce savoir soit la fonction de la natation (Hadrien Riffaut), la scolarisation d'élèves ayant un handicap mental (Godefroy Lansade), les arrangements globaux de protection sociale (Maria Vivas), l'identité sociale et personnelle des guérisseurs-désenvoûteurs lorrains (Deborah Kessler-Bilthauer), l'enfance et la parentalité roms (Alice-Sophie Sarcinelli), les représentations du corps et de la personne dans le contexte de la prostitution à Liège (Louise Debouny) ou encore la mémoire sociale au sein d'un quartier à Milan (Luca Rimoldi), les démarches des chercheurs dans leur terrain visent l'étude de thèmes en large mesure préfixés. Dans la mise en place de choix méthodologiques concernant sa posture sur le terrain, l'ethnographe « chez soi » est guidé par une réflexivité constante, également prônée par les tenants de la « scolastique » contemporaine⁵, l'amenant à évaluer les termes de la convocation de son histoire, son vécu, ses connaissances pratiques, ses origines, son corps, ses relations amicales, etc. qui peuvent supporter ou entraver sa démarche et lui permettre de « conquérir » son terrain (Godefroy Lansade, Deborah Kessler-Bilthauer) ou d'en redéfinir les contours (Maria Vivas, Alice-Sophie Sarcinelli). Ces enjeux montrent que le chercheur, loin d'être complètement crédule et impuissant dans la situation d'enquête, peut adopter une attitude de « naïf avisé », et donc déployer aussi des postures tactiques, notamment en s'adaptant suite au calcul des pour et des contre des positionnements qu'il peut assumer. La mobilisation de ces tactiques propices à la production de connaissances (Deborah Kessler-Bilthauer) implique nécessairement la mise en jeu de soi-même, de son intériorité, de sa morale que le chercheur dévoile à un moment donné et fait interagir avec celle de ses interlocuteurs, et auxquelles il doit répondre en se prononçant sur ce qu'il observe (Godefroy Lansade), en déclinant singulièrement sa posture de témoin et en s'engageant politiquement (Maria Vivas), en répondant à ses propres émotions

⁵ Se reporter à la conclusion de ce dossier par Sophie Caratini.

(Alice-Sophie Sarcinelli), en se faisant gardien (voire responsable) de la mémoire socio-historique locale dont la construction est engagée par le récit de vie d'un de ses interlocuteurs (Luca Rimoldi), ou encore en réorientant ses malaises et détresses vers la compréhension des rapports de force en jeu dans le terrain vécu (Louise Debouny)⁶.

Les contributions de ce volume portant sur les ethnographies du proche démontrent ainsi en quels termes la réflexivité propre à l'ethnographie se déploie lorsque le contexte au sein duquel le chercheur œuvre implique une proximité de différents ordres entre celui-ci et les sujets de son terrain. Elles permettent de répertorier les trajectoires singulières auxquelles le retour sur l'expérience de terrain peut ouvrir. Trajectoires qui convergent sur certains points et divergent sur d'autres par rapport à la réflexivité qui s'exerce dans le cadre de l'ethnographie telle qu'elle est conçue et pratiquée par l'anthropologue « traditionnel »⁷, c'est-à-dire dans ces lieux lointains qui, par définition, installent une distance entre l'observateur et ce(ux) qu'il observe.

Bibliographie

- ABU-LUGHOD L. (1988), « Fieldwork of a dutiful daughter », in S. ALTORKI, C. F. EL-SOLH (dir.), *Arab women in the field: studying your own society*, Syracuse, Syracuse University Press, p. 139-161.
- AGIER M. (2013), *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte.
- ALBERA D. (2001), « Terrains minés », *Ethnologie française*, vol. 31, n° 1, p. 5-13.
- ALTHABE G. (1990), « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, vol. 14, p. 126-131.
- AMIRAUX V., CEFALI D. (2002), « Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales », *Culture et conflits*, vol. 47, n° 3, p. 15-48.
- ATKINSON P. (1992), *Understanding ethnographic texts*, Newbury Park, Sage Publications.
- BURAWOY M. (2009), *The extended case method*, Berkeley, University Press of California.

⁶ Cela rejoint, entre autres, les propos de Nancy Scheper-Hughes, pour qui « [...] *cultural relativism, read as moral relativism, is no longer appropriate to the world in which we live and that anthropology, if it is to be worth anything at all, must be ethically grounded* » (Scheper-Hughes, 1995 : 440).

⁷ Nous faisons également ici référence à l'expression utilisée par Sophie Caratini dans la conclusion de ce dossier et nous en remettons à la signification qu'elle lui attribue.

- CARATINI S. (2012), *Les non-dits de l'anthropologie. Suivi de Dialogue avec Maurice Godelier*, Paris, Thierry Marchaise.
- CLIFFORD J. (1988), *The predicament of culture: twentieth-century ethnography, literature, and art*, Cambridge, Harvard University Press.
- CLIFFORD J., MARCUS, G. (dir.) (1986), *Writing cultures*, Berkeley, University of California Press.
- COPANS J. (2011 [1999]), *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Armand Colin.
- DURKHEIM E. (1988 [1894]), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion.
- FAINZANG S. (1994), « L'objet construit et la méthode choisie : l'indéfectible lien », *Terrain*, vol. 23, p. 161-172.
- FAVRET-SAADA J. (1990), « Être affecté », *Gradhiva*, vol. 8, p. 3-10.
- FERREOL G., JUCQUOIS G. (2003), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin.
- GANDOLFI P. (2001), « I migranti marocchini e la cultura berbera nel contesto della migrazione transnazionale », *La Ricerca Folklorica*, vol. 44, p. 39-51.
- GHASARIAN C. (2002), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin.
- GELLNER D. (2012), « Uncomfortable antinomies: going beyond methodological nationalism in social and cultural anthropology », in A. AMELINA (dir.), *Beyond methodological nationalism: research methodologies for cross-border studies*, New York, Routledge, p. 111-128.
- GODELIER M. (2007), *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel.
- GODELIER M., REBEYROLLE M. (2009), « Comprendre l'altérité sociale et existentielle d'autrui », *Journal des anthropologues*, vol. 116-117, p. 35-54.
- GUPTA A., FERGUSON J. (1997), « Discipline and practice: "the field" as site, method, and location in anthropology », in A. GUPTA, J. FERGUSON (dir.), *Anthropological locations: boundaries and grounds of a field science*, Berkeley, University of California Press, p. 1-46.
- HALL E. T. (1959), *The silent language*, New York, Doubleday & Company.
- HARRIS M. (2001), *Cultural materialism: the struggle for a science of culture*, Walnut Creek, Rowman Altamira.
- KILANI M. (1994), « Du terrain au texte », *Communications*, vol. 58, p. 45-60.

- LABURTHE-TOLRA P., WARNIER J.-P. (1993), *Ethnologie anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- MILLER D. (2010), *Stuff*, Cambridge, Polity.
- OKELY J. (1992), « Anthropology and autobiography. Participatory experience and embodied knowledge », in J. OKELY, H. CALLAWAY (dir.), *Anthropology and autobiography*, Londres, New York, Routledge, p. 1-28.
- OUATTARA F. (2004), « Une étrange familiarité. Les exigences de l'anthropologie "chez soi" », *Cahiers d'études africaines*, vol. 175, n° 3, p. 635-658.
- PEIRANO M. (1998), « When anthropology is at home: the different contexts of a single discipline », *Annual Review of Anthropology*, vol. 27, n° 1, p. 105-128.
- PIASERE L. (1999), *Un mondo di mondi. Antropologia delle culture rom*, Naples, L'ancora.
- REBEYROLLE M. (2009), « La capacité de migrer. De la porosité méthodologique entre anthropologie et psychanalyse », *Journal des anthropologues*, vol. 116-117, p. 429-442.
- STOCKING G. W. (dir.) (1983), *History of anthropology*, vol. 1. *Observers observed: essays on ethnographic fieldwork*, Wisconsin, University of Wisconsin Press.
- STOLLER P. (1989), *The taste of ethnographic things: the senses in anthropology*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- STOLLER P. (2004), « Sensuous ethnography, African persuasions, and social knowledge », *Qualitative inquiry*, vol. 10, p. 817-835.
- TEDLOCK B. (1991), « From participant observation to the observation of participation: the emergence of narrative ethnography », *Journal of Anthropological Research*, vol. 47, n° 1, p. 69-94.

De l'autorité ethnographique à l'autorité du corps et des émotions

Réflexions à partir d'un terrain « chez soi » auprès d'une minorité, les « roms » en Italie

Alice Sophie Sarcinelli¹

[Résumé] Sur base d'une recherche sur l'enfance et la parentalité roms en Italie, menée « chez soi » mais auprès d'une minorité, l'article interroge l'engagement émotionnel et corporel de l'ethnographe pour saisir la portée de démarches réflexives et « réflexives » (Csordas, 1999) sous les angles théorique, méthodologique et épistémologique. Après examen des critiques faites aux théories postmodernes et considérant le savoir ethnographique comme le produit d'une expérience incarnée fondée sur la rencontre entre le chercheur et ses interlocuteurs, je proposerai dans un premier temps l'emploi de la réflexivité comme outil complémentaire à la réflexivité. Dans un deuxième temps, j'analyserai les émotions suscitées dans cette rencontre, décrivant ses dimensions objectives – mes caractéristiques sociales et celles de mes interlocuteurs – et subjectives – mes émotions et l'expérience interactionnelle des enquêtés. Je montrerai enfin que si les données objectives permettent d'examiner la relation d'enquête en tant que rapport social de sexe, d'âge et de statut, le focus sur l'(inter)subjectivité contribue à ce même travail d'objectivation des rapports dans l'interaction.

Mots-clés : autorité ethnographique, émotions, ethnographie chez soi, Roms, réflexivité.

[Abstract] Based on an ethnographic research on Rom childhood and parenthood in Italy, conducted « at home » but with a social minority, this paper questions the ethnographer's emotional and bodily engagement to discuss the importance of reflexivity and reflectivity (Csordas, 1999) from theoretical, methodological and epistemological points of view. In the first part I examine postmodernism critics and alternatives. Arguing that ethnographic knowledge results from embodied experience within the ethnographic encounters and relations, I propose reflectivity as an analytical tool complementary to reflexivity. In the second part, I analyse the emotions emerging from such an encounter and I describe its objective and subjective dimensions (my social characteristics and those of my interlocutors as well as my emotions and the interactional experience of my interlocutors). I finally show that while objective data allows to examine the ethnographic relationship as social sex, age and status bonds, the focus on (inter)subjectivity contributes to objectivizing these bonds within interactions.

Keywords: ethnographic authority, emotions, fieldwork at home, Roms, reflexivity.

¹ FRS-FNRS/Université de Liège.

Introduction

Par rapport à mes précédentes enquêtes au Brésil (Sarcinelli, 2007), mon travail de thèse sur l'enfance et de la parentalité « roms »² en Italie (Sarcinelli, 2014), réorientait mes recherches depuis l'anthropologie du loin vers l'anthropologie du proche. J'entamais aussi une recherche « chez moi » (Peirano, 1998) auprès d'une minorité³ stigmatisée. Circulant entre des mondes sociaux familiers (le réseau associatif et militant) et d'autres qui m'étaient totalement inconnus (les campements roms), j'ai été perçue différemment selon les milieux, me rapprochant de la figure de la « native multiple » (Mascarenhas-Keyes, 1987). Souvent je n'étais pas considérée comme « tout à fait native » (Peirano, 1998 : 109) en raison des années passées à l'étranger et de mon affiliation à une institution française. Cette position me donnait dans bien des cas plus de légitimité, surtout vis-à-vis des militants de petits groupes informels qui se sentaient valorisés par le fait qu'une enquêtrice venant de l'étranger s'intéresse à leur expérience. En revanche, le terrain auprès de familles roms a été caractérisé par la complexité de la rencontre avec une minorité stigmatisée (Bordigoni, 2001 ; Okely, 1984), ainsi que par la présence d'activités illégales et criminelles, à différents degrés, chez une partie de mes interlocuteurs. Peu importait si j'étais travailleuse sociale, institutrice, bénévole, journaliste ou chercheuse, j'étais avant tout une *Gadji*⁴ (femme non-rom) et, de surcroît, une représentante de la société dominante.

Afin de rendre intelligibles les données empiriques issues de ce travail, il m'est apparu comme une condition *sine qua non* de problématiser les rapports sociaux et les registres relationnels pesant sur l'enquête de terrain menée « chez soi », bien qu'auprès d'une minorité. J'utiliserai comme données mes propres caractéristiques sociales et celles de mes interlocuteurs, ainsi que la dimension émotionnelle des interactions d'enquête. Ce cas spécifique est pris à titre d'exemple pour réfléchir sur l'utilité et le sens des démarches réflexives et « réflexives », comme on l'expliquera au fil du texte. J'examinerai d'abord l'utilité et le sens des démarches réflexives pour en-

² L'usage des guillemets permet de souligner le processus de catégorisation dont ces populations font l'objet. Par convention, j'ai choisi de ne pas le poursuivre dans la suite du texte.

³ Je ne me réfère pas ici au concept de minorité ethnique mis en avant par de nombreux organismes internationaux qui considèrent les Roms comme la principale minorité ethnique de l'Union européenne, mais à l'acception proposée par Didier et Éric Fassin (2006) comme « catégorie naturalisée par la discrimination » (p. 251). J'ai donc employé le terme de « minorité » pour me référer à l'ensemble des groupes et des personnes qui sont discriminés par les pouvoirs publics ou dans le monde social du fait d'être identifiés comme roms ou tsiganes.

⁴ Pour ce mot, j'ai gardé l'orthographe phonétique *Gadjo*, le pluriel *Gadje* et le féminin *Gadji* qui apparaissent dans les écrits des auteurs francophones.

suite restituer les spécificités et les contraintes de l'enquête, ainsi que la dimension émotionnelle des interactions avec mes interlocuteurs.

1. De l'autorité ethnographique à l'autorité des émotions

L'analyse de la relation ethnographique soulève la question du processus de production du savoir, un débat introduit par l'anthropologie anglophone qui n'a pas été sans écho dans le monde francophone (Cefaï, 2010). La théorie postmoderne (Clifford, Marcus, 1986) a interrogé l'écriture, comme ensemble des stratégies rhétoriques vouées à convaincre le lecteur de la « vérité » que l'on présente, ainsi que les processus de formation et de remise en question de l'autorité de l'ethnographe (Clifford, 1996). L'apport de cette théorie est, certes, indéniable, mais des critiques de plusieurs ordres lui ont été adressées. *Primo*, Bourgois (2001) avance une critique d'ordre politique en reprochant la tendance élitiste à s'enfermer dans un discours universitaire et à nier l'expérience personnelle. Une deuxième, d'ordre épistémologique, remet en question la valeur heuristique de cette approche (Okely, 1992) : certains auteurs ont cherché à mener en ce sens de véritables analyses critiques de la situation ethnographique (Fassin, Bensa, 2008 ; Pack, 2006) pour en découvrir les enjeux à la fois épistémologiques, éthiques et politiques. Une troisième critique puise ses origines dans l'anthropologie du corps (Faavret-Saada, Contreras, 1981). Plus particulièrement, les théories de l'incorporation issues de la phénoménologie culturelle reprochent à la critique réflexive de rester complètement textuelle, ne parvenant pas à offrir une véritable alternative au primat des représentations. Edward Bruner (1986) déplore la tendance à se focaliser sur la verbalisation au détriment de la visualisation, tendance qui empêche d'interroger simultanément l'expression et l'incorporation de l'expérience. En contrepoint, Thomas J. Csordas (1999) propose une anthropologie à *partir du corps*, analysant la dimension corporelle du processus d'acculturation propre à l'enquête ethnographique. Il pose la « réflexivité » comme outil complémentaire à la réflexivité et présente le savoir comme le produit d'une expérience incarnée des chercheurs qui utilisent leur propre corps comme instrument de recherche et comme lieu d'un processus mimétique. L'enquête n'est pas uniquement la somme de dialogues et de conversations, mais vise l'ensemble des expériences corporelles et sensorielles qui jouent un rôle fondamental dans la production des représentations ethnographiques. D'autres auteurs se sont intéressés aux processus corporels de perception : l'expérience ethnographique est entendue comme pratique intersubjective (Turner, 2000) où l'ethnographe participe à la vie quotidienne avec son propre corps (Jackson, 1983). Ce travail d'analyse de la dimension corporelle de la rencontre ethnographique permet à la fois d'avoir un aperçu sur l'expérience de l'autre et de réfléchir au corps de l'ethnographe comme centre propulseur de l'élaboration du savoir. Si l'expérience incorporée du chercheur est une donnée fondamentale pour situer le produit anthro-

pologique, elle est peut-être complétée par l'apport, voire l'autorité des émotions, ou mieux des corps traversés par l'émotionnel (Scheper-Hughes, 1992).

2. Une ethnographie dans un camp « non autorisé mais toléré »

La question de l'enfance et de la parentalité rom en Italie a été explorée, d'une part à travers une ethnographie de la vie quotidienne dans des campements roms de la région de Milan et d'autre part une ethnographie de l'espace public et des politiques locales, nationales et européennes. Je me concentrerai ici sur l'ethnographie menée au sein des campements roms de Milan. J'entretenais avec la ville où j'ai grandi « un lien de localité, fondé sur une connaissance en termes de lieux, pas sur une connaissance de l'«objet d'étude» » (Weber, Noiriél, 1990 : 140). Cela m'a permis de développer des réseaux plutôt rapidement, par des voies informelles. Faute de liens préalables, je suis entrée en contact avec les familles roms à travers des intermédiaires, consciente du risque de me retrouver mêlée aux rapports souvent complexes entre habitants des campements roms et acteurs institutionnels ou associatifs. Cela dit, l'expérience a été très différente selon les contextes : dans les paragraphes qui viennent je me concentrerai sur deux volets de l'enquête, réalisés l'un dans un campement illégal et toléré, et l'autre auprès des familles se déplaçant de bidonville en bidonville au rythme des expulsions.

Un premier terrain s'est ouvert au *campo* non autorisé de Cainazate⁵ – défini par les pouvoirs publics comme illégal et toléré⁶ – où j'ai été accompagnée la première fois par M. Ferrari, leader local d'une organisation historiquement engagée dans la défense des minorités roms. Contrairement à mes idées préconçues – influencées en partie par les activités d'insertion de l'organisation – je me suis retrouvée dans un quartier plein de voitures coûteuses et de maisons bien entretenues, remplies d'objets de luxe et de technologie, très différents d'autres campements où j'avais tenté mon immersion (Sarcinelli, 2014).

⁵ J'ai utilisé des pseudonymes et changé certaines caractéristiques sociales de mes interlocuteurs, de manière à garantir leur anonymat et la confidentialité.

⁶ Le terme « *campi rom* (camps roms) » prête à malentendu (Piasere, 2006). Dans le langage commun, il est utilisé pour nommer des emplacements qui ont des statuts très différents : des camps municipaux autorisés, des bidonvilles non autorisés et beaucoup d'autres lieux habités par des Roms ayant des statuts plus ambigus, qui sont généralement connus sous le terme de « camps tolérés ». Le terme « camp non autorisé mais toléré » est celui utilisé par la police locale dans son document interne de classification des campements roms présents sur le territoire. Au fil du texte, j'ai pris la liberté d'utiliser le terme camp, campement ou terrain pour des questions de lisibilité.



Figure n° 1. Une maison du *campo* Monte Bisbino [cliché : Sarcinelli]

La relative stabilité des familles rend ici mon insertion sur le terrain plus facile, quoique la présence d'activités illégales ne manquera pas de me poser des questions éthiques tout au long de la thèse, de la recherche sur le terrain jusqu'à la phase d'analyse, d'écriture et de restitution (Sarcinelli, 2014).

Bien que M. Ferrari me présente aux habitants comme une étudiante et que je reviendrai par la suite toute seule pour fréquenter les familles, elles me prennent d'abord pour une bénévoles ou pour une maîtresse de M. Ferrari. Je multiplie alors mes stratégies pour ne pas être associée à lui et rapidement j'arrive à développer des relations d'enquête de façon autonome. J'insiste sur mon travail de recherche, soulignant les aspects plus positifs de leur identité (les cultures enfantines et éducatives) et minimisant leur réputation (assez répandue) de parents défaillants. Néanmoins, dans cette première phase, je me sens mal à l'aise de m'immiscer dans la vie privée de ces familles et j'éprouve des sentiments de peur et de dégoût vis-à-vis de ce lieu :

Je suis en train d'aller au camp toute seule. Je suis tendue. J'ai beaucoup attendu avant de sortir. Peut-être que je me sens sans défense ? Je veux arriver à un horaire qui me permet d'éviter de partager le repas avec eux, car ça me met mal à l'aise. Le lieu me paraît difficile à rejoindre... je me rapproche avec les transports en commun, mais ensuite j'ai peur de faire le sentier à pied. Aujourd'hui j'ai rencontré un homme en arrivant au sentier : j'ai eu peur de me retrouver toute seule face à un homme sur ce sentier-là... Puis, j'ai parcouru le sentier, ça ne prend que quelques minutes, mais ça me dégoûte : ça pue, il est plein de déchets... mais je n'ai pas d'alternatives. Arrivée devant la maison de Madame B. Slagena, j'avais la nausée (Cahier de terrain, 21/05/09).

Je cherche à rentrer dans l'intimité familiale de la manière la plus discrète et la moins envahissante possible : dans l'impossibilité de fixer des rendez-vous précis, j'établis une routine me permettant d'en avoir sans en prendre. Après avoir passé d'interminables après-midis à jouer à cache-cache avec les enfants sous le soleil brûlant, un lien de proximité s'établit entre nous. En revanche, la suspicion des adultes demeure : sans rôle identifiable, ma présence demeure incompréhensible et peu justifiée, *au minimum* suspecte, voire résolument ambiguë. Mes interlocuteurs me croient soit idiot (car j'aurais pu mieux gagner ma vie en faisant autre chose), soit très riche, ou un imposteur qui cache quelque chose. Chacun se fait une idée sur mon identité (travailleuse sociale, institutrice, policière ou encore juge) comme c'est le cas de M. Tencovic :

Monsieur Tencovic : Mais qui t'oblige à venir tous les jours ici avec les Tsiganes ? Es-tu italienne ? Tu n'es pas italienne ? Tu es sinta ? Pourquoi tu viens ici ? Tu travailles ? Ton père a beaucoup d'argent ? Qu'est-ce que tu feras de ce travail ? Tu vas devenir juge ? [...]. Tu parles beaucoup de langues, alors tu es des services secrets ! Tu dis que tu fais des études, mais qu'est-ce que tu vas faire après ? Juge ? [...]

Mme Tencovic : Et qu'est-ce que tu vas dire de nos enfants ? Qu'ils sont méchants car ils ne vont pas à l'école ? [...] Vas-y ! Prends un café avec nous !

M. T. : En tout cas je ne vais pas faire d'entretien. Et si je le fais, tu me donnes quelque chose ? Et toi, ça te rapporte quoi de faire ça ?

Mon intégration progresse lorsque Marisa, institutrice à l'école du quartier, m'introduit auprès d'autres familles qu'elle fréquente depuis quelques années, dont les Brenovic. C'est une famille assez aisée : le père, concessionnaire, possède des papiers et sa famille est en cours de régularisation ; les enfants sont tous nés à Milan et scolarisés depuis la maternelle, et la mère souhaite me payer pour leur donner des cours particuliers – ce que je refuse, afin d'entretenir des relations paritaires avec plusieurs familles pour mener à bien l'enquête. En raison de leur position sur le terrain et du lien que je tisse avec eux, j'acquière progressivement une légitimité et me sens protégée. En contrepartie, ils prétendent contrôler mes relations avec les autres habitants : je me retrouve prise dans des réseaux de complicité et d'inimitié auxquels je vais devoir me confronter pour le reste de l'enquête.

3. Une ethnographie itinérante

Mon intégration sur le deuxième terrain, par contre, a été bien plus longue et complexe, en dépit de l'intermédiation de militantes et de comités de soutien. Tout à fait différent est le contexte de vie de familles roms roumaines d'immigration récente qui, du fait d'évacuations répétées, se déplacent constamment, reconstruisant au fur et à mesure des bidonvilles à Milan et dans sa banlieue. La situation est particulièrement grave à cette période hivernale de l'année 2009 car la mairie s'acharne à multiplier les expulsions et la destruction des baraques et des biens, en laissant les familles à la rue (Sarcinelli, 2016).



Figure n° 2. Un bidonville rom [cliché : archives de Stefano Pasta]

La difficulté d'éviter les relations-type instaurées d'habitude avec les militants, les policiers, les acteurs de l'humanitaire, les travailleurs sociaux et les journalistes est majeure. Les relations d'aide et de solidarité reposant sur la compassion, ou bien celles de contrôle et de rejet basées sur des mesures répressives semblent les seuls types de relations possibles – la frontière entre un type de relation et l'autre étant souvent bien moins nette qu'on ne le penserait *a priori*. À cela s'ajoutent mes propres réactions émotionnelles et sentiments moraux : ces lieux insalubres, isolés, peuplés d'hommes ivres et de personnes extrêmement précaires m'accablent. Après de nombreuses tentatives, une véritable relation d'enquête s'établit enfin avec les Gheorghe, une famille composée par un couple, leurs quatre enfants mineurs, leur belle-fille d'une vingtaine d'années et ses deux petits. Puisque les expulsions m'empêchent de mener une ethnographie géographiquement située, je commence une ethnographie itinérante, suivant la famille dans ses parcours entre bidonvilles, centres d'hébergement, la rue et « ses » lieux de vie (écoles, structures sanitaires, etc.). Dans les semaines qui suivent, la belle-fille Gheorghe me demande d'être la marraine à son baptême et à celui de ses enfants. Je participe donc à la préparation matérielle et organisationnelle du baptême⁷. C'est ainsi que j'acquière des droits et des obligations : je me dois de jouer le rôle de média-

⁷ Les baptêmes ont été réalisés par un prêtre catholique, alors que la famille est d'origine orthodoxe.

trice (avec l'école, les intervenants sociaux, le personnel hospitalier et les militants) et j'ai « droit » à « ma » partie des jupes récupérées et des fruits offerts par les enseignants. À la différence des autres non-roms⁸ en contact avec la famille, je suis la seule à franchir des frontières symboliques, comme le fait d'aller avec eux en voiture, de partager des repas ou de les assister pendant qu'ils « récupèrent » des vêtements dans la benne de *Caritas*. Cette intimité a pourtant été à l'origine d'un « contrat incomplet »⁹ : tout en ayant clarifié les raisons de ma présence à plusieurs reprises, la famille a continué à me considérer comme leur marraine tout au long de l'enquête, laissant de côté mon statut d'enquêtrice.

4. L'intégration du corps ambigu de l'anthropologue

Dans les deux terrains, c'est avec un corps dont le statut est ambigu que je rentre en relation avec mes interlocuteurs. Dans les réseaux des familles élargies qui ont fait l'objet de cette enquête, la distinction entre l'enfance et l'âge adulte se fait pour une femme en fonction du passage du statut de vierge/célibataire à celui de femme/déflorée (Sarcinelli, 2015). Célibataire, plutôt jeune, mais soupçonnée d'être rentrée dans la vie sexuelle active, mon statut est à mi-chemin entre celui de fille et de femme. Après mon propre mariage, survenu durant la deuxième partie du terrain, Sonia, l'une des jeunes filles de 13 ans (vierge et célibataire) dont j'étais la plus proche, m'a accusée de ne plus être la même. Or ce n'était pas tant moi qui avais changé vis-à-vis de mes interlocuteurs que mon statut de leur point de vue, puisque le mariage constitue le passage à l'âge adulte. Au fil de l'enquête j'essaie donc de prendre conscience de ce corps au statut ambigu et de l'adapter pour établir différentes relations d'enquête. Pour m'intégrer au corps social des enfants Vlancovic (un groupe de cousins vivant au sein de la famille élargie), j'investis les espaces et les activités comme ils

⁸ Pour distinguer entre les personnes appartenant aux minorités tsiganes et les autres, il est d'usage chez les chercheurs spécialisés sur ces populations d'adopter le terme *Gadjo*. Puisque ce genre de réappropriation d'une catégorie indigène me semble scientifiquement problématique, il me paraît préférable d'utiliser ce terme uniquement lorsque je reporte le point de vue des Roms et d'employer dans les autres cas le terme « non-Rom », beaucoup moins élégant, mais scientifiquement plus approprié.

⁹ « La relation d'enquête semble entourée du même type d'indétermination, même après la présentation par l'enquêteur du projet d'investigation et la formulation d'un accord de la part de l'enquêté, même dans les contextes où est prévu un accord écrit, contresigné par les parties, sur la base d'une présentation précise et détaillée comme cela se pratique aux États-Unis. Quand ils donnent leur accord, les enquêtés savent-ils à quoi ils s'engagent ? S'ils ne savent pas toujours bien ce qui les attend, ils s'en sont fait une idée : ils ont *complété* à leur façon le contrat » (Fournier, 2006).

le font contrairement aux adultes (comme jouer à cache-cache, se jeter de l'eau, se salir en jouant ou s'asseoir par terre). Avec les femmes, je me conforme à la morale genrée et je respecte les règles corporelles qui régissent la séparation entre les hommes et les femmes (Sarcinelli, 2014) : je porte des jupes longues, je sers à table les hommes et mange après eux. Ou encore, pour sortir avec les jeunes filles au centre-ville, elles me prêtent leurs vêtements et me font me maquiller. En revanche, pour pouvoir rentrer en relation et avoir des conversations avec M. Tencovic, je ne fais pas la vaisselle, je mange avec les hommes et je me fais servir par les femmes. Enfin, avec les Gheorghe, je m'intègre au « corps de la famille » en tant que marraine : je partage les espaces de leur intimité, la nourriture qui leur est donnée par les enseignants et les vêtements qu'ils récupèrent.

Afin de franchir les frontières symboliques me séparant de mes interlocuteurs, j'ai dû également me démarquer des propos, des émotions et des sentiments moraux souvent exprimés par les acteurs non-roms : non seulement en évitant d'exprimer des jugements, mais aussi de faire transparaître certaines de mes émotions comme la peur de me rendre seule au camp, le dégoût et la préoccupation de partager des repas préparés en bidonville dans des conditions peu hygiéniques ou encore l'indignation face à certains de leurs comportements (notamment vis-à-vis des filles et des femmes). J'apprends rapidement la perception différente que mes interlocuteurs et moi avons d'une même situation, comme c'est le cas de l'odeur de déchets et produits chimiques provenant de l'usine située aux abords du camp (écœurante et insupportable pour moi, habituelle pour les enfants que je fréquente). Tout comme je perçois différemment les odeurs, mes réactions émotionnelles ne correspondent pas à celles de mes interlocuteurs. Par exemple, une fille de treize ans s'est moquée de moi en percevant ma crainte lors d'une descente de police. Si les « réflexes moraux » comme les sentiments d'indignation se présentent différemment selon les stades de l'enquête, d'autres émotions caractérisent le moment où l'on dépasse les frontières symboliques et morales qui séparent le chercheur de ses interlocuteurs (Bourgois, 2001), et où les normes morales du chercheur sont bousculées (Payet, 2011).

Néanmoins, mes efforts de ne pas exprimer mes réactions et jugements comme les autres non-Roms ne passent pas inaperçus. S'attendant à ce que je fasse œuvre de paternalisme, d'indiscrétion ou encore des reproches (par exemple qu'ils ne sont pas suffisamment attentifs à la scolarisation et à l'éducation des enfants), je suis au départ la cible de leurs stratégies d'évitement. Si l'observation de ces stratégies me permet de connaître des aspects cruciaux des relations que ces parents entretiennent avec la société locale, sur le long terme la relation d'enquête risquait de rester marquée par le pouvoir, l'inégalité et la violence typiques des rapports entre les deux mondes sociaux auxquels mes interlocuteurs et moi-même appartenons respectivement. Même si je n'ai pas pu échapper complètement aux dynamiques structurant les relations entre Roms et non-Roms, au fur et à mesure que je partageais le quotidien et les moments moins ordinaires des familles, je suis devenue parfois complice de leurs stratégies de

résistance : j'aide par exemple une jeune mère à justifier aux autorités locales la situation de son enfant, en épurant les éléments peu présentables de son parcours.

Le fait que je n'exprime pas certaines de mes réactions n'implique pas, bien entendu, que je porte un regard distancié vis-à-vis des vies quotidiennes des familles marquées par des activités illégales, certains (rares) épisodes de maltraitance, ainsi que par un *continuum* d'événements dramatiques (comme des accidents, des agressions diverses et des menaces de la part des forces de l'ordre). Que du contraire ! Ne pouvant renoncer ni à la nécessité de poser un regard scientifique ni à mes émotions, mes préjugés et mes sentiments moraux, il m'est apparu plus utile de les inclure dans le processus de connaissance (Girola, 1996). Ce travail d'articulation entre ces deux niveaux ne pouvait pas être conduit *a posteriori* en réintroduisant, au moment de l'analyse, une réflexivité et une « réflectivité » sur les données produites. Au contraire, ces deux niveaux ont été pris en compte au cours du processus d'enquête : c'est l'auto-analyse de mes propres réactions et le constat du décalage avec celles de mes interlocuteurs qui m'ont permis de prendre conscience des précautions nécessaires lors du travail de restitution. Enfin, au moment de l'analyse, la relation d'enquête s'est avérée révélatrice d'aspects qui régissent les relations de ces familles avec la société locale. En redonnant une place aux corps des interlocuteurs comme à celui de l'enquêteur, il est possible de situer dans l'expérience incorporée des sujets la genèse des processus historiques et culturels, y compris du processus de production d'un savoir anthropologique.

5. Les tactiques de protection de l'intimité

Malgré mon intégration, la relation d'enquête demeure précaire et mes interlocuteurs s'inquiètent des répercussions que mon travail pourrait avoir sur leur vie¹⁰. La suspicion, la réticence de mes interlocuteurs et le contrôle de l'image du groupe ne sont pas considérés seulement en tant que difficultés méthodologiques, mais aussi comme des données empiriques (Mauger, 1991). Or ces attitudes ont été souvent présentées comme des spécificités des Roms (Piasere, 1984 ; 1999), voire comme un véritable système de « protection de l'intimité » (Cossée, 2002 : 49-50). Or, penser en ces termes me semble entraîner de forts risques de culturalisme et de réification de l'altérité (Abu Lughod, 2010). Les tentatives de me cacher quelque chose, surtout quand l'information est ensuite révélée, posent, certes, la question de l'ambiguïté de mon statut à mi-chemin entre le *in-group* et le *out-group* dont parle Cossée (2002), mais révèlent aussi la tentative de rééquilibrer et de subvertir le rapport de pouvoir, qui est au départ nettement en ma faveur. Ces dynamiques dévoilent les rapports sociaux de

¹⁰ Une brève enquête sociologique a été menée par Giovanni Semi (Semi *et al.*, 2007).

domination et d'infériorisation que mes interlocuteurs vivent au jour le jour, mécanisme loin d'être culturel, mais que l'on retrouve chez bien d'autres situations minorités (Bourgois, 2001 ; Venkatesh, 2011).

À cet égard, les moments de négociation d'entretiens sont assez révélateurs. L'institutrice Marisa me présente à M. Tencovic, jeune père de trois enfants, né il y a une trentaine d'années en ex-Yougoslavie sans qu'aucun document ne puisse l'attester, de telle sorte qu'il ne peut même pas être déclaré comme apatride. M. Tencovic décline d'abord l'entretien sous prétexte qu'il ne sait pas si je vais livrer les informations à la police, puis se déclare prêt à me l'accorder à la condition que je fasse un mariage blanc avec lui ou que je le paie. Il finit par me donner rendez-vous le lundi suivant pour un entretien non enregistré. Le jour venu, la rue du camp est particulièrement déserte et sa maison a l'air vide. Sa femme m'annonce que son mari n'est pas là et que, de toute façon, il ne veut pas se faire interviewer. Elle m'explique que le matin son mari a failli se faire arrêter lors d'une descente de police sur le terrain, il a dû s'échapper par la fenêtre et il n'est pas rentré depuis. Elle m'invite toutefois à rester et me prépare le café. À son retour, M. Tencovic déclare qu'il ne va plus se faire interviewer. Sans nationalité ou statut d'apatride, il n'a aucune véritable alternative entre « assumer une certaine déviance » (Coutant, 2001 : 34) et me faire connaître le monde de marge auquel il appartient, ou bien refuser l'enquête (Mauger, 1991). Quand sa tante arrive à la maison, il me présente comme « la juge », comme si j'étais une professionnelle liée au monde judiciaire, un terme qu'il utilisera à plusieurs reprises et qui ne laisse aucun doute sur la crédibilité qu'il accorde à mon identité de chercheuse. Je ne ferai jamais d'entretien, mais les Tencovic acceptent la méthode de l'observation participante et de l'entretien informel sur le mode de la conversation ordinaire, devenant parmi mes principaux informateurs. Par la suite, M. Tencovic me propose d'interviewer sa voisine, à condition de le faire chez lui et qu'il assiste à l'entretien. N'étant pas parmi les hommes les plus influents au sein du campement (que du contraire !), il cherche ainsi à rééquilibrer le rapport de pouvoir, qui n'est pas en sa faveur. Il érige sa voisine en « porte-parole » (Mauger, 1991 : 135-136), citoyenne italienne depuis longtemps, employée durant une période de sa vie et domiciliée par moments dans des camps autorisés. Reste que cette situation n'est pas sans conflit : durant l'entretien, M. Tencovic nous interrompt à une ou deux reprises pour accuser sa voisine de révéler plus que ce qu'elle n'est censée faire, les deux ayant des positions différentes au sujet du contrôle de l'image du groupe vis-à-vis de l'extérieur.

Toutefois, la question qui se pose dans bien des cas n'est pas tant de cacher des tabous afin de garder une frontière vis-à-vis de l'extérieur que de savoir comment et dans quelle mesure assumer sa propre déviance face au chercheur. Quand j'explique ma démarche à un autre couple du réseau des familles en insistant sur l'anonymat, M. Markovic déclare qu'ils n'ont rien à cacher tandis que sa femme demande aussitôt à l'institutrice Marisa : « De toute façon, elle *le* sait, n'est-ce pas ? » ; « Oui, elle sait *tout* » répond-t-elle. Par « *le* », Mme G. Markovic résume tout ce qui n'est pas conforme

aux normes ambiantes, notamment leurs pratiques illégales. Dans la mesure où je le sais, l'assumer est la meilleure option suivant aussi ce que Coutant (2001) appelle une « logique d'optimisation de la conformité » (p. 33). Or les choses se passent différemment dans la famille Brenovic dont les membres, ayant les « propriétés objectives » et « subjectives »¹¹ pour apparaître conforme, ont du mal à assumer leurs comportements déviants (comme par exemple leurs activités illégales) vis-à-vis de moi.

En raison de ces comportements « peu conformes » voire carrément illégaux, je me suis également retrouvée face à des informations inexactes, mensongères, voire inventées de toutes pièces. Il arrive que M. Tencovic me dise quelque chose et, une fois parti, sa femme avoue « la vérité », me priant de ne pas le dire à son mari, ou encore que des enfants me révèlent des informations qu'on leur a interdit de partager. D'une part, je procède à une « herméneutique de la méfiance », la méthode proposée par Alba Zaluar (2004 : 12) qui consiste à comparer et vérifier systématiquement les énoncés des interlocuteurs avec d'autres sources d'informations. D'autre part, à l'instar de Zaluar, je m'interroge sur les significations des mensonges systématiques, examinant le sens des contrevérités recueillies auprès de chaque membre des familles à différentes occasions. Dans un premier stade du terrain, le mensonge est un instrument pour tester ma naïveté. Ensuite, chaque acteur s'autorise à me dire certaines choses selon le moment et les personnes qui nous entourent. Enfin, je suis moi-même sollicitée pour participer à la construction d'un mensonge comme lorsque j'accompagne une mère au bureau d'État civil me demandant de mettre au point ce que nous allons dire au fonctionnaire du bureau pour cacher que son mari est en prison. Ce déplacement de mon rôle de destinataire du mensonge à complice me permet de mieux en saisir la fonction : il s'agit, en l'occurrence, d'esquiver le stigmate d'être la femme d'un détenu. Si les scènes ethnographiques où intervient le mensonge sont replacées dans un réseau de relations intersubjectives, les mensonges dont je suis la « victime » comme ceux dont je suis complice acquièrent une signification. Il s'agit des tactiques (de Certeau, 1990) pour écarter des assignations explicites ou implicites, comme notamment celle d'être des « mauvais parents ».

Un autre subterfuge pour maîtriser la relation d'enquête est de recourir à l'humour (Griddiths, 2002 ; Madec, 2002) : « l'humour, de contrainte, devient une ressource de la relation d'enquête agissant comme révélateur de rapports de pouvoir entre enquêtrice et enquêtés » (Mainsant, 2008 : 102). Quand j'arrive chez M. Tencovic pour l'interviewer, il dit en riant qu'il sent qu'il va avoir un infarctus. Ensuite, il me pro-

¹¹ « Des propriétés objectives (le fait de vivre en famille, de disposer d'un minimum de ressources licites ; la compétence nécessaire pour accomplir une démarche administrative ; la nationalité du conjoint, etc.) et des propriétés subjectives comme la capacité à maîtriser sa propre image » (Coutant, 2001 : 3).

pose d'aller trois jours en France avec lui pour que je loue une voiture à mon nom. Et quand je lui dis que je n'ai pas le permis, il m'en offre un. Puis, il plaisante sur le fait qu'il pourrait tomber sur mon appartement quand il vole. N'estimant pas pouvoir susciter ni mon estime ni ma pitié, M. Tencovic préfère m'étonner face à l'inconfort d'une relation d'enquête vécue comme un « quasi-procès » (Mauger, 1991 : 137). Ses plaisanteries peuvent être interprétées comme des « lieux du discours et des interactions qui cristallisent d'ambivalents processus de stigmatisation et de négociation du stigmaté » (p. 116). Quand M. Tencovic évoque la possibilité de cambrioler mon appartement à son insu, il me rappelle que j'appartiens aux « autres », ceux chez qui il va voler. Pour être de « leur côté » à eux, je dois participer aux activités illégales : avec cette invitation, renouvelée au cours de l'enquête, les membres de la famille « plaisantent à l'idée de briser une vocation de sociologue et visent à créer l'illusion de la conversion du chercheur, de son passage du côté de ses enquêtés » (p. 111). Au fil de ces interactions prenant la forme d'un jeu auquel je participe se crée une sorte de confiance avec mes interlocuteurs. En définitive, si l'on aborde la suspicion, le contrôle de l'image du groupe, les mensonges, la réticence à parler ou encore l'humour comme des données et non pas comme des obstacles, ils nous apportent une compréhension plus fine de l'expérience de vie de nos interlocuteurs.

Conclusion

À titre de conclusion d'une réflexion sur l'engagement du corps et des émotions de l'ethnographe d'un point de vue théorique, méthodologique et épistémologique, il importe de revenir sur l'introduction à l'ouvrage pionnier de Georges Devereux (2003 [1980]), où Weston La Barre illustre comment le concept de « contre-transfert » permet à Devereux d'utiliser ses propres émotions en tant que moyen de rendre intelligible ce qui fait obstacle à sa compréhension de la réalité examinée. Or, comme le défend Andrew Beatty (2010), il n'est pas possible de faire confiance et de compter sur nos propres émotions pour comprendre celles de personnes très différentes de nous. Prendre au sérieux l'expérience corporelle et émotionnelle de l'ethnographe et pratiquer une auto-analyse signifie alors descendre de la tour d'ivoire et considérer « l'ethnologue à la fois comme *sapiens*, comme porteur d'une certaine culture » et rendre compte de « comment l'observateur de faits humains réagit en tant que personne et en tant qu'être humain à ses propres observations » (La Barre, 2003 [1980] : 7). Bien que modeste, ma tentative s'est voulue à la fois un acte de transparence, permettant de questionner et de problématiser l'expérience de terrain normalement tenue pour acquise, et une manière de restituer la rencontre ethnographique dans son épaisseur de scène historique de la rencontre recherchée par le chercheur et acceptée par l'interlocuteur en tant qu'expérience corporelle et émotionnelle.

Si un certain nombre des émotions évoquées dans ces pages sont similaires à celles décrites par Bronislaw Malinowski (1963 [1922]) (le sentiment d'altérité, la solitude,

l'inconfort, l'absence de familiarité) auxquels je réponds par un processus de domestication et de rationalisation (Benson, O'Neill, 2007), d'autres (l'insécurité, la peur du harcèlement sexuel, la méfiance, le bouleversement et la suspicion) laissent apparaître des aspects propres aux terrains caractérisés par une distance sociale importante entre le chercheur et ses interlocuteurs, comme entre les pratiques et les représentations de l'un et des autres (Duvoux, 2014). Tout comme la suspicion, la réticence de mes interlocuteurs et le contrôle de l'image du groupe, aussi l'inquiétude du chercheur a été pensée moins en tant qu'obstacle que comme « une condition de l'intelligibilité anthropologique et sociologique des sociétés humaines » (Fassin, 2008 : 10). Face à des terrains particulièrement sensibles, la nécessité d'être attentif à ses propres réactions est d'autant plus fondamentale (Devereux, 2003 [1980]), car des sentiments humanitaires et moraux s'éveillent en nous et il arrive facilement de se retrouver davantage lié « émotionnellement et moralement » à son propre objet (Fassin, 2008) – comme cela ressort de mon propre cahier de terrain.

Bien que je ne puisse pas « parvenir à objectiver complètement les relations sociales, ni à éviter tout jugement de valeur » (Fassin, 1998 : 42), la prise en compte, tout au long du travail de recherche, des éléments ici esquissés, amène à examiner une série de dimensions objectives et subjectives du travail d'enquête (comme les émotions, les ambiguïtés, les tensions) et à mieux saisir l'ensemble des conditions qui marquent une expérience de terrain, dans ce cas en l'occurrence la spécificité d'être « chez moi » et pourtant « étrangère ». Le recours à une sorte de biographie ethnographique devient alors révélateur des enjeux scientifiques, sociaux et éthiques inhérents à une enquête donnée. Les éléments qui en ressortent pourraient sembler anecdotiques, mais ils laissent apparaître une vérité sur les expériences du chercheur et des interlocuteurs. Ils sont à ce titre utiles pour mieux saisir ce qui se joue non seulement dans ces expériences de vie, mais aussi dans les conditions de possibilités de ces existences qu'on risquerait de négliger si on s'en tenait au niveau de l'herméneutique discursive ou textuelle.

Bibliographie

- ABU-LUGHOD L. (2010), « Écrire contre la culture. Réflexions à partir d'une anthropologie de l'entre-deux », in D. CEFALI (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales (« En temps et lieux »), p. 417-445.
- BEATTY A. (2010), « How did it feel for you? Emotion, narrative, and the limits of ethnography », *American Anthropologist*, vol. 112, n° 3, p. 430-443.
- BENSON P., O'NEILL K. L. (2007), « Facing risk: Levinas, ethnography and ethics », *Anthropology of consciousness*, vol. 18, n° 2, p. 29-55.

- BORDIGONI M. (2001), « "Terrain désigné", observation sous contrôle : quelques enjeux d'une ethnographie des Tsiganes », *Ethnologie française*, vol. 31, n° 1, p. 117-126.
- BOURGOIS P. (2001), *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Seuil.
- BRUNER E. M. (1986), « Experience and its expression », in V. W. TURNER, E. M. BRUNER, *The anthropology of experience*, Urbana, University of Illinois Press, p. 3-32.
- CEFAÏ D. (2010), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales (« En temps et lieux »).
- CLIFFORD J. (1996 [1988]), « De l'autorité en ethnographie », in *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*, Paris, Éditions de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts.
- CLIFFORD J., MARCUS G. (dir.) (1986), *Writing culture: the poetics and politics of ethnography*, Berkeley, University of California Press.
- COSSEE C. (2002), « Familles tsiganes et protection de l'intimité », *Ethnologie Française*, vol. 32, n° 1, p. 49-59.
- COUTANT I. (2001), « Statu quo autour d'un squat », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 136-137, n° 1-2, p. 27-37.
- CSORDAS T. J. (1999), « Embodiment and cultural phenomenology », in G. WEISS, H. F. HABER (dir.), *Perspectives on embodiment: the intersections of nature and culture*, New York, Routledge, p. 143-162.
- CERTEAU M. de (1990), *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- DEVEREUX G. (2003 [1980]), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Aubier.
- DUVOUX N. (2014), « La peur de l'ethnographe. Réflexions à partir d'une enquête sur la pauvreté urbaine à Boston », *Genèses*, vol. 4, n° 97, p. 126-139.
- FASSIN D. (1998), « L'anthropologie entre engagement et distanciation. Essai de sociologie des recherches en sciences sociales sur le sida en Afrique », in C. BECKER, J.-P. DOZON, C. OBBO, M. TOURE (dir.), *Vivre et penser le sida en Afrique*, Paris, IRD/Karthala/Codesria, p. 41-66.
- FASSIN D. (2008), « Introduction. L'inquiétude ethnographique », in D. FASSIN, A. BENSA (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, p. 7-15.
- FASSIN D., BENSA A. (dir.) (2008), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte.

- FASSIN D., FASSIN É. (dir.) (2006), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, Paris, La Découverte.
- FAVRET-SAADA J., CONTRERAS J. (1981), *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard.
- FOURNIER P. (2006), « Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquête, contraignants pour l'enquêteur », *Ethnographiques.org*, vol. 11.
- GIROLA C. (1996), « Une anthropologie réflexive : la rencontre avec les sans-abri », *Politix*, vol. 34, p. 87-98.
- GRIDDITHS L. (2002), « Humor as resistance to professional dominance in community mental health teams », in S. TAYLOR (dir.), *Ethnographic research. A reader*, Londres, Sage, p. 213-233.
- JACKSON M. (1983), « Knowledge of the body », *Man*, vol. 18, p. 327-345.
- LA BARRE W. (2003 [1980]), « Préface » in G. DEVEREUX, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Aubier, p. 5-9.
- MADEC A. (2002), « Rire et relations d'enquête », *Ethnologie française*, vol. 1, n° 32, p. 89-94.
- MAINSANT G. (2008), « Prendre le rire au sérieux. La plaisanterie en milieu policier » in D. FASSIN, A. BENSA (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, p. 99-120.
- MALINOWSKI B. (1963 [1922]), *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard.
- MASCARENHAS-KEYES S. (1987), « The native anthropologist: constraints and strategies in research », in A. JACKSON (dir.), *Anthropology at Home*, Londres, Tavistock, p. 180-195.
- MAUGER G. (1991), « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, vol. 6, p. 125-143.
- OKELY J. (1992), « Anthropology and autobiography. Participatory experience and embodied knowledge », in J. OKELY, H. CALLAWAY (dir.), *Anthropology and autobiography*, Londres, New York, Routledge, p. 1-28.
- OKELY J. (1984), « Fieldwork in the Home Countries », *Rain*, vol. 61, p. 4-6.
- PACK S. (2006), « Social thought & commentary: how they see me vs. how I see them: the ethnographic self and the personal self », *Anthropological Quarterly*, vol. 79, n° 1, p. 105-122.
- PAYET J. P. (2011), « L'enquête sociologique et les acteurs faibles », *SociologieS*.
- PEIRANO M. (1998), « When anthropology is at home: the different contexts of a single discipline », *Annual Review of Anthropology*, vol. 27, p. 105-128.

- PIASERE L. (1984), *Mare Roma. Catégories humaines et structure sociale. Une contribution à l'ethnologie tsigane*, thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales.
- PIASERE L. (1999), *Un mondo di mondi. Antropologia delle culture rom*, Naples, L'ancora.
- PIASERE L. (2006), « Che cos'è un campo nomadi ? », *Achab Rivista di Antropologia*, vol. 8, n° 6, p. 8-16.
- SARCINELLI A. S. (2007), « O outro en se mesmo. Etno-antropologia del pensiero brasiliano », *Quaderni di Thule, Rivista italiana di studi americanistici*, vol. 7, p. 311-320.
- SARCINELLI A. S. (2014), *Protéger, éduquer, exclure. Anthropologie de l'enfance et de la parentalité roms en Italie*, thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales.
- SARCINELLI A. S. (2015), « Ordres et désordres des âges dans les familles transnationales roms », *Ethnologie française*, vol. 4, n° 154, p. 705-714.
- SARCINELLI A. S. (2016), « Les lois de l'habitat précaire dans les *campi* rom non autorisés en Italie. Action publique et militantisme entre reconnaissance et méconnaissance », in G. COUSIN, G. LOISEAU, L. VIALA, D. CROZAT, M. LIÈVRE (dir.), *Actualité de l'Habitat Temporaire. De l'habitat rêvé à l'habitat contraint*, Marseille, Terra HN Éditions (« SHS »).
- SCHEPER-HUGHES N. (1992), *Death without weeping: the violence of everyday life in Brazil*, Berkeley, University of California Press.
- SEMI G., CICUTO A., CORRADI A. (2007), « Il villaggio e il quartiere : il campo di via Monte Bisbino », in M. AMBROSINI, A. TOSI (dir.), *Vivere ai margini. Un'indagine sugli insediamenti rom e sinti in Lombardia*. Osservatorio Regionale per l'integrazione e la multi etnicità, Rapporto 2006, Milan, Fondazione Ismu, p. 101-129.
- TURNER A. (2000), « Embodied ethnography. Doing culture », *Social Anthropology*, vol. 8, p. 51-60.
- WEBER F., NOIRIEL G. (1990), « Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse. Entretien avec Florence Weber », *Genèses*, vol. 2, p. 138-147.
- VENKATESH S. (2011), *Dans la peau d'un chef de gang*, Paris, L'école des loisirs.
- ZALUAR A. (2004), *Integração perversa: pobreza e tráfico de drogas*, Rio de Janeiro, Editora FGV.

Co-construction d'une ethnographie émancipatrice et féministe

Entre mutation et métissage

Maria Vivas-Romero¹

[Résumé] La présente contribution retrace le processus de co-construction d'une « ethnographie du proche » qui durant 20 mois fut focalisée sur les stratégies des travailleuses migrantes pour accéder à la protection sociale. L'auteure propose d'esquisser de nouvelles pratiques de production du savoir inspirées des travaux de Donna Haraway, telles que l'adoption d'une posture de « témoin muté » permettant de rééquilibrer les relations de pouvoir entre le participant et l'auteur.

Mots-clés : ethnographie féministe, co-construction, témoin muté, théories critiques postcoloniales.

[Abstract] This contribution traces the collaborative construction of a close-up ethnography that studied the strategies put in place by migrant domestic workers to access social protection during 20 months. While looking at this process, the author suggests new practices of knowledge construction. Inspired by the works of Donna Haraway she advises the adoption of a mutated witness position, which helps to re-balance the power relations between author and participants.

Keywords: feminist ethnography, co-construction, mutated witness, postcolonial critical theories.

Introduction

En mai 2014, j'ai débuté à Bruxelles une ethnographie portant initialement sur les pratiques à travers lesquelles les travailleuses domestiques Péruviennes et Colombiennes prenaient soin de leurs proches restés au pays. Très vite, il m'est apparu que leurs difficultés ne m'étaient pas étrangères. Comme pour nombre de femmes de couleur² (Hurtado, 1989), il leur incombe de prendre soin de leur famille alors qu'elles ne disposent que de très peu de ressources³ et qu'elles sont confrontées à différents mécanismes de discrimination qui sont fonction de leur genre (en tant que fille, sœur, épouse et mère au sein de leur famille transnationale), de leur classe sociale (en tant

¹ Université de Liège, boursière FRESH-FNRS.

² Telles que définies par les féministes américaines du tiers-monde en référence aux femmes racialisées dans le monde postcolonial.

³ En référence à des ressources financières, matérielles et sociales.

que travailleuse domestique) ou de leur race⁴ (en tant que migrante en Belgique ainsi que selon leur appartenance raciale et géographique dans leur pays d'origine) (Mesa-Lago, 1978).

Bien que je partage une « identité d'opprimée » (Barthes, 1972 : 132) avec les participantes, l'accès au terrain fut difficile car certains acteurs clés de la communauté me rejetaient ; que je sois une jeune femme de couleur bénéficiant d'une position académique de doctorante subventionnée par les institutions belges ne leur plaisait guère. Cette défiance envers moi m'a poussée à analyser ma « place » au sein de la diaspora latino-américaine, marquée par d'importantes divisions entre hommes et femmes, et entre classes sociales et origines ethniques hétérogènes (Vivas-Romero, 2015).

Durant mes premières conversations avec les participantes, le fait de parler de ma mère – une femme de couleur, instruite et ancienne travailleuse migrante – a suscité une forme de complicité. J'ai compris que mon ethnographie, tout comme mon objet d'étude, seraient intrinsèquement liés à ma propre généalogie. Ma peur d'introduire un biais m'a amenée à lire Pierre Bourdieu (2003) et sa théorie de la sociologie réflexive. Cela m'a convaincue que loin d'être un obstacle, ma proximité au sujet pourrait se révéler bénéfique tant pour moi, que pour mes informatrices.

Au cours de ces réflexions, j'ai dû repenser mes méthodes d'investigation. J'en suis venue à m'intéresser au processus de « co-création » inspiré par Leela Fernandes (2013) qui nous invite à reconsidérer nos pratiques à la lueur des implications éthiques et politiques de notre recherche, notamment en associant « le terrain » à la définition de nos objectifs. Finalement, mes informatrices et moi-même nous sommes attelées à la co-construction de cette ethnographie qui est devenue une partie intégrante et structurante de nos histoires de vie.

Cette contribution retrace ainsi le processus de co-construction d'une ethnographie féministe et émancipatrice s'inscrivant dans la tradition des études critiques et post-coloniales (Sandoval, 2000). J'y relate un cheminement au sein duquel les participants à cette ethnographie endossent le rôle de « témoins mutés » (Haraway, 1997) et s'associent pour développer leurs consciences différenciées (Sandoval, 2000) afin de questionner les inégalités qui les oppriment et restreignent leur accès à la protection sociale.

L'article se compose de deux sections. La première situe l'approche postcoloniale et critique que j'ai essayée de développer parmi les discussions sur la positionnalité et l'objectivité dans les théories critiques féministes. La revue de ces concepts et idées me permet de construire l'approche de « témoin muté » (Haraway, 1997 : 267) que je retrace empiriquement dans la seconde partie. Au final, cet article se veut une invita-

⁴ En référence à la condition sociale historique vécue par les acteurs dans un contexte postcolonial.

tion (pour les autres chercheurs) à poursuivre les réflexions ici initiées afin de construire une méthodologie permettant de reconnaître et d'assumer les empreintes que nos recherches laissent dans le monde, intentionnellement ou non.

1. L'éthique féministe du savoir

Ce qui rend une épistémologie « féministe » n'est pas un corpus de règles et prescriptions mais un engagement à investiguer les biais occasionnés par la méthode traditionnelle de la recherche en sciences sociales en se basant sur une histoire commune de l'apprentissage réalisé au travers de l'activisme. L'éthique féministe dont s'inspire cette ethnographie co-construite est le fruit d'un long questionnement des chercheuses sur la façon dont les méthodes employées en sciences sociales affectent le savoir que nous produisons (DeVault, 1996). De ces réflexions, se sont dégagées trois questions fondamentales autour desquelles se structure cette section : (1) comment la positionnalité du chercheur affecte-t-elle le choix d'une construction particulière de l'objet de recherche tout autant que des questions et des méthodes utilisées ?; (2) quelles relations de pouvoirs reproduisons-nous à travers notre recherche ?; (3) et, surtout, comment la question de recherche influence-t-elle la condition des acteurs que nous étudions ?

1.1. De la positionnalité

Traditionnellement, la recherche en sciences sociales faisait l'impasse sur la diversité de la condition humaine – en focalisant l'analyse sur les seuls individus mâles - et plus particulièrement de la condition féminine – en essentialisant les femmes et en taisant leur diversité. Le projet féministe vise à corriger cet état de fait en proposant des méthodologies qui puissent rééquilibrer les perspectives (DeVault, 1996).

Au début du XX^e siècle, les féministes questionnaient la notion d'objectivité en arguant que le savoir était un produit social influencé par le « savant ». Depuis lors, le dépassement de cette critique a fait naître de nouvelles questions portant notamment sur les liens entre distance et objectivité : « si le fondement du travail féministe n'est pas la distance et la froideur de « l'objectivité », quelles seront les bases d'une autorité légitime ? »⁵ (DeVault, 1996 : 12). Une partie de la réponse fut apportée dans les années 1970 et 1980, lorsque les chercheuses ont intégré une vue subjective à leurs stratégies de recherche et ont commencé à étudier les émotions, expériences et sentiments des femmes (Jaggar, 1989). Néanmoins, cette approche ne répondait pas complètement à

⁵ « *If the ground for feminist work is not the distance and dispassion of "objectivity" what will be the basis for legitimate authority?* » (traduit par l'auteure).

la question. En effet, selon Gelstrophe (1992), des féministes refusèrent de choisir entre subjectivité et rigueur analytique et ont préféré penser à des méthodes capables d'incorporer les deux. Cela les a amenées à théoriser les liens entre expérience et savoir, les conduisant à la notion de « position ».

Le concept de « politique de position »⁶ a été formulé pour la première fois par Adrienne Rich (1986 : 214). Selon Koobak et Thapar-Bjorket (2014), Rich visait à amorcer une réflexion sur la façon dont les féministes « connaissent et agissent à l'intérieur des positions qu'elles occupent, reproduisent et transforment » (p. 49). Ce concept a permis de penser au-delà des positions essentialistes et simplistes, en introduisant la prise en compte des différences sociales, raciales, géographiques, etc. existant entre les femmes. Cela marque donc un premier dépassement, depuis l'encouragement à assumer un « Je » épistémologique jusqu'à la reconnaissance de la diversité propre à la condition féminine (Koobak, Thapar-Bjorket, 2014).

Selon les féministes contemporaines, ces considérations affectent la façon dont nous écrivons et produisons du savoir (Koobak, Thapar-Bjorket, 2014). En effet, la prémisse théorique d'une « communauté des sœurs » telle qu'initialement conceptualisée par Simone de Beauvoir (2010) nous fournit une critique de l'idéologie patriarcale et bourgeoise qui façonnait les politiques de position. De Beauvoir questionne le privilège du chercheur et se concentre sur la diversité du « soi incarné ». Selon, Koobak et Thapar Bjorket (2014), ce point de vue a servi de point d'ancrage à la plupart des théories féministes. Depuis lors, d'autres féministes telles que Rich (1986) ont développé plus avant le concept en considérant les expériences de femmes de couleur et celles des lesbiennes.

Rich (1986) tient compte de sa propre « blancheur » (p. 210) comme référent à une position particulière. En déconstruisant l'usage hégémonique du terme « femme », Rich questionne à la fois les effets du racisme et de l'homophobie qui ont caractérisé le mouvement des femmes aux États-Unis. D'après elle, les chercheurs devraient pouvoir assumer et justifier les implications de leur recherche, ce qui passe nécessairement par la reconnaissance de leur corporalité et des identités qui y sont associées. Son cadre d'analyse nous invite à étendre les catégories fondatrices de l'expérience, à penser au-delà des abstractions confortables et privilégiées, et à nous reconnecter avec nous-mêmes en tant qu'individu particulier, doté d'un corps propre et d'expériences personnelles qui influencent le savoir que nous créons.

Ces discussions font écho à la notion de « savoir situé » de Donna Haraway (1998 : 589) qui prétend que les savoirs scientifiques et académiques ne sont jamais complètement neutres et désintéressés. D'après elle, le savoir est produit dans des contextes particuliers combinant la position du chercheur dans le temps, l'espace, le corps et les

⁶ « *Politics of location* » (traduit par l'auteure).

relations de pouvoir socio-historiques aussi bien que les technologies de recherche, ce qui de fait implique une multiplicité de points de vue. Ces « savoirs situés » sont des savoirs patentés qui reproduisent une « topologie de la conscience » reflétant notre genre, race, nationalité et point de vue religieux (Haraway 1988 : 589). À travers sa théorisation du « savoir situé », Haraway nous enjoint à prendre en compte nos différents points de vue, avant que n'importe quelle discussion sur la réalité d'un autre soit abordée.

En approfondissant les notions de « savoirs situés » d'Haraway, Bell Hooks (1990) nous invite quant à elle à réfléchir depuis le point de vue marginal plutôt que central. Ce faisant, elle souligne le potentiel politique et productif des marges en tant qu'espace d'ouverture radicale et de résistance politique aux discours et connaissances hégémoniques. Elle suggère en outre qu'il n'y a jamais de signification permanente attachée à une position particulière. Dans une position considérée, rien n'est absolument positif ou négatif, à l'intérieur ou à l'extérieur, puisque le centre et les marges ont été produits historiquement. De la même façon, Mohanty (1995) parle depuis une position marginalisée qui « lui fournit des modes spécifiques de lecture et de compréhension du dominant » (p. 82). Elle utilise le terme « politiques de positions » (p. 68) pour se référer aux frontières historiques, géographiques, culturelles, psychiques et imaginaires qui constituent la base d'une définition politique et d'une définition de soi pour les féministes états-uniennes contemporaines.

La notion de « politiques de positions » a été employée par de nombreux chercheurs et s'est lentement muée en évidence. Toutefois, cette notion amène souvent les chercheurs à employer des formulations pragmatiques et abstraites dans lesquelles ils se positionnent eux-mêmes à l'aide d'étiquettes⁷ génériques préconçues (Haraway, 1997). Lorsque l'on choisit d'écrire en endossant une telle identité préconçue, on s'empêche de rendre compte de la labilité des relations intersectionnelles (Lykke, 2010) et on finit par exagérer l'ampleur des défis qui caractérisent naturellement chaque projet de recherche. De multiples distinctions telles que les positions familiales, historiques, raciales, ou géopolitiques sont importantes, mais ne peuvent être considérées comme des catégories fixes. Au contraire, elles sont en réalité multiples, fluides et contingentes et s'adaptent en permanence aux basculements temporels et historiques qui émergent durant le processus de construction de la recherche (Koobak, Thapar-Bjorket, 2014).

Une autre critique à faire aux « politiques de position » est qu'elles considèrent les chercheurs comme étant « positionnés » à l'intérieur d'un État-nation particulier, entraînant des dénominations telles que « positions géographiques des féministes américaines » ou « féministes américaines du tiers-monde » (Sandoval, 2000 : 5). Cela pose

⁷ « *Labels of location* » (traduit par l'auteure).

problème dans un monde dans lequel très souvent, les chercheurs et leurs participants se caractérisent par des identités transnationales mobiles et multiples. Au contraire, l'approche de Kyoko Shinozaki (2012) permet aux chercheurs de discerner de façon plus fluide les identités et tactiques potentielles qui prennent forme dans un espace social transnational.

À mon tour, inspirée par les spécialistes du féminisme transnational, je suggère une méthodologie qui étudie, dans une approche postcoloniale globale, la vie des individus, hommes et femmes, en analysant les interactions entre le genre, la race, la classe, etc. dans un ensemble géopolitique changeant qui est, bien entendu, influencé par les pouvoirs hégémoniques des États-nations (Fernandes, 2013). Pour ce faire, il est nécessaire d'examiner plus avant les implications des structures de pouvoir dans la recherche en science sociale.

1.2. Structure de pouvoir et question de recherche

Depuis les années 1960 et 1970, les sociologues de l'approche socioconstructiviste tels qu'Anselm Strauss et Barney Glaser (1967) promeuvent la théorie de l'« approche ancrée » selon laquelle les chercheurs doivent aborder le travail de terrain sans idée préconçue afin que la question de recherche et les cadres d'analyse en émergent. En outre, ils considèrent que l'adoption d'une posture réflexive les prémunit contre tous risques de partialité (Mruck, Mey, 2007 ; Gentles *et al.*, 2014). Ce faisant ils ne prennent pas systématiquement en compte les structures de pouvoir fondées sur des différences de genre, de classe ou encore de race.

Les débats sur les « politiques de positions » sont intimement connectés à ceux sur la « réflexivité transparente » ou le « regard objectif » des chercheurs en quête de « positionnalité » (Rose, 1997 : 311). Cependant, une « réflexivité transparente » telle que promue par Rose semble illusoire puisqu'elle « dépend de certaines notions de capacité d'action et de prise de décisions ainsi que de pouvoir et présuppose que les deux sont accessibles » (1997 : 311). Cette qualité de transparence réflexive repose sur la perception de jeu de pouvoir dont le chercheur a l'obligation de faire état. Dans ces discussions, Richa Nagar et Susan Geiger (2007) se sont demandées comment les chercheurs peuvent utiliser le travail de terrain pour produire du savoir en tenant compte des multiples divisions de pouvoir et situations géopolitiques de façon à ne pas reproduire les intérêts des privilégiés. Nagar et Geiger reconnaissent l'intérêt des discussions sur les effets des positions géopolitiques, mais déplorent le manque de réflexion sur les modalités d'une opérationnalisation de « l'approche engagée »⁸ qui pourrait

⁸ « *Speaking with approach* » (traduit par l'auteure).

nous aider à « cadrer » notre partialité lors de nos productions intellectuelles et politiques (p. 271).

Les féministes et les penseurs postcoloniaux ont réfléchi à la façon d'aborder plus éthiquement les notions de représentation. La logique de la représentation peut paraître simple : lorsque l'on n'est pas capable de représenter les autres sans être suspecté de manquer de légitimité, on devrait se contenter de se représenter soi-même. Rey Chow (2001) prétend que cette approche peut avoir plusieurs limites. Lorsqu'on se réfère à soi-même, est-on automatiquement honnête ? Cela s'apparente à ce que Foucault (1976) décrit comme une confession – c'est à dire « la tâche infinie de faire lever du fond de soi-même, entre les mots, une vérité que la forme même de l'aveu fait miroiter comme l'inaccessible » (p. 80) – et dénonce comme un rituel occidental qui internalise le processus par lequel le pouvoir extorque au sujet les déclarations qui le serve. Plus encore, l'approche discursive perd son intérêt si elle ne réfère qu'à une approche égocentrée dans laquelle l'auteur n'en finit jamais de se catégoriser (Chow, 2001).

Dépasser cet écueil de la confession implique de considérer la production de savoir comme un ensemble de pratiques. Ceci nécessite de reconsidérer notre position de chercheur comme faisant nous-mêmes partie de la réalité étudiée en assumant les responsabilités éthiques de notre démarche. Cette approche matérialiste de la construction du savoir se fonde sur la théorie du « réalisme agentiel » de Karen Barad (2007 : 133) qui nous invite à penser aux conséquences, interventions et responsabilités créatives réelles qui nous incombent en tant que chercheurs. En effet, selon Barad, nous « intra-agissons » avec le monde lorsque nous produisons du savoir et la façon dont nous le produisons rétroagit sur le monde (p. 151).

Ces nouvelles pratiques de production du savoir ne reposent sur aucune formule magique ; il nous revient de les construire en combinant les aspects empiriques et théoriques afin de dépasser les vaines discussions sur le pouvoir et le savoir. Ce processus commence lorsque nous choisissons soigneusement les sujets de notre recherche en fonction de l'observation des réalités qui nous entourent. Tout d'abord, il s'agit de faire participer les acteurs y prenant part à la définition de l'objet et de la question de recherche (Fernandes, 2013 ; Haraway, 1997). Une fois cela accompli, il s'agit de choisir ensemble les méthodes que nous utiliserons pour examiner cette réalité. Cette étape implique de céder aux participants une partie des prérogatives traditionnelles du chercheur. Il nous échoit donc de prendre du recul en adoptant la posture du « témoin muté », d'assumer notre influence sur la réalité et d'apprendre de nos participants (Haraway, 1997). Cela signifie que nous devenons témoins d'une réalité à laquelle nous terminons par prendre part. Ce faisant, nous transformons l'expérience de production du savoir en une pratique libératoire et émancipatrice tant pour le chercheur que pour le participant (Fernandes, 2013).

L'approche du « témoin muté » est l'héritière des théories de science critique (Haraway, 1997) ainsi que des approches féministes postcoloniales (Anzaldúa, 1989 ; Vargas-

Monroy, 2011). Le « témoin muté » et semblable au « témoin métisse » (Anzaldúa, 1989). Ces deux témoins défient l'idée selon laquelle la connaissance ne peut être définie que par des approches traditionnelles où le chercheur est un être invisible et libre de toute culpabilité (Vargas-Monroy, 2011). Contrairement au « témoin modeste », le « témoin muté » n'a pas peur de révéler son humanité, même lorsque sa recherche devient un sujet politique. Le « témoin muté » est capable de construire une connaissance située et contextuelle en prenant le risque de laisser une empreinte dans la réalité qu'il étudie (Haraway 1997).

2. Co-construction d'une ethnographie

Dans cette section, je détaillerai le parcours à travers lequel je suis parvenue, avec mes participantes, à co-construire cette ethnographie en adoptant la position du « témoin muté » de Haraway (1997 : 22) et je décrirai les pratiques utilisées à cet effet. Je rends également compte de l'influence de nos positions respectives sur les pratiques adoptées et le savoir produit et aborde finalement les questions éthiques que cette démarche suscite.

2.1. Mai 2014 : définir l'objet

Motivée par mon histoire personnelle, j'ai débuté mon travail de terrain avec l'intention de décrire les pratiques employées par les travailleuses domestiques migrantes pour prendre soin de leurs familles restées aux pays. Je savais que comme dans d'autres contextes européens, la majorité de la population latino-américaine de Bruxelles⁹ était originaire d'Amérique du Sud (Martiniello *et al.*, 2013), qu'elle se composait majoritairement de femmes qui se considéraient comme les entrepreneuses de leurs carrières migratoires (Freitas, Godin, 2013), et que ces dernières étaient, bien que souvent surqualifiées, généralement employées dans les secteurs domestiques.

Alors que je faisais le tour des associations latino-américaines, des églises et des événements culturels, il m'a semblé que ma situation géopolitique (Rich, 1986), de jeune chercheuse vénézuélienne suscitait le rejet. Pour les hommes de cette communauté, j'étais trop directe tandis que pour les femmes, je n'avais pas consenti suffisamment de sacrifices que pour mériter leur attention.

⁹ Bruxelles est considérée aujourd'hui comme une ville globale. Dans ces villes, il y a deux types de travailleurs : les uns hautement qualifiés et les autres qui servent les premiers (Sassen, 2009).

En me présentant comme étant moi-même la fille d'une ancienne travailleuse domestique migrante, je suis parvenue à sympathiser avec Catarina et Marcela¹⁰ qui n'ont pas tardé à chambouler mes plans soigneusement construits car elles ne répondaient pas volontiers à mes questions portant sur leurs engagements envers leur famille, préférant parler de leur condition actuelle de domestique migrante d'âge moyen en train de négocier leur accès à la protection sociale¹¹.

2.2. Septembre – octobre 2014 : l'ethnographie

À force de persévérance je suis parvenue à intéresser treize travailleuses domestiques migrantes à mon projet et ce faisant, de nouvelles idées ont émergé. Alors que je persistais à réaliser des interviews semi-structurées individuelles auxquelles était joint un formulaire de consentement, elles insistaient pour avoir des conversations informelles et ont fini par rejeter leur consentement et me faire comprendre qu'elles se sentaient infantilisées par ce type de pratique. En fait, mes participantes souhaitaient s'engager dans ma recherche aux conditions que leurs voix seraient entendues sérieusement et que la construction de ce projet se fasse en commun (Fernandes, 2013).

J'ai donc dû adapter mes pratiques et c'est alors qu'en lisant Fernandes (2013), j'en suis venue à considérer l'intérêt de la posture du « témoin muté » (Haraway, 1997). Durant six mois, je leur ai rendu visite, les ai accompagnées à l'église ou en promenade pendant le week-end, et chaque lundi, ma routine de transcription révélait de nouvelles réalités insoupçonnées.

Mes conversations hebdomadaires avec mes participantes m'ont poussée à redéfinir mes questions de recherche qui se concentraient à présent sur les arrangements globaux (Vivas-Romero, 2016)¹² qu'elles négociaient pour accéder à la protection sociale. L'ethnographie (Visvewaran, 2003), en tant que pratique constructiviste fut chaudement accueillie par mes participantes et de fil en aiguille, nous en sommes venues à reconstruire l'histoire de nos vies.

Lors de mon immersion dans la vie de mes participantes, je n'ai cessé de songer combien leur histoire faisait écho à mon expérience personnelle. Derrière leurs inquiétudes, leurs peines et leurs ambitions, je retrouvai celles de ma mère et des femmes de ma famille. Comment dès lors ne pas comprendre que j'appartenais moi-

¹⁰ Noms d'emprunt.

¹¹ La protection sociale globale se définit par les politiques, les organisations, les institutions et les réseaux informels qui, d'une façon transnationale, subviennent aux besoins des individus et les protègent dans des domaines tels que les allocations pour personnes âgées ou handicapées, la santé, la famille, les programmes d'activation à l'emploi et les indemnités de chômage.

¹² Inspirés par les *global social protection environments* de Levitt *et al.* (2015).

même à mon objet d'étude. Dans le cadre de cette ethnographie, les histoires de vie (Mummert, 2012) m'ont permis de tracer l'évolution de leur accès à la protection sociale et de dégager des processus de stratification intersectionnels qui l'ont affecté.

2.3. Novembre 2014 – janvier 2015 : définition du savoir

Je notais soigneusement tous les détails de leurs arrangements¹³ globaux de protection sociale. Nous avons parcouru attentivement chaque période de leur vie : la naissance des enfants, la mort de membres de la famille et surtout leur migration, un moment clé qui a influé leurs pratiques pour accéder à la protection sociale. Nous avons alors découvert ensemble que leurs arrangements impliquaient la participation de plusieurs individus éparpillés sur la planète. Il s'agissait de personnes vivant dans leur pays d'origine, à Bruxelles ou encore dans des pays situés entre les deux où elles avaient vécu précédemment. Cartographier ces relations m'a semblé être une étape importante dans la reconstitution de ces arrangements.

Cette dernière découverte a redessiné mon approche ethnographique. Je devais sortir de Bruxelles pour étendre mes pratiques ethnographiques aux sites où ces arrangements globaux évoluaient. En fait, le terrain s'est étendu aux relations et réseaux à travers lesquels mes treize actrices principales construisaient leurs arrangements (Marcus, 1999). Nous nous sommes donc engagées à construire ce terrain ensemble. Au cours de leurs histoires, elles ont spontanément nommé les lieux et acteurs clés et reconstruit les réseaux que forment ces arrangements globaux de protection sociale. Par la suite, j'ai voyagé dans plusieurs villes de Colombie et du Pérou pour les rencontrer et tâcher d'apprendre d'eux. Pour réaliser tout ceci, je n'ai pas pu faire l'économie d'âpres négociations tandis que mes participantes évaluaient d'un œil avisé la valeur des informations qu'elles me livraient et exigeaient en retour des faveurs équivalentes telles que d'assumer le rôle de Père Noël¹⁴ lors des visites dans leur pays ou de les accompagner dans leurs démarches administratives.

¹³ Le terme « arrangement » est ici préféré à celui d'« assemblage » d'Anna Amelina *et al.* (2012 : 2) en ce qu'il met en évidence les capacités des acteurs à négocier leur accès à la protection sociale.

¹⁴ Lors de chaque voyage, la plus grande partie de mon équipage était composée de cadeaux (vêtements, médicaments) que je distribuais lorsque je rencontrais les familles. Ces dernières me confiaient à leur tour des produits locaux (condiments, nourriture, médecines traditionnelles, etc.) à faire parvenir à Bruxelles.

2.4. Février – novembre 2015 : découvrir ensemble des inégalités intersectionnelles

Au cours de nos conversations, il m'est apparu que mes participantes abordaient souvent des problèmes liés à leur condition de femmes pauvres, bien souvent indigènes ou métisses auxquelles était échu le fardeau de la famille. « Bien sûr Marita ! On est née femme, on est née pauvre... et puis on est devenue mère » (Catarina, octobre 2015, Bruxelles).

Ceci m'a amené à considérer l'approche intersectionnelle développée par les féministes noires aux États-Unis et au Royaume-Uni pour étudier la condition des femmes de couleur souvent pénalisées par leur race, leur condition de femme et leur classe sociale. Après en avoir parlé avec elles, mes participantes m'ont confirmé que cette approche leur paraissait adéquate.

La perspective intersectionnelle (Lykke, 2010) nous a permis d'établir comment leurs positions respectives de femme métisse, blanche ou indigène en Amérique Latine avaient historiquement affecté leur accès à la protection sociale globale (Levitt *et al.*, 2015). En fait, leur migration résultait de la nécessité de permettre à leur famille d'accéder à la protection sociale. Nous avons aussi découvert comment leur statut de travailleuses domestiques migrantes employées dans un secteur professionnel qui historiquement n'était pas considéré comme tel, affecte aussi leur accès à la protection sociale. Outre de tels désavantages, leur positionnement distinctif de classe dans leur pays d'origine, les amenèrent à accumuler différentes ressources telles que les politiques de protection sociale transnationale de la diaspora et l'entraide familiale dans leur pays d'origine leur permettant de construire des arrangements dépassant les avantages accumulés en Belgique.

Finalement, nous sommes parvenues à dégager deux types d'arrangements globaux de protection sociale. Le premier, que nous avons intitulé « aujourd'hui pour toi, demain pour moi » est essentiellement informel et se compose d'obligations et réciprocity spécifiques familiales qui protègent les participantes qui ont le moins accès à la protection sociale formelle. Le second, intitulé « s'entraider », repose sur une réciprocité généralisée et étendue permettant de combiner des ressources formelles et informelles (Faist, Bilecen, 2015). L'emploi du concept d'« arrangement » (Vivas-Romero, Sánchez-Martínez, 2017) permet de souligner le fait que rien n'est fixé, que ces derniers sont fluides et transitoires.

2.5. Novembre 2015 – août 2016 : quand le personnel devient politique

L'éthique féministe de la production de savoir ne peut être définie à l'avance, mais est conçue et définie au cours du processus de recherche (Fernandes, 2013). En me racontant leurs histoires, mes participantes ont découvert plusieurs systèmes

d'exploitation et une nouvelle forme de conscience différenciée¹⁵ (Sandoval, 2000) s'est développée.

Nous commençons à nous mobiliser autour des problèmes dont nous parlons habituellement. Nous voulons que les autorités belges et péruviennes y participent. Nous souhaitons t'inviter pour notre action qui aura lieu à Bruxelles dans le cadre de la journée internationale de la femme (Juana, janvier 2016, Bruxelles).

De façon surprenante, elles ont commencé à exprimer leur souhait de participer à des activités politiques pour réclamer leurs droits et m'ont demandé de les accompagner dans leurs projets. Le dernier pas de cette ethnographie co-construite impliquait donc un activisme politique imprévu. J'ai résisté mais ai finalement compris qu'il était de ma responsabilité éthique de les supporter dans un processus qui a débuté avec ma recherche et les histoires de vie que nous avons construites. J'ai de ce fait été témoin de l'activisme politique qui les a amenées à devenir les actrices de ce processus en me gardant d'y jouer un rôle central. Cela nous a conduites à organiser une manifestation politique pour la journée des droits de la Femme en mars 2016 et une autre contre la violence faite aux femmes au Pérou en août dernier.

Comme l'ont théorisé Sandoval (2001) et Anzaldúa (2009), l'action politique émerge parallèlement à la conscience différenciée, au moment où l'on devient capable d'utiliser les connaissances produites lors de la recherche pour transformer certains aspects de la société et en assumer les risques. Par ailleurs, le « témoin muté » n'est plus aussi timoré que le « témoin modeste » lorsqu'il s'agit de faire état du fait qu'il peut être agent du changement au travers de la création de connaissance (Haraway, 1997 : 23).

2.6. Ces jours-ci : vers une approche de « témoin muté »

Notre collaboration dans l'édification d'un cadre d'analyse qui puisse rendre compte de leur réalité continue. Dernièrement, des participantes telles que Florelia ont aussi exprimé des préoccupations relatives aux modalités de l'analyse des données récoltées : « Alors ma fille, j'espère que tu es en train de terminer mon livre. Que vas-tu y écrire ? Laisse-moi le lire, bien que s'il est en anglais, à quoi bon ? » (Florelia, novembre 2016, WhatsApp).

Mes participantes ont obtenu l'assurance qu'elles pouvaient abandonner mon projet de recherche dès qu'elles se sentiraient mal représentées. Pour éviter cela, j'essaye tant que faire se peut de discuter avec elles certains éléments de l'analyse (Newirck,

¹⁵ La conscience différenciée est celle d'un être opprimé qui, réalisant l'oppression qu'il subit, développe des stratégies pour mettre à jour les mécanismes de l'oppression dans le but de s'y soustraire.

1996). Cependant, en raison du peu de temps dont je dispose, cette logique ne peut être menée à terme qu'avec un nombre limité de participantes.

Idéalement, si nous suivions jusqu'au bout cette éthique de production du savoir, nous serions ensemble les auteurs de cette recherche. Je me déclare donc davantage témoin muté d'une réalité que je suis parvenue à décrire grâce à la collaboration de ceux qui la vivent et qui l'ont partagée avec moi, que l'auteure d'une dissertation (Barad, 2007).

Plus que d'attirer l'attention sur les dangers résultant des confessions relatives à notre positionalité, cette contribution plaide pour une approche constructiviste et matérialiste dans laquelle la production de connaissance se mue en une pratique qui dépasse la description de la réalité et accepte de la défier et de la changer (Haraway, 1997). Évidemment, cette ethnographie co-construite n'a pas engendré de changement radical dans l'accès à la protection sociale des travailleuses domestiques migrantes. Néanmoins, cela aura éveillé leurs consciences et la mienne, et c'est bien là que commence le changement.

La méthodologie décrite dans cette contribution n'a rien de miraculeuse ni d'infaillible, car les résultats de nos recherches seront toujours contextuels et influencés par nos positions ainsi que celles de nos participants (Shinozaki, 2002). Mon intention se limite dès lors à proposer des modalités d'intra-action (Barad, 2007) avec les réalités que nous essayons de comprendre et changeons intentionnellement ou malgré soi.

Bibliographie

- ANZALDÚA G. (1989), *Borderlands: La Frontera: The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books.
- ANZALDÚA G. (2009), « Let us be the healing of the wound: the Coyolxuhqui imperative – la sombra del », in A. KEATING (dir.), *The Gloria Anzaldúa Reader*, Durham, Duke University Press, p. 303-319.
- AMELINA A., BILICEN B., BARGLOWSKI K., FAIST T. (2012), « Ties that protect? The significance of transnationality for the distribution of informal social protection in migrant networks », *SFB Working paper series*, vol. 6, p. 1-50.
- BARTHES R. (1972), *Mythologies*, Londres, Paladin.
- BARAD K. (2007), *Meeting the universe halfway: quantum physics and the entanglement of matter and meaning*, Durham, Duke University Press.
- BEAUVOIR S. de (2010), *The Second Sex*, Londres, Vintage Books.
- BOURDIEU P. (2003), « Participant objectivation », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 9, n° 2, p. 281-294.

- DEVAULT M. L. (1996), « Talking back to sociology: distinctive contributions of feminist methodology », *Annual Review of Sociology*, vol. 22, n° 1, p. 29-50.
- CHOW R. (2001), « Gender and representation », in E. BRONFEN, M. KAVKA. (dir), *Feminist consequences: theory for the new century*, New York, Columbia University Press, p. 38-57.
- FAIST T., BILICEN B. (2015), « Social inequalities through the lens of social protection: notes on the transnational social question », *Population, Space and Place*, vol. 21, n° 3, p. 282-293.
- FERNANDES L. (2013), *Transnational feminism in the United States: knowledge, ethics and power*, New York, New York University Press.
- FREITAS A., GODIN M. (2013), « Carrières migratoires des femmes latino-américaines dans le secteur de la domesticité à Bruxelles », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n° 2, p. 1-20.
- FOUCAULT M. (1976), *Histoire de la sexualité, vol. 1. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- HARAWAY D. (1988), « Situated knowledges: the science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, vol. 14 n° 3, p. 575-599.
- HARAWAY D. (1997), *Modest_Witness@ Second_Millennium. FemaleMan®_Meets_OncoMouse™*, New York, Routledge.
- HOOBS B. (1990), *Yearning: race, gender and cultural politics*, Boston, South End Press.
- HURTADO A. (1989), « Relating to privilege: seduction and rejection in the subordination of white women and women of color », *Signs*, vol. 14, n° 4, p. 833-855.
- JAGGAR A. (1989), « Love and knowledge: emotion in feminist epistemology » *Inquiry*, vol. 32, n° 2, p. 151-176.
- GLASER B., STRAUSS A. (1967), *The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research*, New York, Aldine de Gruyter.
- GELSTHORPE L. (1992), « Response to Martyn Hammersley paper 'on Feminist Methodology' », *Sociology*, vol. 26, n° 2, p. 213-218.
- GENTLES S. J., JACK S. M., NICOLAS D. B., MACCKIBON K. (2014), « Critical approach to reflexivity in grounded theory », *The Qualitative Report*, vol. 19, n° 44, p. 1-14.
- KOOLBAK R., THAPAR-BJORKET S. (2014), « Writing the place from which one speaks » in N. LYKKE (dir.), *Writing academic texts differently: intersectional feminist methodologies and the playful art of writing*, New York, Routledge, p. 48-61.

- LEVITT P., LLOYD C., MUELLER A., VITERNA J. (2015), « Global social protection: setting the agenda », *Robert Schuman Centre for Advanced Studies Research Paper*, vol. 78, p. 1-20.
- LYKKE N. (2010), *Feminist studies: a guide to intersectional theory, methodology and writing*, New York, Routledge.
- MARCUS G. E. (1999), « What is at stake—and is not—in the idea and practice of multi-sited ethnography », *Canberra Anthropology*, vol. 22, n° 2, p. 6-14.
- MARTINIELLO M., MAZZOCHETTI J., REA A. (2013), « Éditorial. Les nouveaux enjeux des migrations en Belgique » *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n° 2, p. 7-14.
- MESA-LAGO, C. (1978), *Social security in Latin America: pressure groups, stratification and inequality*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- MRUCK K., MEY G. (2007), « Grounded theory and reflexivity » in A. BRYANT, K. CHARMAZ (dir.), *The Sage Handbook of Grounded Theory*, Londres, Sage, p. 514-538.
- MOHANTY C. T. (1995), « Feminist encounters: locating the politics of experience », in L. NICHOLSON, S. SEIDMAN (dir.), *Social postmodernism: beyond identity politics*, Cambridge University Press, p. 68-86.
- MUMMERT G. (2012), « Pensando las familias transnacionales desde los relatos de vida: análisis longitudinal de la convivencia intergeneracional » in M. ARIZA, L. VELASCO (dir.), *Métodos cualitativos y su aplicación empírica. Por los caminos de la investigación en migración internacional*, Mexico, IIS-UNAM/COLEF, p. 152-184.
- NAGAR R., GEIGER S. (2007), « Reflexivity and Positionality in Feminist Fieldwork Revisited », in A. TICKELL, E. SHEPARD, J. PECK, T. BARNES (dir.), *Politics and Practice in Economic Geography*, Londres, Sage, p. 267-278.
- NEWKIRK T. (1996), « Seduction and Betrayal in Qualitative Research », in P. Mortesen, G. E. Kirsch, *Ethics and Representation in Qualitative Studies of Literacy*, Urbana, National Council of Teachers of English, p. 3-17.
- RICH A. C. (1986), *Blood, bread and poetry: selected prose, 1979-1985*, New York, Norton.
- ROSE G. (1997), « Situating Knowledges: Positionality, Reflexivities and Other Tactics », *Progress in Human Geography*, vol. 21, n° 3, p. 305-20.
- SANDOVAL C. (2000), *Methodology of the oppressed*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- SHINOZAKI K. (2012), « Transnational dynamics in researching migrants: self-reflexivity and boundary drawing in fieldwork », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 35, n° 10, p. 1810-1827.

- SASSEN S. (2009), « Global cities and survival circuits », in J. A. RADWAY, K. GAINES, B. SHANK, P. VON ESCHEN (dir.), *American studies: an anthology*, Malden, Wiley-Blackwell, p. 185-193.
- VARGAS-MONROY L. (2011), « Knowledge from the borderlands: Revisiting the paradigmatic mestiza of Gloria Anzaldúa », *Feminism and Psychology*, vol. 22, n° 2, p. 261-270.
- VIVAS-ROMERO M. (2015), « Lessons from the field: Negotiating Transnational Gender, Class and Race Positions as a Researcher Working on Andean Domestic Workers in Brussels ». Communication non publiée. En ligne, consulté le 26 septembre 2016. URL : <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/177895>.
- VIVAS-ROMERO M. (2016), « Who cares for those who cared? ethnography on ageing migrant domestic workers negotiations for social protection ». Communication non publiée. En ligne, consulté le 26 septembre 2016. URL : <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/201259>.
- VIVAS-ROMERO M., SANCHEZ-MARTINEZ A. (2017), « Tracing migrant-mothers' 'return' narratives in the Mexico-United States and Peru-Belgium migratory-circuits », *Trace (Travaux et Recherches dans les Amériques du Centre)*, vol. 71, p. 166-190.

Ce que proche veut dire

La proximité de l'ethnographe dans ses relations avec les guérisseurs-désenvoûteurs lorrains (France)

Déborah Kessler-Bilthauer¹

[Résumé] À la lumière d'une riche expérience de terrain de sept années (2005-2012) auprès de guérisseurs lorrains et de leur clientèle, l'article engage une réflexion sur les spécificités d'une ethnographie du proche et des enjeux qu'elle soulève dans la démarche méthodologique. Il interroge, à partir d'expériences concrètes de terrain, ce qui relève du proche, à la fois pour le chercheur et pour ceux auprès desquels il enquête. La nature et la diversité des relations entretenues avec le terrain d'enquête et le territoire permettent de saisir un jeu de places à occuper sur le terrain se rapportant à un certain type de proximité avec le milieu étudié. Le partage d'une langue, d'un territoire, d'une catégorie sociale, d'une religion, de certains traits culturels, etc., permet au chercheur de bénéficier d'une position de proche changeante propice à l'investigation. La proximité, concept construit et vécu par l'enquêteur et les enquêtés, présente une certaine souplesse qui sera discutée dans la façon dont elle se prête à des transformations et des ajustements.

Mots-clés : ethnographie, proximité, relation d'enquête, guérisseurs.

[Abstract] Thanks to a rich fieldwork of seven years (2005-2012) in Lorraine with healers and their patients, the article engages a reflection on the specificities and potential methodological issues of ethnography "at home". Based on concrete field experiences, the article questions the notion of proximity, both for the researcher and the participants. The nature and diversity of relationships with the survey area and territory helps understand a game of places to be occupied on the field relating to a certain type of closeness with the studied environment. Sharing language, territory, social category, religion, cultural features, etc., allows the researcher to benefit from a changing position of close relationship favorable to the investigation. The flexibility of proximity as a concept constructed and lived by the investigator and the investigated, and as facilitating transformations and adjustments, will be further discussed.

Keywords: fieldwork, proximity, ethnographic relationship, healers.

Introduction

L'ethnologie « du proche » (Desdouts, Roberge, 2004), l'anthropologie « chez soi » (Ouattara, 2004), l'« endo-ethnographie » (Augé, 1989), l'ethnographie « *at home* » (Jack-

¹ Université de Lorraine.

son, 1987) ou « à domicile » (Galibert, 2004) désignent des approches scientifiques d'un terrain avec lequel le chercheur entretient, préalablement à l'enquête par immersion, des liens de proximité spatiale, culturelle, politique, professionnelle, etc. Ces modes d'investigation, plutôt récents au regard de l'histoire des sciences humaines, rompent avec une approche anthropologique dominante qui a longtemps considéré que la distance et l'expérience du voyage lointain étaient des impératifs à la production d'un savoir scientifique (Bensa, 2006). Si aucune définition ne peut aujourd'hui être stabilisée (Le Gall, 2016), c'est parce que l'ethnographie du proche recouvre des contextes, des expériences, des objets, des relations, des positionnements, des rôles et des terrains très hétérogènes. Et c'est aussi parce que la définition du proche, particulièrement malléable, est la résultante d'une co-construction qui naît du contact avec les informateurs. Avec des contours irréguliers et changeants, la proximité envers le terrain revêt des dimensions diverses qui invitent à la réflexion.

Le présent article s'appuie sur une enquête de terrain réalisée de 2005 à 2012 en Lorraine (dans le Nord-est de la France) auprès de guérisseurs-désenvoûteurs et de ceux qui les consultent (Kessler-Bilthauer, 2012). Partant de situations ethnographiques détaillées, il se propose d'une part, de contribuer à la réflexion sur les différentes dimensions propres à une ethnographie du proche et d'autre part, de questionner en finesse la notion polysémique de proximité en mettant en lumière ce que ces relations au proche font au travail du chercheur. Dans un premier temps, les conditions d'enquête qui ont préfiguré une ethnographie chez soi ou plutôt, un voyage vers le ressemblant et le différent seront présentées. Nous verrons ensuite la plasticité de ce que proche veut dire pour le chercheur à travers l'ajustement permanent des rôles qui lui sont attribués en fonction des situations et son inscription biographique dans le territoire d'étude.

1. Retour d'expérience sur les conditions d'enquête : prénotions et autres déterminants d'une ethnographie du proche

Les idées spontanées du chercheur, antérieures à la réflexion scientifique, sont pour Durkheim (1894) des prénotions. Significatives des représentations préscientifiques, elles méritent d'être analysées pour mieux saisir les déterminants et les évolutions des rapports à l'enquête. En contexte ethnographique proche de soi, elles éclairent les façons dont l'ethnographe envisage la proximité qu'il entretient avec le terrain et le territoire qu'il a choisi d'investiguer.

Le terrain, dans son sens ethnographique, désigne un espace géographique et un groupe socioculturel circonscrits que le scientifique se propose d'étudier en usant de méthodes d'enquête exclusives, cumulatives, simultanées ou successives telles que l'entretien et l'observation (Beaud, Weber, 2003). Le terrain d'enquête de ma recherche est celui des guérisseurs-désenvoûteurs en Lorraine. Le territoire est quant à lui entendu dans ses acceptions géographiques et spatiales ; il s'étend sur toute la ré-

gion Lorraine. Avec des dimensions sociales, culturelles, environnementales, politiques, économiques, il est envisagé dans les rapports complexes qu'il entretient avec les individus qui l'occupent, le pensent et l'aménagent en fonction de leurs activités et besoins (Moine, 2006).

1.1. Contexte et choix d'une enquête de proximité

En 2004, alors que je débute un master d'anthropologie, je réfléchis à un sujet de recherche. Face à une multitude d'idées, je décide de mesurer la faisabilité de quelques terrains d'enquête. Je réalise que la recherche impactera mon budget personnel et c'est ce qui me décide à enquêter à proximité de chez moi, en Lorraine. Je percevais alors l'anthropologie du proche comme un mode de recherche peu coûteux (financièrement) mais aussi, comme une posture me permettant d'appréhender sans grande difficulté des phénomènes culturels dont j'avais au moins partiellement la connaissance puisque j'étais native du territoire et que j'avais un lien d'appartenance, même distendu, avec le groupe que j'allais étudier. Par ailleurs, la barrière de la langue ne constituait *a priori* pas un obstacle à franchir pour approcher le terrain d'enquête.

[S]ur un « terrain » où l'observateur partage plus ou moins certains éléments de configurations cognitives [...] du groupe qu'il étudie, il peut plus facilement en anticiper les attentes normatives [...]. Il parvient de ce fait à éviter les plus grosses gaffes [...]. [C]e partage de contenus qui facilite une interaction sans faute lourde ne saurait être pris pour un monde d'intercompréhension (Bruneteaux, 1995 : 111).

Dans la même veine que cet ethnographe du proche – de l'hexagone – qui a enquêté sur l'univers des forces de l'ordre, je pensais la proximité comme une ressource pour le travail scientifique et la voyais sous l'angle d'une ressemblance culturelle qui n'excluait cependant pas la différence. L'ethnographie du proche dans laquelle je souhaitais m'investir ne procédait donc pas d'une investigation vers le même, l'identique, puisque je ne cherchais pas à étudier un groupe auquel je me sentais affiliée. Je préférais une enquête vers le ressemblant sur le plan culturel qui offrait, pensais-je, grâce aux légères divergences, un regard plus distancié à l'objet de recherche, facilitateur d'objectivité et de réflexivité. Cette forme d'ethnographie présentait selon moi un autre avantage : celui de pouvoir à tout moment suspendre le travail de terrain et mettre l'objet de recherche et les informateurs à distance pour regagner le confort de mon chez-moi. Cette proximité spatiale quasi-immédiate du domicile ordinaire du chercheur et des réseaux de sociabilité qu'il a l'habitude de fréquenter a un effet rassurant que les anthropologues qui enquêtent loin de chez eux ne peuvent pas savourer (Malinowski, 1922). Cependant, l'enquête a montré que l'ethnographe du proche ne garde pas davantage le contrôle sur les allers-retours entre vie ordinaire personnelle et travail scientifique puisque son immersion prolongée et sa résidence dans la zone d'étude participent à créer des confusions, des chevauchements et des

continuités entre ce qui relève du travail immersif (le dedans) et ce qui n'en relève pas (le dehors).

À ce stade, je ne pouvais pas envisager ces enjeux ethnographiques et méthodologiques car j'avais seulement déterminé un territoire d'enquête. Les semaines passaient, les mois. Dans mon entourage, chacun y allait de ses conseils quant au choix d'un sujet de recherche mais rien ne m'enthousiasmait. Une de mes tantes, voyant que je peinais à trouver ma voie, me conseilla d'aller voir un « guérisseur » qu'elle fréquentait depuis quelques temps pour résorber des douleurs lombaires. Elle était convaincue qu'il allait pouvoir m'aider dans mes recherches car elle savait que de nombreux étudiants le sollicitaient pour réussir dans leurs projets. Bien que très peu habituée à ce type de recours, la curiosité, l'envie de me laisser surprendre et peut-être une forme d'intuition me poussaient à rencontrer ce guérisseur qu'elle me décrivait comme « spécial et très fort » ; laissant ainsi entendre qu'il était sérieux et très efficace.

Cette posture d'avant-enquête est aussi à relier avec un intérêt pour le magique suscité par l'enthousiasme que m'avait apporté la lecture des travaux de Jeanne Favret-Saada (1977). Cette ethnologue a passé plus de trente mois en Mayenne (Ouest de la France) pour étudier la sorcellerie qui lui était inconnue avant son entrée sur le terrain. Ses publications ont fourni de précieux savoirs de référence sur le fonctionnement et les mécanismes en jeu dans les crises de sorcellerie fondées sur la parole. Elles ont aussi alimenté des réflexions méthodologiques sur une certaine façon de faire de l'ethnographie participative. Son travail d'enquête relève d'une ethnographie du proche qui s'inscrit dans une ethnologie de la France. Née en Tunisie, Favret-Saada n'est pas originaire du Bocage. Sa proximité envers son terrain tient à sa résidence prolongée sur le territoire mayennais et à la nature des relations qu'elle entretient avec ses informateurs qui lui attribuent des places variables au sein du système de sorcellerie.

Mon approche du territoire, du terrain et du sujet « sorcellerie » est, en cela, bien différente de celle de Jeanne Favret-Saada. Premièrement, parce que j'ai mené l'enquête dans ma région d'origine, une *terra cognita*. Le territoire connu par l'ethnologue qui en est originaire – et commun avec les enquêtés – a consolidé des liens de proximité que je définirai plus avant à partir de situations précises. Deuxièmement, Favret-Saada s'était établie dans le Bocage des années 1970 dans le but d'y étudier la sorcellerie. Elle pénétrait donc ce territoire et son terrain d'enquête en tant qu'enquêtrice ; statut liminaire d'ailleurs trop officiel et trop extérieur qui ne lui a pas permis de recueillir des témoignages d'ensorcelés. Ce n'est qu'en prenant part à ce système d'explication du malheur, de la maladie et de la mort, en étant « prise », qu'elle parvint à collecter des données : « on ne peut donc étudier la sorcellerie sans accepter d'être inclus dans les situations où elle se manifeste et dans le discours qui l'exprime » (Favret-Saada, 1977 : 43).

Grâce aux conseils et à l'expérience d'une parente, c'est aussi en revanche en prenant place, en tant que cliente empruntant la voie du recours à un guérisseur, que j'accédais à un univers particulier et que je m'engageais – sans l'avoir anticipé – dans un travail de recherche sur le champ des médecines non conventionnelles d'abord. Parce que la sorcellerie n'était pas mon objet de recherche initial, ce n'est qu'après plusieurs mois d'enquête sur le terrain que mes informateurs (thérapeutes et clients) ont, de façon spontanée, évoqué la sorcellerie, ce qu'elle pouvait provoquer et comment elle était combattue à la faveur des actions des guérisseurs.

1.2. Rendez-vous chez un guérisseur et les prémices de l'immersion ethnographique

Novembre 2004. Je prends rendez-vous par téléphone chez le guérisseur qui m'a été recommandé. Son épouse m'indique leur adresse, un jour, une heure et précise : « Surtout, ne vous garez pas chez le voisin [...] mais en face de notre maison. [...] Vous rentrerez par derrière, [silence] par le garage. Sans sonner, ni frapper ». La codification des conditions d'accès à ce guérisseur ne me surprend pas car ma tante, en tant que « passeur » (Marcellini *et al.*, 2000) autrement dit intermédiaire, incitateur et facilitateur de ce recours, m'avait déjà fourni des indications sur le guérisseur, le protocole et les conduites à adopter.

Le 3 décembre 2004, à moins de quinze kilomètres de mon domicile, je me rends au rendez-vous en veillant à respecter les normes qui m'ont été transmises. En franchissant la porte, je pénètre dans ce qui fut un garage, maintenant aménagé en salle d'attente. On y trouve quelques chaises, une table nappée couverte d'une panoplie de bibelots hétéroclites, quelques revues jaunies et partiellement déchirées et des catalogues de vente à distance plus ou moins datés. Je prends place sur une chaise et attends quelques minutes. Une porte s'ouvre et le guérisseur vêtu d'un jean et d'un t-shirt blanc apparaît. Il m'invite à entrer dans une pièce située dans le sous-sol de sa maison après m'avoir serré la main. Je découvre alors, dans une semi-obscurité, la salle où il « travaille », où il « aide les gens » (c'est ainsi qu'il définit son activité). Il exerce son art magico-thérapeutique dans un petit espace couvert de lambris en pin et rempli de références, de symboles et d'objets religieux. Pêle-mêle se côtoient de grands crucifix, des bénitiers colorés, des chapelets de différentes tailles, des images pieuses, des médailles à l'effigie de saints, des statuette de Bouddha et des pentacles mystérieux. La découverte de ce *décorum* éclectique que je pressens commun à d'autres guérisseurs, suscite chez moi, l'apprenti ethnologue, stupéfaction et enthousiasme. À ce moment précis, je suis captivée par cet « exotisme » culturel qui m'est donné à voir. Je me laisse emporter par le sensationnel et l'étonnant qui se déroulent sous mes yeux et succombe à cette tentation de révéler, au sens chimique, le spectaculaire (Barley, 1992).

Dans la cave de ce guérisseur, ce que j'observais sans comprendre se présentait donc à moi comme une fascinante bizarrerie au sein de ma propre culture. L'étrangeté et l'altérité étaient saisissantes dans cet environnement que j'envisageais pourtant, avant de m'y aventurer, comme étant proche de moi d'un point de vue géographique, linguistique, culturel et social. Je savais, grâce au passeur, que ce guérisseur avait été ouvrier dans la sidérurgie tout comme mon père ; je partageais donc avec lui un même milieu socio-culturel. La proximité avec ce guérisseur me semblait aussi revêtir une dimension familière et familiale du fait que plusieurs de mes proches avaient recours à ce type de praticiens. Autour de moi circulaient quelques coordonnées de rebouteux, de sourciers et de personnes qui détenaient des prières et des gestes de guérison. En première intention, en recours simultané avec des dispositifs de soins conventionnels ou en dernier recours, consulter un guérisseur, dans mon entourage, participait d'une sorte de tradition familiale et constituait un acte presque banal et normal quand bien même ce type de recours était sporadique, périodique, voire exceptionnel.

Préalablement à l'enquête, ce pli de ma culture m'était donc connu, j'y étais sensibilisée, mais de façon tacite et lacunaire. Sans les avoir jamais sollicités personnellement, j'avais effectivement quelques connaissances sur les procédés mobilisés par les guérisseurs et sur leurs domaines d'intervention mais, dans le champ thérapeutique seulement. Enfant, j'avais assisté à trois cures. Pour la première, j'avais accompagné mon père chez un guérisseur-magnétiseur – il s'avérait être un de ses collègues de travail – parce qu'il cherchait, dans l'attente d'une intervention chirurgicale, à soulager une douleur provoquée par une hernie discale. Les deux autres consultations avaient profité à ma sœur qui souffrait d'eczéma invasif et douloureux. Ma mère nous avait conduites chez une guérisseuse qui était réputée pour l'efficacité de ses remèdes basés exclusivement sur des prières.

Ces premiers contacts avec le monde des guérisseurs ne m'avaient pourtant pas préparée à penser et envisager la contre-sorcellerie dans leur panel d'activités. J'ignorais tout des rituels de désenvoûtement et des tenants de la sorcellerie en Lorraine. Avant la recherche, mes connaissances sur la sorcellerie étaient totalement détachées de la réalité locale puisqu'elles étaient alimentées par des contes merveilleux, des légendes populaires, des livres fantastiques, des émissions et films télévisés. Les enseignements universitaires qui m'étaient dispensés m'avaient tout de même fait découvrir des travaux d'anthropologues du lointain portant sur la magie et la sorcellerie dont ceux d'Evans-Pritchard (1937) et de Turner (1972) et des recherches en ethnologie dite du proche comme celles de Favret-Saada (1977). Cependant, au moment de la rencontre avec ce guérisseur, je ne percevais aucun lien de proximité entre les recherches de Jeanne Favret-Saada et celles que je m'apprêtais à mener en Lorraine. Les résultats de son enquête me paraissaient aussi éloignés de mon terrain que l'étaient les travaux des africanistes précités. Ce constat souligne la profondeur et la complexité de ce qui est entendu comme proche et revendiqué comme tel. Ce qui est

censé relever de la proximité ethnographique n'est pas forcément transposable à d'autres terrains autrement considérés comme proches. Ambivalente, la proximité est une affaire de représentations, d'expériences, de contextes et de situations ; ce que nous vérifierons dans d'autres cas ethnographiques convoqués dans cet article.

Au cours de la première immersion chez le guérisseur consulté pour mon compte, une relation d'étrange familiarité (Ouattara, 2004) ou plutôt, d'étrangeté familière avec l'objet de recherche émergeait même si je ne faisais pas de rapprochement entre les pratiques des guérisseurs lorrains que je croyais uniquement religio-thérapeutiques et les activités de désensorcellement en Pays mayennais, zandé ou ndembu. Mais le monde des guérisseurs lorrains m'apparaissait comme un curieux microcosme enclavé dans ma culture d'appartenance. Et cette vision de mon objet de recherche était confortée par le fait que le guérisseur approché, comme ses homologues, évoluait dans les champs du magique, du symbolique, du religieux, et que le milieu dans lequel il exerçait était fermé, à la marge de la légalité. Protégée des regards extérieurs, l'intimité de leur domicile les préserve de ceux qui veulent les discréditer, les dénoncer voire les accuser de pratique illégale de la médecine et de la pharmacie, de charlatanisme ou de travail dissimulé. Les guérisseurs me confieront au cours de l'enquête, qu'ils tiennent aussi et surtout à ne pas attirer l'attention de ceux qui pratiquent la sorcellerie car ces derniers pourraient leur voler leurs pouvoirs et les empêcher de « voir » et de lever les sorts. Leur clandestinité les protège en effet des forces maléfiques (Favret-Saada, 1977).

Cet univers pourrait paraître hostile à la recherche mais la première rencontre avec ce guérisseur consulté pour m'aider dans mon enquête fut déterminante. Cette consultation m'a offert la possibilité de présenter sans délai ma volonté d'étudier son parcours de vie, ses pratiques et représentations et mon ambition de mener l'enquête auprès d'autres praticiens de la région. Ce guérisseur accepta d'emblée de participer à la recherche et tint même à me communiquer des coordonnées de confrères. Grâce à cette première expérience ethnographique, à l'assurance de l'anonymat, de l'objectivité qui m'était attribuée par les enquêtés et de mes « bonnes intentions », une très large majorité des guérisseurs auprès desquels je me suis risquée à présenter mon souhait d'enquêter a accepté. Voyons comment.

2. La proximité du chercheur avec le terrain : façonnée, façonnable et multidimensionnelle

De 2005 à 2012, j'ai rencontré une cinquantaine de guérisseurs et une quinzaine de clients avec qui j'ai réalisé des entretiens approfondis. Avec leur accord, plusieurs dizaines d'observations directes ont également été menées dans les salles où se déroulent les actes rituels. L'ambition de ce travail de recherche était de définir la place, le rôle et les pratiques rituelles des guérisseurs-désenvoûteurs dans la Lorraine du XXI^e siècle. Sans aucune qualification en santé ni reconnaissance de la part de la médecine

scientifique, les guérisseurs-désenvoûteurs que j'ai rencontrés revendiquent un « don » qui leur permet de traiter des infortunes, des maladies et des désordres d'origine physique, psychique ou sorcellaire. Catholiques de naissance, ils sont les détenteurs de plusieurs remèdes ; c'est pourquoi ils se définissent, de façon exclusive ou non, comme des guérisseurs, des magnétiseurs ou des radiesthésistes. Leur activité de désenvoûteur est implicite parce qu'elle n'est qu'un des aspects de leur pratique et est jugée par les enquêtés comme trop effrayante, dévalorisante et susceptible d'inspirer la méfiance (Kessler-Bilthauer, 2013)².

2.1. Être (reconnue) native du « coin »³ et du milieu : atouts pour le travail ethnographique

En remontant le fil de mon enquête, la progression de la recherche se montre largement déterminée par plusieurs liens de proximité entretenus avec le territoire et le terrain investigués. Certains informateurs n'hésitaient pas dès les premiers instants de notre rencontre à me demander sans détour d'où je venais, où j'habitais, où je faisais mes études. D'autres ne me posaient aucune question mais estimaient, au vu de l'association des noms de famille que je porte, que je ne pouvais qu'être d'origine lorraine, alsacienne ou allemande. Ils n'attachaient d'ailleurs pas d'importance à distinguer ces trois affiliations puisqu'ils n'envisageaient ces territoires qu'à travers leur histoire commune. En Lorraine, les patronymes à consonance allemande, notamment désignant des métiers, sont extrêmement fréquents. *Kessler*, dérivé de *Kessel* (chaudron), se rapporte au métier de chaudronnier, de dinandier : un art médiéval pratiqué par des artisans maîtrisant la fonte du laiton et du cuivre pour en fabriquer des objets (casseroles, bassines, moules à gâteau...). *Bilthauer* est proche de *Bildhauer* qui, en allemand, signifie sculpteur ou tailleur d'images. Ces patronymes suggéraient aussi à mes informateurs que je maîtrisais les dialectes germaniques encore parlés par bien d'entre eux. Ils étaient habitués à utiliser certains mots ou expressions dans une forme d'allemand déformé et même si je manipulais avec peu d'aisance ces langues, les efforts que je fournissais suffisaient à attirer une sympathie de leur part.

Dans un univers où le religieux, la magie et la sorcellerie sont à l'œuvre, les prénoms ont aussi toute leur importance car ils sont porteurs d'éléments significatifs et communiquent des messages (Calvet, 1997). Engagés dans un processus

² C'est là une des particularités lorraines en matière de contre-sorcellerie. Favret-Saada (1977) et Schmitz (2006) ont rencontré des désensorceleurs qui se consacraient à cette unique activité et revendiquaient leur expertise et leur identité professionnelles es « dénouage » de sorts.

³ Expression utilisée par les informateurs.

d'identification et de classement (Lévi-Strauss, 1962), de nombreux enquêtés se sont prêtés à l'analyse de mon prénom. Dans le monde des guérisseurs lorrains, porter un prénom tiré de la Bible ou celui d'un saint, c'est signifier son appartenance religieuse chrétienne. Symboliquement, c'est aussi avoir une relation privilégiée avec le personnage en question, pour ne pas dire ses qualités ou son destin hors du commun. Connaissant les textes bibliques, les guérisseurs ne manquaient pas de me rappeler le récit hagiographique de Debora(h), l'une des rares femmes d'importance de la Bible. À la fois prophétesse, juge d'Israël et chef de guerre, les guérisseurs ont retenu d'elle qu'elle a fait preuve de discernement, de justesse, de force et de courage. Les compétences qui lui sont associées ont pu être favorables à l'image que ces enquêtés se faisaient de moi et aux convictions religieuses qu'ils me prêtaient et qu'ils partageaient. Grâce au déploiement de ces idéologies et interprétations symboliques, ils me voyaient proche d'eux, de leurs croyances, de leur pratique. Dans ces situations, la relation d'enquête fait montre d'une proximité non plus résidentielle ou sociale mais davantage, d'une contiguïté religieuse et culturelle garante de la confiance qui allait m'être accordée.

Mon identité personnelle (administrative et civile) passée au crible, beaucoup de guérisseurs et certains de ceux qui les consultent traduisaient mon intérêt pour ces pratiques magico-thérapeutiques localisées comme un attachement à la région et comme une forme d'engagement envers ses habitants. Une position sur le terrain d'enquête agréable mais qui engage une responsabilité. Ce rôle qui m'a été attribué très tôt dans l'enquête est très éloigné de ce que Jeanne Favret-Saada a connu au moment où elle s'est installée en Mayenne pour enquêter puisqu'elle était vue comme une étrangère. Sur ce sujet, les propos de ce guérisseur lorrain sont particulièrement éclairants :

C'est vraiment bien que vous vous intéressiez à ce qu'on [les guérisseurs] fait ici. Parce qu'il y a aucun bouquin qui parle de ça en Lorraine. Et nous [guérisseurs] on a quand-même beaucoup de gens qui demandent notre aide. Donc, c'est vraiment une bonne chose que vous en parlez et que vous allez écrire sur tout ça. Surtout que vous êtes d'ici.

Cette citation appelle une analyse en trois points. Premièrement, elle souligne le besoin pour les guérisseurs qui agissent dans l'ombre d'être (re)connus grâce au travail sérieux d'un scientifique ; médium qui inspire la respectabilité. Deuxièmement, cet extrait d'entretien suggère que l'autochtonie du chercheur prédispose à mieux – « plus justement » et « plus rapidement » selon ce guérisseur – appréhender et restituer les données collectées sur le terrain ethnographique. Il s'agit là d'un présupposé indigène (Weber, 1989) communiqué par les informateurs et que j'ai un temps, partagé. Je pensais effectivement, avant la recherche, que le chercheur qui enquête chez lui délivre des données « authentiques », qu'il sait vraies pour les éprouver depuis sa naissance et dans son quotidien. Or, aucun ethnographe ne peut prétendre avoir un privilège en termes de restitution de son expérience, quelle que soit la géographie de son terrain et les méthodes d'enquête privilégiées. Enfin troisièmement, cet extrait

comporte deux occurrences à un « ici » qui désigne à la fois un territoire précis et commun avec le guérisseur interviewé et une relation enquêteur-enquêté basée sur une forme de proximité. Cet informateur qui exerce à une quarantaine de kilomètres de mon domicile estime que nous sommes des proches parce que nous sommes nés et habitons le même bassin de vie : la Moselle-Est, un vaste territoire de plus 2 200 km².

D'autres informateurs déployaient une pensée analogue en matière de proximité avec moi quand bien même le territoire partagé avec les enquêtés portait sur des échelles différentes. Car tous les informateurs n'étaient pas Est-mosellans. Certains exerçaient dans le Sud de la Moselle, d'autres dans les Vosges du Nord, le Centre de la Meurthe-et-Moselle et l'Est meusien. Tous parvenaient néanmoins à m'envisager comme une proche en tant que Lorraine « de souche » même s'ils se montraient parfois déçus que je ne sois pas issue de leur département ou que je ne parle pas le dialecte de leur canton. Cette proximité géographique-ci, je l'avais néanmoins privilégiée aux débuts de l'enquête ethnographique. Aux alentours du domicile de mes parents d'abord, puis du logement que je partageais avec mon conjoint (ces deux lieux étant séparés de dix kilomètres), j'ai mené les premiers entretiens avec des guérisseurs connus pour leurs remèdes thérapeutiques et leurs désenvoûtements. Une méthode d'investigation qui contraste encore avec celle de Favret-Saada (1977) qui affirme pour les raisons liées à la spécificité de la sorcellerie évoquée plus haut :

On ne peut pas enquêter dans son « quartier », tant est redoutée l'efficacité magique de la parole : le paysan considère qu'il est prudent de mettre de la distance entre celui qui parle et celui qui écoute [...]. Pour cette raison, je n'ai jamais travaillé à moins de dix kilomètres du lieu où j'étais établie (p. 44).

Sur mon terrain, au contraire, l'inscription et la résidence dans un territoire commun restreint suscitaient une relation de proximité, de complicité et de confiance propice aux confidences. Certains habitants de mon village d'origine, y compris mes voisins immédiats, ont tenu à me rapporter leurs expériences de la sorcellerie, précisément parce que j'étais leur proche (au sens social et résidentiel) et parce que cette proximité, rapportée à la connaissance du sujet, les préservait des moqueries et des jugements. Cette position de proche portée par l'ethnographe a aussi rassuré des informateurs plus éloignés (géographiquement) du domicile du chercheur qui craignaient d'être dépossédés ou trahis par les conclusions formulées par un chercheur extérieur qui n'aurait aucun lien avec le territoire, ni aucune connaissance du milieu.

2.2. Complexités du proche et mises en altérité du chercheur

Le rôle de proche endossé par l'ethnographe lui permet de « montrer patte blanche » (Pinçon, Pinçon-Charlot, 1997) et d'occuper une place favorable à l'enquête mais, il n'est pas un acquis stabilisé une fois pour toute parce qu'il demande, en permanence, à être ajusté et renouvelé.

Être natif du « coin » et y résider, être identifié comme un proche sur les plans spatial, social, culturel, linguistique et religieux sont facteurs d'inclusion et même parfois

d'intégration lorsque l'ethnographe est initié à des rituels comme ce fut parfois le cas. Plusieurs guérisseurs tenaient à me transmettre certaines de leurs prières de guérison parce que j'étais une fille du « coin », une jeune intéressée par leur pratique, supposée « croyante » et « sérieuse » par le fait que je sois engagée dans un long cycle universitaire. Certains avaient reconnu en moi une personne porteuse d'un don, « comme eux », autrement dit une personne « assez forte⁴ », capable de garder le secret, de le mettre en pratique et de le transmettre, comme ce guérisseur le précise : « vous avez ça [le don] en vous. On ne fait jamais les choses par hasard ». Olivier Schmitz (2008) a enquêté auprès de guérisseurs et désenvoûteuses wallonnes (en Belgique). Il rapporte des situations de terrain et des positionnements similaires qui, selon lui, découlent d'une part, des procédés ethnographiques immersifs exigés par l'étude du magique et, d'autre part, émanent de la proximité relationnelle co-construite, le temps de l'enquête, par le chercheur et ses informateurs. Or, à mon sens, cette relation proche, entre l'ethnographe et les praticiens auprès desquels il enquête, dépasse l'épisode de la recherche et le rapport enquêteur-enquêtés. Car la recherche finalisée, ces mêmes qualités, ces mêmes dons, m'ont été reconnus par d'autres personnes qui cherchaient à me solliciter afin que je leur applique les thérapeutiques dont j'avais sans doute hérité du long contact avec des guérisseurs-désenvoûteurs. Franz Boas (1930) a particulièrement bien montré à travers le récit de vie de Quesalid, un indien kwakiutl de la région de Vancouver au Canada, que la magie est performative et ne peut être approchée sans incidence. Avec une approche sceptique mais participante puisqu'il fut initié à la magie, Quesalid avait longuement étudié les shamans de sa région pour tenter de dénoncer les supercheries et les tours qu'ils utilisaient pour s'assurer une clientèle fidèle. Les populations locales qui ont assez vite eu connaissance des secrets qui lui avaient été transmis ont cherché à se faire soigner par lui pendant et après sa recherche ; quand bien même il défendait une posture critique envers les procédés des magiciens.

Dans un contexte extérieur à la recherche, cette position d'expert, de proche des guérisseurs, du magique et du thérapeutique, est caractéristique des conséquences d'une ethnographie du proche auquel le chercheur reste affilié. Elle met en exergue la façon dont il est perçu au-delà de son terrain et témoigne significativement de la difficulté de cerner les contours du travail ethnographique.

Les critères de proximité précités ne sont néanmoins pas toujours suffisants pour pénétrer dans un monde gouverné et mu par des savoirs, des pouvoirs et les forces de l'invisible (Schmitz, 2006). Comme pour Favret-Saada, c'est parce que je n'avais pas

⁴ Extrait de plusieurs entretiens qui coïncident avec les propos recueillis par Favret-Saada. Ses informateurs mayennais estiment qu'elle a « le sang fort », est « forte assez » (1977 : 29), pour étudier les sorts et même désenvoûter.

l'expérience des guérisseurs, que je ne maîtrisais pas leurs connaissances, leur expertise, leurs compétences et leur don que certaines personnes ont refusé de se prêter à l'exercice de l'enquête. L'un m'invita à quitter son domicile en m'avertissant : « Tu ne sais pas où tu mets les pieds. Tu vas tout te prendre sur le dos [être victime de sorcellerie] ». Une autre, contactée par téléphone sur les recommandations d'une de ses amies d'enfance, rejeta toute proposition d'entrevue au motif que son don était secret et devait être « préservé des étrangers ». C'est donc l'altérité et l'ignorance prêtées à l'ethnographe qui empêchèrent l'investigation auprès de ces deux praticiens.

Au cours de l'enquête, d'autres guérisseurs n'hésitaient pas à me mettre à distance en esquivant certaines des questions auxquelles ils ne souhaitaient pas se soumettre. Tel ce guérisseur qui avait accepté de parler de ses prières guérisseuses capables de calmer et cicatriser des plaies et des douleurs causées par une brûlure. Parce que je savais que le don de désenvoûter lui avait été transmis par son oncle, je souhaitais en savoir plus sur ses pratiques. Face à mes questions sur ce sujet, il resta taciturne et finit par me dire : « Ça, je ne veux pas du tout vous en parler. Moi, j'ai vu des choses ! Des choses que vous pouvez même pas imaginer ! Et... [Silence] On sait jamais. Un [sorcier] qui apprend ça peut l'utiliser contre moi ». Son opposition à s'exprimer sur la sorcellerie est justifiée par l'inexpérience, la naïveté mais aussi l'inconscience de la scientifique envers des phénomènes inconnus et obscurs. Son silence manifeste aussi la suspicion permanente qui pèse sur ceux qui poussent la porte des guérisseurs, comme le confirme ce dernier : « On ne sait jamais à qui on a affaire. Les gens qui rentrent ici, certains font peut-être le contraire de nous [guérisseurs] ». L'ethnographe peut être une sorcière et incarner l'antithèse des activités des guérisseurs, ce qui peut expliquer la méfiance à son égard. Par ce processus identificatoire, le chercheur est écarté de son terrain. Il n'est dès lors plus un proche du « nous », les guérisseurs, mais est attaché à un groupe antagoniste – « eux », les sorciers – avec lequel les informateurs sont en guerre permanente.

Dans des logiques identiques de mises en altérité du scientifique, d'autres guérisseurs interviewés exprimaient des résistances face à des questions qui, parce qu'elles émanaient d'un chercheur vu comme proche, étaient surprenantes, absurdes ou incroyables. Une situation en particulier illustre avec éclat une des difficultés pour l'ethnographe du proche à questionner des informateurs qui ont en commun un territoire d'origine et de résidence. Le 22 février 2010, lors d'un entretien enregistré, un guérisseur prend le soin de m'expliquer la façon dont il renouvelle ses capacités à contrer les attaques de sorcellerie. Il détaille l'importance des prières, de la méditation et des voyages religieux. Il passe très vite en revue les lieux de pèlerinage qu'il a l'habitude de fréquenter, dont un situé à proximité immédiate de son domicile, et donc, du mien. Lorsque je le questionne en particulier sur ce site, il se montre étonné, presque agacé, et me lance : « Quoi ?! Tu viens d'ici, tu habites ici et tu vas me dire que tu n'as jamais entendu parler de ça ?! ». La position de l'ethnographe est, dans ce contexte, délicate et le place dans un statut de profane plutôt inconfortable qui contraste

avec le niveau de connaissances qui lui est initialement prêté en tant que proche du territoire. Un proche est censé connaître, « avoir intériorisé » (Bruneteaux, 1995) les détails de l'histoire collective et l'actualité de « son coin » en lien avec son terrain et le groupe qu'il étudie (Diawara, 1985). Cette posture demande donc à bricoler des techniques et des tactiques de terrain qui lui permettent de « garder la face » (Goffman, 1973) et gommer son incompetence ; par exemple, en assurant à son interlocuteur qu'il est au fait du sujet mais, qu'il souhaite recueillir la façon dont lui le perçoit ou le pratique personnellement.

Conclusion

À la lumière d'un riche travail ethnographique de sept années auprès de guérisseurs lorrains et de leur clientèle, cet article a permis d'éclairer, d'une part, ce que la notion de proche veut – peut – dire dans la relation ethnographique. D'autre part, il informe sur la façon dont la proximité se décline selon les places que le chercheur est invité, parfois sous la contrainte (Favret-Saada, 1977 ; La Soudière, 1988), à occuper au cours de son investigation, et après.

Parce que la spécificité de l'objet de recherche et de l'ethnographie du proche obligent à endosser une posture engagée et participative, j'ai occupé plusieurs places exclusives ou cumulatives, dans des contextes et à des moments différents de l'enquête : celle d'une cliente, d'une étudiante, d'une scientifique, d'une experte, d'une guérisseuse, d'une sorcière et même, d'une victime de sorcellerie. Parce que je subissais, du point de vue de certains guérisseurs, de régulières attaques de sorcellerie du fait que j'enquêtai sur ce sujet, au sortir des entretiens, ils se mettaient à réciter des prières propitiatoires et effectuaient des gestes de bénédiction sans que je ne formule la moindre demande. D'autres me donnaient un objet de protection pour assurer mon immunité et préserver la progression de ma recherche d'une entrave de la part des sorciers.

Toutes les places occupées sur le terrain se rapportent, pour le chercheur et pour ceux qu'il étudie, à un certain type de proximité avec le milieu étudié. Qu'il soit imaginé ou effectif, le partage d'une langue, d'un dialecte, d'un territoire d'origine et de résidence, d'une catégorie sociale, d'une religion et de certains traits culturels, permet au chercheur de bénéficier d'une position de proche. Porter un type de patronymes répandus dans la localité et un prénom à forte charge symbolique pour les enquêtés a aussi pu faciliter l'entrée dans un groupe habituellement fermé et le développement de liens de proximité et d'une familiarisation réciproque. La proximité, comme concept construit et vécu par l'enquêteur et les enquêtés, présente ainsi une certaine souplesse dans la façon dont elle se prête à des transformations, des ajustements et des négociations qui jouent avec la distance à la manière d'une unité de mesure. L'ethnographie du proche n'est ainsi pas seulement une affaire de proximité(s) (Baudin, 2007), elle résulte d'un subtil dosage de processus de mise en altérité du cher-

cheur, de mesures d'éloignement, de mises à distance, et enfin, d'une distanciation réflexive qui met en jeu sur fond de choix et de contraintes tout l'édifice de la recherche chez soi.

Bibliographie

- AUGE M. (1989), « L'autre proche », in M. SEGALÉN (dir.), *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 247-258.
- BARLEY N. (1992), *Un anthropologue en déroute*, Paris, Payot.
- BAUDIN G. (2007), « De la proximité comme analyseur », *L'Homme et la Société*, vol. 165-166, p. 117-132.
- BEAUD S., WEBER F. (2003), *Le guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- BENSA A. (2006), *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis.
- BOAS F. (1930), « The religion of the Kwakiutl Indians », *Columbia University Contributions to Anthropology*, vol. 2, n° 10, p. 1-41.
- BRUNETEAUX P. (1995), « Manœuvres scientifiques en terrain militaire », *Genèses*, vol. 19, p. 108-121.
- CALVET L.-J. (1997), *La tradition orale*, Paris, Presses universitaires de France.
- LA SOUDIERE M. DE (1988), « L'inconfort du terrain », *Terrain*, vol. 11, p. 94-105.
- DESDOUIIS A.-M., ROBERGE M. (dir.) (2004), *Ethnologies, L'ethnologie du proche*, vol. 26, n° 2.
- DIAWARA M. (1985), « Les recherches en histoire orale menées par un autochtone ou l'inconvénient d'être du cru », *Cahiers d'études africaines*, vol. 97, n° 1, p. 5-19.
- DURKHEIM É. (2007 [1894]), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France.
- EVANS-PRITCHARD E. E. (1972 [1937]), *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, Paris, Gallimard.
- FAVRET-SAADA J. (1977), *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.
- GALIBERT C. (2004), « Anthropologie fictionnelle et anthropologie de la fiction. Un exemple d'ethnologie à domicile », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 28, n° 3, p. 127-146.
- GOFFMAN E. (1973), *La présentation de soi*, Paris, Minuit.

- JACKSON A. (dir.) (1987), *Anthropology at home*, Londres, New York, Tavistock.
- KESSLER-BILTHAUER D. (2012), *Les guérisseurs-désenvoûteurs en Lorraine contemporaine. Enquête sur des rituels magico-thérapeutiques*, thèse de doctorat en ethnologie, Metz, Université de Lorraine.
- KESSLER-BILTHAUER D. (2013), *Guérisseurs contre sorciers dans la Lorraine du XXI^e siècle*, Metz, Éditions Serpenoise.
- LE GALL L. (2016), « Tombeau pour une ethnologie du proche ? », in J.-F. SIMON, L. LE GALL (dir.), *Jalons pour une ethnologie du proche*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, p. 7-37.
- LEVI-STRAUSS C. (1983 [1962]), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- MALINOWSKI B. K. (1963 [1922]), *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard.
- MARCELLINI A., TURPIN J.-P., ROLLAND Y., RUFFIE S. (2000), « Itinéraires thérapeutiques dans la société contemporaine. Le recours aux thérapies alternatives : une éducation à un "autre corps" ? », *Corps et Culture*, vol. 5.
- MOINE A. (2006), « Le territoire comme un système complexe : un concept opératoire pour l'aménagement et la géographie », *L'Espace géographique*, vol. 2, p. 115-132.
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M. (1997), *Voyage en grande bourgeoisie*, Paris, Presses universitaires de France.
- OUATTARA F. (2004), « Une étrange familiarité. Les exigences de l'anthropologie "chez soi" », *Cahiers d'études africaines*, vol. 3, n° 175, p. 635-658.
- SCHMITZ O. (2006), *Soigner par l'invisible. Enquête sur les guérisseurs aujourd'hui*, Paris, Imago.
- SCHMITZ O. (2008), Quelques réflexions sur les limites à la moralisation des procédés ethnographiques dans l'étude du magique, *Ethnographiques.org*, vol. 17.
- TURNER V. W. (1972), *Les Tambours d'affliction*, Paris, Gallimard.
- WEBER F. (2001 [1989]), *Le travail à côté. Étude d'une ethnographie ouvrière*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

Quand le terrain est raconté

L'ethnographie comme co-construction de la mémoire ouvrière d'une aire post-industrielle italienne

Luca Rimoldi¹

[Résumé] Dans cet article, je m'interroge sur le rôle de l'anthropologue dans le cadre d'une recherche « chez soi » (« *a casa* ») au travers d'exemples ethnographiques qui illustrent la façon dont mes interlocuteurs et moi avons construit de manière polyphonique les discours sur la mémoire ouvrière du quartier Bicocca à Milan – lieu où se trouve à la fois l'Université où je me suis formé et le terrain de mon enquête. Dans les pages qui suivent, je montre le rôle central du temps, et plus spécifiquement celui de l'appartenance à des générations sociales différentes dans la construction d'une altérité au sein d'une proximité spatiale. Dans un premier temps, je dresse un portrait de l'histoire récente du quartier, dans la mesure où les transformations dont il a été l'objet sont fondamentales pour comprendre sa mémoire sociale. Dans un deuxième temps, je décris les dispositifs de co-construction du passé de cette aire « post-industrielle » en montrant les limites, les difficultés de communication et de transmission de savoirs entre générations différentes.

Mots-clés : ethnographie chez soi, mémoire ouvrière, Milan (Italie), récits de vie, générations.

[Abstract] In this article, I focus on my role as an anthropologist in the framework of a research project conducted “at home”. I present ethnographic examples that illustrate how my interlocutors and I constructed in a polyphonic way the working-class memory discourses on the Bicocca neighbourhood in Milan. This neighbourhood constitutes both the field of my research and the place where the University where I was trained is located. In these pages, I present the central role of time – and more specifically of the belonging to different social generations – in the construction of alterity within spatial proximity. First, I describe the neighbourhood's recent history, and the transformations it has undergone. These elements are essential to the understanding of the social memory of this area. Next, I underline the co-construction processes of the past of this “post-industrial” area, showing the limits and difficulties of communication and transmission of knowledge between different generations.

Keywords : ethnography at home, working-class memory, Milan (Italy), life stories, generations.

¹ Université de Milan-Bicocca.

Introduction

Entre 2008 et 2013, j'ai mené une recherche ethnographique sur la mémoire ouvrière du quartier Bicocca à Milan, dans le cadre d'un doctorat en Anthropologie du Contemporain à l'*Università degli Studi di Milano-Bicocca* (Rimoldi, 2017). Ce quartier prend son nom de la « Bicocca degli Arcimboldi », qui se trouve être une villa du quatorzième siècle construite sur demande de la famille Arcimboldi pour en faire sa résidence d'été. Les personnes concernées par ma recherche ont travaillé pour le siège principal de Pirelli, une multinationale de l'industrie du caoutchouc, durant une période comprise entre la fin des années 1950 et le début des années 1980. Diversement attachées aux activités de la *Confederazione Generale Italiana del Lavoro* (CGIL, Confédération générale italienne du travail), ces personnes ont pris part aux contestations de l'*Autunno Caldo* de Pirelli (1968-1969). Cette expression, « Automne chaud » dans un sens littéral, désigne la saison de luttes ouvrières et estudiantines qui touchent l'Europe à la fin des années soixante. Les spécificités des mouvements Pirelli-Bicocca ont amplement été restituées dans la littérature historique (Anelli, Bovini, Montenegro, 1985 ; Bolchini, 1967 ; Montali, 2009). Cette recherche a été menée « *a casa* », « chez soi », étant donné que mes interlocuteurs et moi-même, bien qu'à des époques et en des temporalités différentes, avons fréquenté et travaillé au sein d'un même espace urbain (Signorelli, 1999).

Au début de l'été 2015, alors que j'étais engagé dans une autre recherche ethnographique, je reçus un appel de Renzo Baricelli (1934), me communiquant le décès de Vito Basilico (1926). L'un et l'autre sont des syndicalistes de Pirelli-Bicocca à la retraite et des interlocuteurs de ma recherche doctorale². « Il m'a semblé juste de te prévenir, me dit-il, il n'y aura pas de funérailles, mais nous nous retrouvons tous au cimetière Lambrate [un quartier de Milan] pour se rappeler de lui tous ensemble ». Le jour de la commémoration, pendant le discours prononcé devant un cercueil recouvert d'un drapeau rouge, face à un public composé de mes anciens interlocuteurs et de la famille de Vito Basilico, Renzo Baricelli raconta dans les grandes lignes la carrière de Vito en utilisant comme source d'informations l'un de mes articles (Rimoldi, 2010). Il ajouta ensuite :

Dans les dernières années avant la maladie, Vito a connu un jeune anthropologue avec lequel il a passé beaucoup de temps – Luca, vous le connaissez tous. Imaginez sa réaction lorsque je lui ai présenté ce jeune homme ! Il avait immédiatement commencé à lui poser des questions [rires]... [en s'adressant à moi] te souviens-tu des choses qu'il t'avait dites ce jour-là, devant « chez Aldo » [taverne toscane du quartier où j'avais l'habitude de

² Pour des raisons qui sont argumentées dans la suite de l'article, les véritables noms de mes interlocuteurs ont été conservés.

rencontrer les anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca] ? Après peu, il avait commencé à raconter, et il continuait, encore et encore ... Ils étaient toujours « chez Aldo » en poursuivant leurs discussions jusqu'à ce que Luciano [le gérant] leur disait qu'il devait fermer. Vito a raconté à Luca non seulement son histoire personnelle – que j'ai synthétisée dans ce discours –, mais aussi sa contribution aux luttes de 68 à Pirelli-Bicocca ; il est permis de dire que ceci a été sa dernière « bataille » vaincue, avant celle avec la maladie. Tant de ces choses que j'ai lues, je les avais oubliées, mais Vito les a faites, nous les avons faites, et grâce à des travaux [de recherche] comme celui-ci il restera des choses de ce que nous avons vécu et pour lesquelles nous nous sommes battus (Renzo Baricelli, 23 juin 2015).

En cette occasion, outre la tristesse éprouvée pour la disparition d'un être cher, je retrouvai l'une des significations les plus profondes du travail de recueil de récits de vie. Dans l'histoire de Vito Basilico racontée par Renzo Baricelli, la rencontre ethnographique n'avait pas seulement enrichi ma vision du monde, mais elle avait aussi représenté un tournant important dans la trajectoire de vie de Vito Basilico, dont la narration était devenue, avec la mobilisation du titre de mon article, une « bataille ».

Dans les pages qui suivent, je m'interroge sur le rôle de l'anthropologue dans le cadre d'une recherche « chez soi » au travers d'exemples ethnographiques qui illustrent la façon dont mes interlocuteurs et moi avons construit de manière polyphonique les discours sur la mémoire ouvrière du quartier Bicocca. Je montrerai ainsi le rôle central du temps, et plus spécifiquement de l'appartenance à des générations sociales différentes (Kertzer 1989), dans la construction d'une altérité au sein de la proximité spatiale. La première partie de l'article est dédiée à une reconstruction succincte de l'histoire du quartier, dans la mesure où les transformations dont il a fait l'objet sont fondamentales pour comprendre le contexte local. Dans la deuxième partie, je décrirai certains traits caractéristiques de la construction du réseau des interlocuteurs qui ont participé à la recherche, en m'efforçant de mettre en évidence les limites, les difficultés de communication et de transmission des savoirs entre générations différentes.

1. Histoire et histoires de Bicocca

Dès les années 1970, l'anthropologie commence à diriger son regard sur les villes des sociétés dites « occidentales », et cela concerne également le contexte italien (Scarpelli, Romano, 2011 ; Signorelli, 1999 ; Scandurra, 2007). Ulf Hannerz (1992) a insisté sur l'importance de l'anthropologie urbaine, capable selon lui de réaliser au mieux les potentiels de l'approche ethnologique – souvent sous-estimée ou oubliée – consistant à faire réfléchir les individus sur la variété de leurs conditions et sur leurs situations particulières. L'enquête ethnographique permet d'acquérir une vision plus détachée de la réalité conçue comme familière. Les villes, comme les quartiers, les villages urbains, ou les ghettos qui les constituent, sont décrites par les anthropologues comme des systèmes de relations complexes qui contribuent à créer des moments

d'interaction et d'interdépendance plus ou moins stables entre les personnes, et entre les personnes et les lieux. « Les personnes dont s'occupent les anthropologues sociaux sont toujours en relation entre elles ; elles constituent des entités construites à partir de rôles au travers desquels elles participent à des situations variées » (Hannerz, 1992 : 82, traduit par l'auteur). Mais, bien entendu, les quartiers, comme tout lieu en général, ne sont pas seulement des délimitations spatiales à l'intérieur desquelles ont lieu des interactions. Ils sont aussi construits par les interprétations, les représentations, les diverses modalités par lesquelles divers acteurs sociaux leur attribuent des significations différentes et, en quelque sorte, les construisent à leur tour (Low, Lawrence-Zúñiga, 2011). Ce type d'informations est explicité dans un territoire et une période socio-politique déterminés, à l'intérieur d'un contexte social fluide, mouvant. Ainsi, il n'est pas étonnant que l'anthropologie tente d'élucider les relations qui se construisent dans l'espace et qui construisent également les lieux.

D'un point de vue démographique, les transformations des quartiers et des zones septentrionales de Milan ont eu une incidence de poids sur leur composition sociale. La construction de grandes usines d'industrie lourde augmenta la présence ouvrière. De plus, du fait de la valeur économique et stratégique avérée de la zone à partir de la fin du XIX^e siècle, c'est sans surprise qu'elle fut la cible de bombardements et de déportations de nombreux de ses habitants dans les camps de concentration nazis durant la Seconde Guerre mondiale (Valota, 2007). Du début du XX^e siècle et jusque dans les années 1970, le quartier accueillit le siège principal de Pirelli, multinationale italienne de l'industrie du caoutchouc. En 1905 Alberto Pirelli écrivait une lettre d'Akron (Ohio, USA), une ville qui est encore de nos jours célébrée comme la capitale mondiale de l'industrie du caoutchouc, où en 1898 l'entrepreneur américain Frank Seiberling fonda la *Goodyear Tire and Rubber Company*. Dans cette lettre adressée à son père Giovan Battista, fondateur de la première industrie italienne de caoutchouc, Alberto Pirelli formulait l'acte fondateur de Pirelli-Bicocca, une grande usine inspirée des industries américaines sous l'angle des modèles de production, et une ville industrielle qui deviendra l'un des symboles du capitalisme italien :

Cher père, en visitant ces établissements en Amérique, j'ai rêvé de pouvoir remoderniser le nôtre, de pouvoir construire des beaux grands salons d'exposition, et non pas des cagibis [bugigattoli en italien], de pouvoir augmenter notablement la production et rejoindre les magnifiques sommes qu'ils réalisent ici. Ce voyage est une révélation, pour les techniques, toutes intéressantes, mais aussi pour l'ouverture de l'esprit. Je suis maintenant plein de projets, et je me réjouis de t'en parler (Viaggio America 1904 - 1905 Sig. Dr. Alberto Pirelli, Fascicolo 668, Archivio storico Pirelli).

En 1913, les sièges de Bicocca employaient déjà plus de 3000 travailleurs. Cela grâce à la croissance ininterrompue des secteurs électriques et téléphoniques, à la demande de pneus pour voitures et bicyclettes et divers autres produits en caoutchouc utilisés dans les productions d'usines mécaniques, électriques et sanitaires. Le complexe Bicocca était constitué de trois grands départements : pneumatiques, câbles et articles en caoutchouc divers. Si à la fondation de la Bicocca, et durant les années immédia-

tement successives, les trois départements étaient liés les uns aux autres par des ateliers partagés, dès les années 1960, suite à l'augmentation de la production et à la diversification technologique, les départements acquirent toujours plus d'autonomie. Malgré les événements rappelés plus haut, Pirelli sortit presque indemne du deuxième conflit mondial. En 1945, elle comptait 12 établissements dans cinq pays, avec 14000 salariés qui devinrent 20000 dès l'année suivante (Bolchini, 1967). À la fin de l'année 1948, les salariés de Bicocca étaient 21000 ; la décennie suivante, cependant, fut caractérisée par une politique de réduction des ressources humaines qui aboutira à un arrêt progressif – entre 1958 et 1959 – des nouveaux recrutements. Bolchini remarque que ce processus a empêché une relève continue entre générations de travailleurs à Pirelli, en provoquant plutôt une relève par vagues et créant deux grandes catégories de travailleurs : d'une part les « vieux » (avec une ancienneté supérieure ou égale à 15 ans) et d'autre part les « jeunes » (bénéficiant de trois à quatre années de prestations) (Bolchini, 1967). Entre les décennies 1940 et 1950, durant l'époque de la reconstruction de cette partie de la ville détruite par la guerre, la proposition de développement industriel se concrétisa le long du périphérique nord-est, zone de Milan de propriété presque totalement publique entre Viale Zara, via Galilei et le tracé des Bastioni.

Bicocca demeura le plus gros établissement du Groupe Pirelli et une des plus grandes usines italiennes jusque dans les années 1970. En effet, y était employé près de 50 % des effectifs de l'entière du groupe, et elle constituait le centre de recherche et développement à la base des transformations technologiques dont ont bénéficié les autres usines.

La fin des années 1960 représenta un tournant capital dans l'histoire industrielle de Pirelli. Le ralentissement de la croissance économique laissa place à une crise de récession profonde qui obligea le groupe à vendre son gratte-ciel – l'un de ses symboles de réussite – et à initier une politique de délocalisation de la production³ qui vida lentement les bâtiments de la – désormais « feu » – « citadelle industrielle ». Malgré les récusations de Leopoldo Pirelli qui, en octobre 1972, déclarait dans une lettre à l'hebdomadaire *l'Espresso* que « la Bicocca n'est pas condamnée, elle reste et restera le centre de production le plus important du groupe, avec les techniques les plus modernes et les plus avancées du secteur » (Galdo, 2007 : 12), les implantations de production de Bicocca furent aussi décentrées et le quartier s'en trouva transformé.

Le déclin du développement industriel de type fordiste, inauguré à la fin des années 1970, mena à la reconversion de presque toutes les grandes usines manufacturières d'Italie dès les années 1990. Celles de l'aire autour du quartier Bicocca ne firent point exception. L'industrie Pirelli-Bicocca s'étendait sur 750000 m² et était composée

³ Le processus de relocalisation impliqua aussi les autres pôles de production proches de Bicocca : Breda et Falck.

d'établissements qui, jusque dans les années 1980, occupaient plus de 15000 employés. Les usines Pirelli, qui avaient été le principal moteur du développement de la zone même, ont progressivement laissé leur place à un quartier entièrement nouveau, donnant cours à l'une des plus grandes transformations urbaines d'Europe, en cours d'achèvement encore aujourd'hui. On projeta l'accueil en son sein de différentes fonctions – habitations, bureaux, université – qui ont généré et génèrent toujours à l'heure actuelle des déplacements de et vers celui-ci. Déplacements qui concernent tant les personnes que les biens, en toute heure du jour et avec différents moyens de transport. De nos jours, les constructions industrielles ont laissé leur place à l'*Università degli Studi di Milano-Bicocca* et son campus moderne érigé à la fin des années 1990, à des centres de recherche renommés, à de vastes immeubles résidentiels, aux nouveaux centres directionnels de Pirelli, Siemens et *Deutsche Bank*, au *Teatro degli Arcimboldi* et au *Bicocca Village*, un centre commercial doté de cinéma multiplex.

Il s'agit d'une reconversion de la vocation productive et de l'axe identitaire d'une partie fondamentale de la zone : de l'industriel au tertiaire avancé, de la grande manufacture à la grande distribution et à l'*entertainment*, des maisonnées ouvrières aux immeubles résidentiels de classe moyenne. L'environnement industriel en transformation semble constituer une sorte de réseau interprétatif : il oriente les discours locaux sur le présent et sur le futur qui intéressent également d'autres dimensions sociales, dépassant la perspective du lieu physique. Le paysage est donc considéré comme une pratique discursive qui (dé)codifie la réalité et qui, dans le même temps, reproduit les imaginaires relatifs aux activités pratiquées (actuellement ou jadis) dans un certain paysage urbain (Rimoldi, 2017).

2. Récits, générations et ouvriers

Comme défendu par Mannheim, la question des générations ne peut s'appréhender qu'en comprenant le lien générationnel comme un type particulier de localisation sociale (Mannheim, 2008). Ce n'est pas tant le fait d'être nés dans les mêmes années, d'être devenus jeunes, adultes, anciens durant la même période ou le même lieu qui constitue la localisation dans l'espace social. En effet, ces éléments ne font que produire la possibilité pour des individus de participer aux mêmes événements et, ainsi, de construire un espace historico-social commun malgré le fait qu'ils ne partagent pas la même stratification de l'expérience. Ce n'est pas uniquement la participation commune à un moment historico-politique déterminé qui constitue une génération ; ce qui lie les individus entre eux est bien plutôt une participation à des destinées communes. Si les travaux de Mannheim sur les générations permettent de lire la dialectique société-individus (la société est construite historiquement par des individus qui sont à leur tour construits historiquement) comme un reflet de celle entre histoire et biographie, ces travaux ne permettent pas de rendre compte du fait que les récits in-

dividuels et collectifs se transforment continuellement. Ne serait-ce qu'au regard du moment, du contexte et des circonstances dans lesquels ils sont explicités.

Malgré le fait que la distance linguistique n'ait jamais représenté un problème, dans la mesure où je partage avec mes interlocuteurs la même langue maternelle, la distance temporelle qui marque un écart entre ma génération et celle de mes interlocuteurs s'est avérée problématique pour mes rapports avec le groupe d'anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca. Suivant leurs indications, j'ai décidé de retranscrire nos conversations en gardant leurs noms réels, sans recourir à des pseudonymes qui dissimuleraient leur identité. Ce choix se rapporte à deux paramètres, l'un théorique et l'autre ethnographique. Le nom propre constitue le support de l'état civil (*stato civile* en italien), c'est-à-dire d'une série de traits qui caractérisent et connotent l'identité sociale d'une personne de manière constante et durable, garantissant l'identité de l'individu dans tous les cadres dans lesquels il est amené à agir ; et enfin il s'agit d'un invariant dans la narration d'un récit de vie (Bourdieu, 1994). Considérer les noms comme une véritable institution et les rendre explicites dans les pages de mon travail signifie les soustraire au temps et à l'espace pour expliciter cette invariance qui caractérise une dimension tant historique – qui fait l'objet de mon analyse – qu'actuelle – celle dans laquelle ont été recueillies les informations par la narration des récits de vie. L'utilisation des noms propres, selon le philosophe Paul Ziff que cite Bourdieu (1994), conserve ce « point fixe dans un monde en mouvement » (p. 74). Cette attention particulière aux noms propres des personnes ne doit pas être interprétée comme une tentative de cacher les points de vue de l'anthropologue-auteur ; au contraire, la visée en est bien de souligner la négociation et la processualité de la construction des discours sur la mémoire, en l'occurrence la mémoire ouvrière du quartier Bicocca. Dès les premiers moments où j'ai commencé à dialoguer avec le groupe des anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca, j'ai tenté de penser les discours comme des processus de représentation identitaire, incluant une dimension collective et mis en acte par mes interlocuteurs aux moments où leur était demandé de reconstruire leurs parcours de vie et de travail. Dès lors, en partant de leurs récits de vie, des lignes sont tracées qui créent des nuances dans des cadres historico-sociaux et entrepreneuriaux plus amples.

La fonction première de la mémoire dans sa signification sociale n'est pas tant de conserver le passé, mais plutôt de l'adapter de sorte à décrire et enrichir le présent. Parallèlement la mémoire a pour fonction d'humaniser les histoires et relater leur caractère dramatique (Lussana, Motti, 2007). En ce sens, l'emploi de récits comme sources historiques ouvre à la dimension de la subjectivité de la mémoire : la mémoire est en quelque sorte « inventée », car ce processus fait entrer en jeu les significations qu'une personne attribue à son histoire de vie au travers d'une série d'interprétations et réinterprétations, tout en conservant la dimension partagée des pratiques qui sont socialement et historiquement déterminées. Comme l'écrit Pietro Crespi : « grâce à l'approche biographique la subjectivité ouvrière émerge avec toute

sa charge d'humanité, avec ses appartenances multiples, en libérant l'analyse des modèles bureaucratiques de la recherche, tant d'un point de vue historique que sociologique » (Crespi, 1997 : 8). Crespi ajoute que les complexités et les particularités de l'agir humain, ainsi que le vaste circuit des expériences dont il est en même temps le sujet et l'objet, ne permettent ni à l'historien, ni au sociologue ou à l'anthropologue d'employer une méthode d'analyse exclusivement synchronique ou diachronique. En d'autres termes, les faits sociaux et historiques sont en quelque sorte complémentaires (Crespi, 1979) et ont en commun un caractère de construction relationnelle (Braudel, 1974 ; Fabietti e Bortutti, 1998).

[...] c'est-à-dire qu'il est nécessaire que d'un côté l'historien cesse de dissocier ce qui lui semble unique et inouï de ces éléments de nature plus générique qui projettent l'évènement dans un cadre plus large de comparaisons et confrontations, et que, d'un autre côté, le sociologue et l'anthropologue replacent les récurrences, tendances et uniformités dans un contexte culturel historiquement modelé dans sa typicité, tant dans le sens de la succession que dans le lien entre différents évènements (Crespi, 1979 : 17).

La mémoire ouvrière du quartier Bicocca, dans les mots de mes interlocuteurs, investit des temps et des lieux divers. Elle s'articule au long de parcours parfois non-linéaires, en se dilatant dans des dimensions familiales et politiques plus amples, mais toujours en se focalisant sur le partage de conditions de travail collectif. La plupart des récits de mes interlocuteurs commencent avec l'arrivée dans la ville de Milan depuis différentes régions d'Italie entre le début des années 1950 et la première moitié des années 1960. Puis ces récits continuent avec de larges digressions sur les motivations qui les ont poussés à abandonner leur localité d'origine. Ils poursuivent en décrivant le contexte historique, social et familial contribuant à leur initiation politique. Selon Portelli, même dans ce cas de figure, il ne s'agit pas tant des expériences des personnes que de constructions verbales qui permettent au locuteur de mettre dans une forme narrative certains épisodes de sa vie (Portelli, 2007). Point étonnant donc que dans les transcriptions des récits de mes interlocuteurs, se rencontrent des souvenirs infantilisés plus que des souvenirs d'enfance, à savoir :

[...] vieillis comme le sont artificiellement certaines statues africaines enfouies quelque temps sous terre pour acquérir une patine, et dans la mesure où, en deçà de ces souvenirs, on repère des traces [...] qui hantent sans raison évidente le présent de l'individu mais ne peuvent pas être toujours assignées à un temps et un lieu précis, enchâssées dans l'anecdote d'un souvenir authentifié (Augé, 1998 : 27-28).

Ces souvenirs infantilisés représentent justement, à mon avis, la base commune de la mémoire du travail pour la génération des anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca. Je prends donc en compte les manières de raconter les entrées dans l'usine et l'implication dans la réalité syndicale. Tout cela ne peut certainement pas s'envisager sans prendre en compte leurs conceptualisations et idées concernant le travail, que ce soit à l'usine ou dans le cadre du syndicat.

Lieux, rites et objets de mémoire individuelle et collective construisent et réactualisent aussi les discours sur la mémoire ouvrière dans le quartier Bicocca. Durant l'automne 2011, alors que j'écrivais ma thèse de doctorat, je reçus un appel de Vito Basilico (1926). Il était impatient à l'idée de la parution d'un article dans lequel, au travers d'une reconstruction de certains traits de son récit de vie, j'identifiais des phases particulièrement denses de l'histoire du syndicat (Rimoldi, 2011). Au cours de l'appel, Vito Basilico tentait d'encourager le déploiement de mon travail de recherche et me dit : « Je compte sur toi pour écrire tout ce qu'on t'a dit, Baricelli [Renzo Baricelli (1934)] et moi et tous les autres... parce que si ce n'est pas toi qui écrit ces choses personne ne le fera, et je voudrais que tu les écrives avant de quitter le globe terrestre » (Notes de terrain du 21 septembre 2011). Dans cette optique, les faits historiques qui ont concerné l'usine depuis sa fondation, au début du XX^e siècle, jusqu'à sa presque totale disparition du tissu urbain (à partir des années 1980), sont nécessaires pour reconstituer certains des très nombreux scénarii de la mémoire au sujet de l'usine, de ses ouvriers et du quartier.

3. La rencontre ethnographique « *sotto casa* »⁴

Avec l'expression « terrain raconté » (« *campo narrato* »), je fais référence à deux aspects caractéristiques de ma recherche. Le premier consiste en ceci que, contrairement à ce qu'il advient durant la pratique du terrain ethnographique telle qu'elle a été définie lorsqu'elle a été systématisée comme méthode fondamentale de la discipline anthropologique (Fabietti *et al.*, 2000), la réalité que j'ai observée et documentée n'était pas « en acte », en train de se produire. Elle ne pouvait donc pas être analysée au travers de l'observation participante. Les descriptions du quartier, de l'usine et des événements advenus durant la période historique signifiante prise en considération, trouvent leur raison d'être seulement à l'intérieur des conversations, récits et matériaux d'archives que j'ai recueillis pendant les années sur le terrain. C'est par le biais du recueil et de l'analyse de ces types de matériaux que j'ai partagé les vies des personnes concernées par la recherche. Cela afin de reconstruire, par leurs récits de vie, un certain type de mémoire relative au travail, à l'usine, et plus généralement au quartier où mes interlocuteurs ont vécu une partie de leur vie de travailleurs. Le second aspect justifiant l'emploi de l'expression « *campo narrato* », intimement lié au premier, se réfère au fait que j'ai tenté de faire converger dans mon travail différents types de narrations, ayant des perspectives différentes et racontées de multiples points de vue. Dans leurs confluences, ces diverses narrations sont à même de montrer la complexité des rapports entre présent et passé, et de souligner la manière dont

⁴ Cela signifie littéralement « sur le palier de la maison ».

les sources reconstituées au présent sont à même de nous éclairer davantage sur le passé.

Travailler sur base de récits de vie pose pour les anthropologues une série de questions méthodologiques qui ne peuvent se résoudre que par la pratique ethnographique (voir notamment : Boas, 1943 ; Langness, 1965 ; Crapanzano, 2007 ; Franceschi, 2012 ; Clemente, 2013). Tout d'abord, il est nécessaire de prendre en compte la relation (souvent controversée) qui se crée entre « l'interlocuteur » – c'est-à-dire celui ou celle qui, d'une certaine manière, détient le savoir – et celui ou celle qui a pour objectif de rendre dans une forme textuelle ce qui est raconté. Comme le rappelle Marc Augé, le rapport entre un anthropologue et ses interlocuteurs est souvent caractérisé par des malentendus constants, vu que l'un et les autres se situent dans deux temporalités différentes :

Leur relation est par définition duplice pour autant que, dans la situation d'enquête elle-même et alors qu'ils traitent du même sujet, ils ne parlent pas de la même chose (l'enquêté parle, par exemple, avec un intérêt réel et qu'il peut croire partagé, de l'histoire de son village ou de son groupe alors que l'enquêteur n'y cherche la confirmation que d'une autre information ou quelque autre indice). Cette situation peut avoir quelque chose de presque schizoïde lorsque le temps passé sur le « terrain » se divise de façon quasi régulière entre les activités d'information et des activités relevant de la vie courante (Augé, 1994 : 71).

En anthropologie, les récits de vie sont fondamentaux tant en ce qui concerne la construction de l'identité individuelle des acteurs que le positionnement de l'anthropologue dans le tissu social étudié. Dans mon cas, une pratique ethnographique fondée sur une longue fréquentation de mes interlocuteurs a contribué à créer un terrain de dialogue. Toutefois, la négociation de mon rôle a souvent été complexe. Et cela surtout en raison de mon âge et de ma génération. Lors de notre première rencontre⁵, Vito Basilico réagit à ma proposition d'écouter son histoire en mettant en doute la transmissibilité des faits historiques et des événements qui l'avaient impliqué :

Je ne sais pas comment un jeune comme toi peut comprendre notre époque [en italien *stagione*, littéralement « saison »]. [S'adressant à moi, il insiste :] Continue à parler, à interroger, mais c'est difficile pour vous de comprendre notre époque. Moi à ton âge... je ne comprends pas pourquoi vous autres les jeunes n'êtes pas plein d'envie que le monde change. Vous ne l'avez pas dans la tête, parce que vous êtes plats, vous n'avez pas de fantaisie, vous n'avez pas de futur. Mais pour vous aussi c'est difficile bien sûr, parce que vous êtes

⁵ Ce fut en l'occasion d'un repas organisé par Renzo Baricelli dont il me dit qu'auraient participé « tous les anciens camarades de la Bicocca ». La rencontre advint le samedi 23 mai 2009 à la taverne toscane « Chez Aldo », un établissement historique de la zone (voir Rimoldi, 2013 ; 2016).

aveugles et il est difficile d'imaginer ce que vous pourriez faire si vous nous voyiez. Nous avons un objectif, peut-être illusoire, mais il était là. Maintenant il n'y a même plus d'objectif, même illusoire (Vito Basilico, entretien du 25 juin 2009).

Dans ce cas précis, mon âge – à l'époque j'avais 26 ans – le fit s'exclamer : « Oh dieu, tu étais en première primaire quand on a abattu le Mur [de Berlin] ?! ». Mon inclusion dans le « monde des jeunes » qui s'en suivit poussa Vito Basilico à douter à maintes reprises de ma capacité à pleinement comprendre de qui était advenu, et à dénoncer les différences entre « nous qui avons fait » et « vous qui ne pouvez ou voulez rien faire » ; entre « toi qui fais partie d'une génération qui fait des graffitis qu'on n'arrive pas à lire... quel est ce signe ? Qu'est-il écrit là ? C'est la folie d'un faux geste... c'est un geste que je ne comprends pas » et « moi à leur âge, avec un pinceau j'écrivais sur les murs *"Ike go home!"*, Eisenhower rentre chez toi ». Malgré la distance générationnelle qu'il identifiait entre nous, Vito Basilico me montra une cassette audio qu'il portait avec lui et où était enregistrée une interview qu'il avait donnée pour *Radio Popolare* quelques années auparavant (1999). Il me dit :

Dans cette cassette, je raconte l'histoire des trois jours dans le gratte-ciel Pirelli⁶ et je démontre que déjà à ce moment se voyaient les prémisses de ce qu'il advint ensuite. Ceux de mon *partitino* [« petit parti », *Partito Comunista dei Lavoratori*, en français Parti communiste des travailleurs] voudraient publier le texte sur Internet mais personne n'a le temps, l'envie ou la patience de transcrire le contenu de l'enregistrement (Vito Basilico, entretien du 23 mai 2009).

Je lui demandai alors qu'il me prête la cassette pour l'écouter et, éventuellement, en faire une copie. Vito Basilico accepta ma demande, mais à condition qu'en échange je lui en fasse une copie aussi. Quand nous nous rencontrâmes à nouveau la semaine suivante, outre la cassette originale et la copie pour Basilico, j'avais aussi la transcription intégrale de l'entretien, tant en format papier qu'en format électronique. Vito Basilico, sans cacher son étonnement et sa gratitude, me dit : « mais ce travail-là c'est une chose énorme... La seule à y avoir mis la main avait été un camarade de mon *partitino* communiste, celui de Ferrando. Avec tout le matériel de décodage⁷ disponible, il n'y a pas encore d'instrument qui puisse traduire le parler des cassettes en écrit ». Vito Basilico me remercia en ajoutant qu'une des choses qu'il avait apprises de son père était de juger les personnes non de par ce qu'elles disent ou disent qu'elles

⁶ Vito Basilico fait référence au *"blocco del Grattacielo Pirelli"*, c'est-à-dire le piquet organisé le 8, 9 et 10 octobre 1969 devant le bâtiment empêchant l'accès à celui-ci. Voir notamment Montali 2009a, 2009b.

⁷ « *decoderia* » en italien : néologisme issu de l'anglais *decoder*. La référence aux modes de transmission du signal télévisuel vient du fait que, en cette période, débutait en Italie le passage de l'analogique au digital.

sont, mais de par ce qu'elles font. Et il me donna sa disponibilité pour dîner ensemble à la taverne toscane « chez Aldo », afin d'évaluer les si et les comment de sa collaboration à ma recherche. En d'autres termes, pour citer Bourdieu : « le récit de vie varie, dans sa forme et dans son contenu, en fonction de la qualité sociale du marché sur lequel il est offert – la situation d'enquête elle-même contribue à déterminer la forme et le contenu du discours recueilli » (Bourdieu, 1994 : 77).

Le lien entre mémoire et identité peut s'explicitier par l'analyse des pratiques narratives d'une part, et par l'analyse des récits de vie d'autre part. C'est au travers de l'action du récit que le narrateur veut s'affirmer comme protagoniste d'une série d'événements. Dans mon cas, il ne s'agissait pas tant de la tentative du narrateur de voir son existence reconnue par celui qui écoutait son récit de vie, mais plutôt du désir de voir reconnu un rôle précis et spécifique – ou mieux individuel – qu'il avait assumé pendant cette période historique dense que fut celle des contestations de masse des Milanais dans les années 1960. Mus entre les deux pôles de la présentation de soi dans un contexte spatio-temporel et la recherche de soi, les récits que j'ai écoutés ont été créés pour positionner différents événements dans un ordre chronologique précis, reprenant également ce qui les a précédés et ce qui a suivi, et pour établir des relations entre de tels événements historiques et la présence des acteurs en question. Néanmoins, il convient de garder à l'esprit que ne font pas uniquement partie de la mémoire, dans sa dimension sociale, les expériences vécues par celle ou celui qui raconte. Autant que les souvenirs vécus, les évocations par oui-dire, dans la mesure où elles sont elles aussi exprimées, ont joué un rôle plus ou moins important dans la construction de l'identité de celui qui raconte. Le langage employé pour ce type de récits ne subit pas d'énormes variations, se répète toujours avec des tons et des paroles semblables, produisant de ce fait une histoire vive et un certain type d'identité narrative liée à la production et aux conditions de travail et de vie du groupe des anciens travailleurs de Pirelli-Bicocca.

Par ailleurs, les narrations des récits de vie et de travail que j'ai eu l'occasion d'écouter peuvent être considérées comme un bon exemple de ce qui lie mémoire et identité : mes interlocuteurs ont en effet construit leur propre sens identitaire tant au travers de ce dont ils ont choisi de retenir, d'inclure, de rendre publique, qu'au travers de ce qu'ils ont oublié, exclu, caché. En ce sens, reprenant les faits advenus pendant l'hommage à Vito Basilico de l'été 2015, le rôle social de l'anthropologue devrait être de montrer, aussi et surtout quand la recherche se fait « chez soi », les différences subtiles, souvent nuancées, qui construisent les réalités sociales dans leur complexité.

Conclusion

Dans cet article, j'ai interrogé la biographie du quartier Bicocca de Milan en essayant de retracer la mémoire ouvrière qui la constitue en partie. J'ai mis en lumière les processus de transformation qui ont affecté le quartier. Toutefois, il me semble opportun

de mentionner le fait que la vie sociale du quartier est encore en acte. Sa biographie ne cesse de s'écrire et de se raconter à plusieurs voix différentes. Si d'une part s'est opérée une reconversion profonde de la vocation productive du quartier, il est nécessaire d'autre part de signaler que les activités économiques n'ont pas disparu, mais ont été transformées, comme d'ailleurs une grande partie du quartier lui-même. Les voix qui ont été exclues ici sont celles des résidents et travailleurs actuels dans le quartier (à l'université, dans les commerces, etc.). Ainsi, mon champ de recherche, bien que déployé dans un espace urbain circonscrit, en a en quelque sorte marqué les frontières spatiales par l'exploration des frontières temporelles. L'appartenance générationnelle a à la fois produit des limites et des ouvertures à l'établissement de relations avec certains de mes interlocuteurs. En ce sens, l'idée d'un *campo narrato* fait apparaître tant ses potentialités que ses entraves. J'ai enfin cherché à produire une réflexion plus large sur le rôle que l'anthropologue peut assumer aux moments où il pratique son travail dans un contexte social proche de sa quotidienneté.

Bibliographie

- ANELLI P., BOVINI G., MONTENEGRO A. (1985), *Pirelli 1914-1980. Strategia aziendale e relazioni industriali di una multinazionale. Tomo I. Dalla Prima Guerra Mondiale all'Autunno Caldo*, Milan, Ires/Cgil Lombardia - Franco Angeli.
- AUGÉ M. (1994), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion.
- AUGÉ M. (1998), *Les formes de l'oubli*, Paris, Éditions Payot & Rivages.
- BOAS F. (1943), « Recent Anthropology », *Science*, vol. 98, n° 2545, p. 311-337.
- BOLCHINI P. (1967), *La Pirelli: operai e padroni*, Rome, Samonà e Savelli.
- BOURDIEU, P. (1995), *Ragioni pratiche*, Bologne, Il Mulino.
- BRAUDEL F. (dir.) (1974), *La storia e le altre scienze sociali*, Bari, Laterza.
- CRESPI P. (1979), *Capitale operaia. Storie di vita raccolte tra le fabbriche di Sesto San Giovanni*, Milan, Jaca Book.
- CRESPI P. (1997), *La memoria operaia*, Rome, Edizioni del Lavoro.
- CLEMENTE P. (2013), *Le parole degli altri: gli antropologi e le storie della vita*, Pise, Pacini.
- CRAPANZANO V. (2007), *Tuhami. Ritratto di un uomo del Marocco*, Rome, Meltemi.
- FABIETTI U., BORUTTI S. (dir.) (1998), *Fra antropologia e storia*, Milan, Mursia.
- FABIETTI U., MATERA V., MALIGHETTI R. (2000), *Dal tribale al globale: introduzione all'antropologia*, Milan, Bruno Mondadori.

- FABIETTI U., MATERA V. (dir.) (2000), *Memoria e identità. Simboli e strategie del ricordo*, Rome, Meltemi.
- FRANCESCHI Z. A. (dir.) (2012), « Storie di vita », *Annuario di Antropologia*, vol. 14.
- GALDO A. (2007), *Fabbriche: storie, personaggi e luoghi di una passione italiana*, Turin, Einaudi.
- HANNERZ U. (1992 [1980]), *Esplorare la città. Antropologia della vita urbana*, Bologne, Il Mulino.
- KERTZER D. I. (1983), « Generation as a Sociological Problem », *Annual Review of Sociology*, vol. 9, n° 1, p. 125-149.
- LANGNESS L. L. (1965), *The Life History in Anthropological Science*, New York, Holt, Rinehart and Winston.
- LUSSANA F., MOTTI, L. (dir.) (2007), *La memoria della politica. Esperienze e autorappresentazione nel racconto di uomini e donne*, Rome, Ediesse.
- LOW S. M., LAWRENCE-ZUÑIGA D. (dir.) (2011), *Anthropology of Space and Place: Locating Culture*, Oxford, Blackwell.
- MANNHEIM K. (2008), *Le generazioni*, Bologne, Il Mulino.
- MONTALI E. (dir.) (2009), *Dal 1968 all'autunno caldo. Condizione operaia e partecipazione alla Pirelli Bicocca*, Rome, Ediesse.
- MONTALI E. (2009), *1968: l'Autunno caldo della Pirelli. Il ruolo del sindacato nelle lotte operaie della Bicocca*, Rome, Ediesse.
- PORTELLI A. (2007), *Storie orali. Racconto, immaginazione, dialogo*, Rome, Donzelli.
- RIMOLDI L. (2011), « Sul marciapiede di viale Sarca a Milano. Storia e storie delle "battaglie" Vito Basilico, sindacalista della Pirelli », *Memoria/Memorie*, vol. 6, n° 37, p. 49-72.
- RIMOLDI L. (2013), « "The kitchen of the revolution". Food and working-class memory in the Bicocca area (Milan, Italy) », *Mediterranean Journal of Social Sciences*, vol. 4, n° 3, p. 778-785.
- RIMOLDI L. (2016), « The multiple values of Botteghe Storiche. Food, urban spaces and memory in Milan », *Academic Journal of Interdisciplinary Studies*, vol. 5, n° 1, p. 11-22.
- RIMOLDI L. (2017, sous presse), *Lavorare in Pirelli-Bicocca. Antropologia delle memorie operaie*, Bologne, Clueb.
- SCANDURRA G. (2007), *Il Pigneto. Un'etnografia fuori le mura di Roma. Le storie, le voci e le rappresentazioni dei suoi abitanti*, Padoue, Cleup.

- SCARPELLI F., ROMANO A. (dir.) (2011), *Voci della città. L'interpretazione dei territori urbani*, Rome, Carocci.
- SIGNORELLI A. (1999), *Antropologia urbana. Introduzione alla ricerca in Italia*, Milan, Guerini.
- VALOTA G. (2007), *Streikertransport. La deportazione politica nell'area industriale di Sesto San Giovanni 1943-1945*, Milan, Guerini.

Entre les lignes

Enquête sur les nageurs réguliers de la piscine Pontoise de Paris

Hadrien Riffaut¹

[Résumé] Cet article est basé sur une enquête menée auprès de nageurs réguliers d'une piscine parisienne. Il décrit, dans un premier temps, les modalités d'inscription du chercheur sur un terrain dans lequel il est lui-même acteur. Il montre comment l'ancrage dans la durée et le partage quotidien de l'activité étudiée constituent deux atouts privilégiés de ce « terrain chez soi ». Il s'intéresse, dans un second temps, au rapport des nageurs à l'eau en tant que matière. Une eau associée à un imaginaire hautement porteur de sens et à des sensations de bien-être, de portage ou d'enveloppement, recherchés des nageurs. Il explore enfin les motivations des nageurs à pratiquer leur activité. Lesquelles sont souvent centrées autour d'un besoin de compenser un problème physique ou une difficulté existentielle.

Mots-clés : natation, nageurs réguliers, rétributions sociales et identitaires, vulnérabilité, ethnographie du proche.

[Abstract] This article is based on an investigation of regular swimmers in a Parisian pool. Firstly, it describes the method of the survey in a field of work where the researcher is also an actor. It shows how long-term and deep-rooted participation, as well as the daily sharing of the swimming activity, are two main assets of this « field work at home ». Secondly, this article focuses on the connection between swimmers and water as an object. Swimmers sought out water that was associated with a strong supportive imagery and with feelings of well-being, portage and inclusion. Finally, this article explores what motivates swimmers to practice their activity, which is often focused on a need to compensate for a physical problem or an existential issue.

Keywords: swimming, regular swimmer, social and identity rewards, vulnerability, ethnography of relative.

¹ Université Paris Descartes.

« Se baigner c'est peut-être d'abord ressentir une atmosphère, traverser des influences portantes, éprouver un affect » (Vigarelli, 1995 : 116).

Introduction

La piscine constitue, pour nombre de Français, un univers familier et relativement accessible². Pourtant, malgré l'engouement chaque année constaté pour la natation, cette pratique comme les nageurs qui s'y adonnent demeure peu étudiés par les ethnologues. L'essentiel de la littérature disponible sur le sujet provient de travaux réalisés dans le domaine des Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives (STAPS), lesquels insistent plutôt sur ses dimensions techniques (Chadi, 2012) ou historiques (Terret, 1992). Lorsque les sciences sociales s'y intéressent c'est essentiellement sous le prisme de l'activité sportive (Schirrer, 2007 ; Souville, 2005). Mais de manière plus générale, aucun travail n'a été engagé sur l'univers d'un bassin et la sociabilité des nageurs en son sein. De ce point de vue, les travaux ethnographiques ayant trait à d'autres disciplines comme la marche (Le Breton, 2000) ou la course à pied (Segalen, 1994) m'ont été particulièrement précieux pour mener à bien ce travail.

Cette recherche a pour terrain d'enquête une piscine parisienne – la piscine Pontoise³ - et pour objet d'étude les nageurs réguliers qui la fréquentent. Elle s'intéresse plus spécifiquement aux rétributions sociales et identitaires recherchées par les nageurs à travers l'exercice de leur activité. Le titre de cet article, « Entre les lignes », résume, à lui seul, la perspective adoptée : comprendre, au-delà de l'activité physique stricto sensu, de ce qui est visible en surface et de ce que les nageurs donnent à voir, ce qui se joue dans un bassin. Plusieurs questions guident cette réflexion. Comment d'un point de vue méthodologique s'est négociée ma place sur ce terrain sachant que je suis, comme mes interlocuteurs, nageur régulier dans le bassin étudié ? Quels sont, du point de vue des nageurs, les enjeux et les motivations qui les poussent à fréquen-

² Selon l'INSEE, le vélo, la natation et la marche sont les pratiques sportives les plus répandues chez les personnes de plus de quinze ans. Enquête « participation culturelle et sportive », mai 2003, INSEE. Concernant l'accessibilité des infrastructures aquatiques, plus de la moitié des Français (53 %) habite à moins de 5 minutes d'une commune équipée d'une piscine couverte. « État des lieux des bassins de natation en France : une approche par les territoires et par les usagers », Ministère chargé des sports, 2009.

³ La piscine Pontoise compte parmi les infrastructures aquatiques de la capitale répertoriées à l'inventaire des monuments historiques : elle est réputée pour son décor Art déco. Située au cœur du Quartier Latin, la population qui la fréquente est plutôt aisée et majoritairement composée de riverains, d'étudiants et de professionnels exerçant leur activité à proximité.

ter le lieu ? Que viennent-ils y chercher ? Comment cette pratique s'articule-t-elle avec les autres sphères de leur vie sociale ?

1. Temps et quotidienneté : deux atouts privilégiés du « terrain chez-soi »

Avant de présenter les résultats de ce travail de recherche, il me paraît important de préciser mon appartenance et ma position de « membre » au sein du milieu étudié. À l'instar de la posture adoptée par Loïc Wacquant dans le gym de Woodlawn, ce terrain fut abordé de manière assez « opportuniste » (Wacquant, 2001 : 12). Pratiquant la natation depuis plus de quinze ans et quotidiennement dans le bassin étudié depuis sept ans, c'est d'abord la familiarité du lieu puis les premiers constats et découvertes, qui m'ont incité, début 2013, à prendre mes premières notes sur ce que j'observais. Comme la plupart des nageurs étudiés, je nage de manière assez ritualiste : toujours sur le même créneau horaire – de 12h15 à 13h30, celui-ci étant parfois décalé dans l'après-midi entre 16h30 et 18h. La distance parcourue est rigoureusement la même – trois kilomètres –, et respecte un programme précis : six cent soixante mètres de brasse pour s'échauffer, suivi de sept cent quatre-vingt-douze mètres de dos crawlé et mille cinq cent quatre-vingt quarts mètres de crawl pour clore l'entraînement. Mes séances sont autant de rendez-vous qui battent la cadence de mon quotidien. La régularité et l'intensité de la pratique sont, comme nous le verrons, des dispositions partagées avec l'ensemble des nageurs rencontrés. L'ancrage dans la durée, dans un espace circonscrit et composé d'une population bien définie⁴ constituait un terreau favorable à la réalisation de cette entreprise. J'ai commencé, dans un premier temps, par restituer, dans un carnet, le contenu de mes observations sur un mode très fragmentaire puis, dans un second temps, de manière plus appuyée et systématique. Je consignais les anecdotes, les comportements, les interactions ou les régularités observées chez certains nageurs. Il pouvait s'agir des pratiques répétées de chacun comme le dépôt méthodique du sac à un endroit précis, le choix d'un même numéro de cabine, la préférence d'une douche en particulier ou la réalisation d'un programme de natation. L'appropriation du territoire et les habitudes des nageurs, dans le bassin comme sur ses abords, ont constitué les premiers thèmes de mon investigation.

⁴ La population observée et interrogée dans cette enquête nage majoritairement sur le créneau horaire de midi. Elle compte une répartition égale d'hommes et de femmes entre 25 et 75 ans. Il s'agit plutôt de personnes bénéficiant d'une relative autonomie dans leur emploi du temps, exerçant soit une activité libérale (artiste peintre, photographe, musicien), soit de cadre du privé ou de fonctionnaire de catégorie A (ingénieur de recherche, universitaire, enseignant).

Concernant les modalités de mon inscription sur le terrain, la nécessité d'initier l'enquête à couvert s'est imposée à moi. Il est évident que je n'aurais pu bénéficier de la confiance et de la collaboration des autres nageurs si j'étais entré dans le bassin, dans le but explicite de les étudier. Mais cette posture renvoie aussi à des motifs plus personnels. N'appréhendant plus ce lieu en simple usager mais avec l'intention de l'étudier, j'ai vite ressenti le besoin de maintenir une certaine distance pour préserver ce moment de nage privilégié. Ce projet, articulant deux dispositions parfois difficilement conciliables – nager pleinement et enquêter le milieu – m'a conduit à quelques arbitrages méthodologiques. La « participation observante »⁵ s'est avérée le meilleur compromis pour engager l'investigation. Elle me permettait d'enquêter tout en limitant mon degré d'implication sur le terrain. L'une des difficultés rencontrées sur ce « terrain chez-soi » fut de faire coexister les statuts de nageur et de chercheur qui mécaniquement s'excluent l'un l'autre. En effet, lorsque je nage, il m'est difficile d'enquêter – et surtout d'entrer en interaction avec d'autres nageurs – et lorsque j'enquête, le temps dévolu à la natation se réduit. Mais cette mise à distance volontaire a rapidement représenté un frein. N'ayant accès ni aux discours ni aux représentations des autres nageurs⁶, il m'était difficile de comprendre en profondeur les logiques qui prévalent à leur présence au bassin. Ainsi l'échange sur le mode informel s'est rapidement imposé comme une nécessité. Initialement limités à quelques marques d'inter-reconnaissances – brèves salutations, hochements de tête soulignés d'un sourire – elles se sont avérées plus appuyées ensuite, parfois suivies de courtes conversations. Ces civilités m'ont permis de faire, dans un temps très limité, la connaissance de la quasi-totalité des nageurs réguliers présents sur ce créneau horaire.

Outre mes observations, j'avais désormais accès à certains éléments de leur parcours glanés au gré de mes rencontres. Toutefois, la posture d'enquête à couvert, réduisant ces entrevues à leur seule dimension informelle, n'offrait que des informations parcellaires et fragmentées qu'il me fallait recomposer. Est donc venu le moment de se découvrir et d'annoncer clairement l'objet de ma recherche. La perspective de se voir enquêté, fut, à ma grande surprise, plutôt bien accueillie par mes interlocuteurs. Loin d'y voir une quelconque intrusion, ils se montrèrent curieux et coopératifs. C'est donc de manière graduelle que s'est construite ma place sur ce ter-

⁵ Entendue comme l'utilisation d'un rôle existant – celui de nageur – pour engager une recherche dans un environnement qui s'avère familier à soi, soit au sens où l'envisage notamment Dominique Schnapper (2010) dans son enquête intitulée « une sociologue au Conseil Constitutionnel ».

⁶ Notons que la posture de mise en retrait, de « repli dans sa bulle » est, comme nous le verrons dans la troisième partie, une attitude fréquemment observée chez nombre de nageurs réguliers. Elle répond à une logique d'optimisation du temps de nage qui, sur des créneaux horaires réduits comme le nôtre – 12h15/13h30 – sont précieux.

rain. Il s'est, en effet, écoulé plus d'une année entre l'amorce des premières conversations et l'annonce officielle de mon enquête.

Sans cette présence régulière et dans la durée, je n'aurais jamais pu initier ce travail. En effet, j'ai toujours pensé que le temps et la durée constituaient deux atouts de poids sur lesquels je pouvais m'appuyer. Comme le précise Olivier Schwartz dans la postface du *Hobo* de Nels Anderson : « le temps et la quotidienneté sont deux agents puissants de banalisation de l'ethnographe et cette banalisation est heureuse car elle est ce qui lui permet d'enquêter » (Schwartz, 2011 : 278). Ces deux dimensions ont structuré mon protocole d'enquête. Lequel renvoie à une longue période d'observation des conduites et des comportements, suivie d'entretiens informels menés auprès d'une quinzaine de nageurs dans des contextes et des situations variés. Il pouvait s'agir d'entretiens individuels, parfois de discussions collectives ayant lieu soit dans les douches⁷ ou près des cabines, soit dans les zones de déchaussage ou aux abords de l'établissement, au début ou à l'issue de nos séances. Dans la mesure où ce travail tente, en partie, de comprendre la place que la natation occupe dans l'existence des nageurs réguliers, les sujets abordés ne se résument pas à la seule pratique de la natation. Comme le soulignent François de Singly et Danilo Martuccelli (2009) qui plaident pour une lecture de l'individu transversale et globale, d'autres dimensions de la vie sociale des nageurs sont ainsi explorées⁸. Précisons que certains propos recueillis et mentionnés dans cet article proviennent d'échanges par mails⁹. C'est la raison pour laquelle une partie des citations qui vont suivre relèvent plus du langage écrit que du style conversationnel.

2. Créer du lien dans le bassin

Penser la piscine comme un espace de sociabilité ne va, a priori, pas de soi dans la mesure où un bassin donne plutôt à voir un agrégat d'individus qu'un groupe constitué. Ainsi, comment le dialogue avec les autres nageurs a-t-il pu être engagé ? Au sein de quels espaces ? Et dans quelles conditions ?

Activité individuelle et solitaire, la natation apparaît peu propice à l'établissement de relations entre nageurs. Plusieurs facteurs expliquent cette disposition. Tout

⁷ Ici, exclusivement avec des nageurs car les douches ne sont pas mixtes.

⁸ Ainsi, nos entretiens portent régulièrement sur des domaines de leur vie quotidienne comme la famille, le travail, les loisirs, la religion, le rapport au corps qui, en écho à la notion employée par Gérard Althabe (1990), permettent de sortir d'un « contexte de communication » qui se réduirait uniquement à la natation et à sa pratique.

⁹ Le temps dédié aux échanges avec mes interlocuteurs étant relativement restreint, le recours au mail a constitué un moyen efficace pour approfondir certains points abordés lors de nos conversations.

d'abord la pudeur induite par la quasi nudité des corps placés dans un rapport proxémique encourage l'adoption de postures de replis, peu propices à l'échange. Par ailleurs, si la température de l'eau convient aux corps en exercice, elle s'avère moins adaptée à l'immobilité requise pour engager la conversation. S'ajoute à cela, le port d'un équipement peu avantageux et plus ou moins élaboré (bonnet de bain, lunettes, palmes, plaquettes, etc.) qui incite plus au retrait qu'au dialogue. Ainsi, les rapports de séduction dans un bassin relèvent plus de l'imaginaire que de la réalité observée. L'uniformisation des corps, par le port de la tenue de bain réglementaire, tend aussi à uniformiser les rapports sociaux de sexe, réduisant l'influence du genre dans la relation d'enquête¹⁰.

Malgré ces critères peu engageants, la piscine abrite pourtant une sociabilité intense. Observée surtout chez les habitués elle survient généralement après un temps relativement long d'adaptation et d'observation réciproque. Le témoignage de Benjamin¹¹ (38 ans, universitaire) à propos d'Elina (50 ans, ingénieure) comme celui de Mounira (la quarantaine, décoratrice de théâtre) à mon égard rendent compte de cette inclination. Benjamin : « je me souviens de toi il y a quelques années, je te voyais passer avec ton casque de vélo, à cette époque tu ne parlais à personne » ; Mounira : « ça fait longtemps qu'on se croise et qu'on se salue à peine, j'espère que vous n'y voyez pas de mépris de ma part ! ». Une fois créée, la relation est aussi subtile à entretenir. Les espaces comme les temporalités sont soumis à un protocole obéissant à des règles fines qui échappent aux pratiquants plus occasionnels. Il est, en effet, d'usage d'éviter de saluer un nageur en exercice, le laissant ainsi tout à son mouvement, d'entamer une conversation avec un autre ayant pris du retard sur son entraînement ou d'échanger trop longtemps en bout de ligne soit pour se préserver du refroidissement soit pour s'épargner les commentaires fraternels d'autres nageurs du type : « ça discute, ça discute ! ». Si l'espace du bassin n'est pas véritablement celui de la sociabilité, ses abords le sont davantage. On échange plus volontiers sur les plages, mais rapidement, avant l'évacuation du bassin¹², plus longuement dans les douches – uniquement entre hommes ou femmes - et surtout à proximité des cabines, une fois rhabillé où le soin affiché et mixte des corps est de mise (coiffure, onction de crème hydratante, maquillage, etc.). Cela dit l'espace qui invite plus directement à l'échange est la zone de déchaussage. Activité partagée par l'ensemble des usagers, elle clôt vérita-

¹⁰ L'érotisation des corps est ainsi neutralisée par l'habitude des nageurs de se voir quasi nus au bassin. Si, à l'extérieur, le corps visible relève du domaine de l'intimité, il est à la piscine soumis à une plus grande banalité.

¹¹ Afin de respecter l'anonymat des personnes enquêtées et la confidentialité des propos recueillis, les prénoms cités dans cet article ont été modifiés.

¹² Observation valable uniquement sur les créneaux du matin et du midi qui laissent la place aux groupes scolaires.

blement la séance et appelle la conversation, laquelle peut se poursuivre aux abords de l'établissement ou sur le trajet du retour. Les zones d'échange sont multiples et dans chacune d'entre elles prédomine un type particulier d'interaction. Les conversations collectives sont plutôt engagées dans la zone de déchaussage, près des cabines ou sur le seuil de l'établissement à la différence des entrevues individuelles, surtout initiées dans les douches ou sur le trajet du retour. Les sujets sont quant à eux variables. Si en groupe les commentaires sur la vie de la piscine, les autres nageurs ou les techniques de nage l'emportent, le face-à-face invite davantage à évoquer sa vie personnelle qu'elle soit professionnelle, familiale ou intime. Bien que la proximité mutuelle des corps quasi nus n'augure pas nécessairement l'établissement de rapports de séduction, elle encourage, en revanche, l'instauration d'un lien privilégié, propice aux confidences. Comme le souligne Martine Segalen à propos de la douche d'après course où nudité et intimité sont intimement liées : « les corps se montrent, les masques s'abaissent dans le respect mutuel » (Segalen 1994 : 15).

3. Des nageurs dans leur élément

Après avoir abordé la question de mon inscription sur le terrain et traité des formes de sociabilité dans le bassin, interrogeons à présent le rapport des nageurs à l'eau. Comment les nageurs en parlent-ils ? Que viennent-ils y chercher ? Qu'éprouvent-ils à son contact ? Comment justifient-ils leur choix de pratiquer cette activité plutôt qu'une autre ?

3.1. La piscine : le lieu où la gravité est moindre

Quand on les interroge sur leur rapport à l'eau, les nageurs expliquent d'abord l'apprécier pour ses propriétés physiques et son action sur les corps. Sans toutefois le formuler ainsi, c'est bien d'Archimède et de son principe auxquels ils se réfèrent pour évoquer la sensation de bien-être éprouvé dans le bassin. L'environnement sensoriel de l'immersion dans l'eau réduisant l'acuité des sens¹³ contribue au plaisir décrit par les nageurs à son contact. Le récit d'Elina témoigne de cette légèreté recherchée : « au tout début de ma séance, dit-elle, je ressens un réel plaisir à me laisser glisser dans l'eau [...] et me libérer de la pesanteur ». Olivier (la cinquantaine, cadre supérieur) qui revient souvent dans les douches sur les quelques kilos en trop qu'il souhaite perdre, perçoit l'eau comme : « une bonne camarade [...] on peut ressentir avec bonheur que

¹³ À l'exception du toucher qui est particulièrement stimulé par le frottement de l'eau sur la surface du corps.

notre poids est divisé par sept, ce qui me conduit enfin à un chiffre raisonnable ». Quant à Benjamin, l'eau est pour lui synonyme de liberté du corps d'abord et de souplesse des mouvements ensuite : « j'aime les choses que le corps peut faire dans l'eau, avec souplesse, avec liberté, comme s'il perdait sa matérialité ordinaire »¹⁴. Si l'eau est certes un élément porteur, qui allège les corps c'est aussi, pour Benjamin, une matière enveloppante à portée hautement régressive. Un imaginaire qu'il associe aux réminiscences du ventre maternel et qui contribue à renforcer la sensation de liberté évoquée précédemment :

Rétrospectivement je peux trouver des raisons à l'évidence de ce rapport. S'y joue quelque chose de très profond, peut-être d'archaïque ou de premier, une régression vers un état d'avant la naissance, à des sensations dont mon corps seul a sans doute gardé la mémoire et dont je n'ai pas de souvenirs conscients.

Mais l'eau qui enveloppe le nageur a d'autres qualités et notamment celle de lui faire prendre conscience de l'unité de son corps. Les termes « glisser », « caresser », « sentir » sont couramment employés pour évoquer le passage de l'eau sur la peau. C'est parce qu'elle agit sur toute la surface du corps, avec plus ou moins de résistance selon la nage pratiquée, que l'eau rend possible la sensation éprouvée d'un corps unifié.

Parmi les vertus de l'eau attribuées par les nageurs, sont également mises en avant ses propriétés apaisantes. Certains comparent leur séance de natation à un exercice de méditation. Yann (45 ans, musicien) évoque ainsi sa perception de l'entraînement : « la natation c'est mon yoga, le moyen que j'ai trouvé pour faire le vide et me concentrer sur la nage, les mouvements, le rythme, la glisse, le nombre de longueur ». Dans une perspective similaire, Axel (la trentaine, universitaire) entrevoit sa séance comme un temps de relâchement : « la natation c'est certes l'effort physique, mais c'est certainement plus le lieu d'un équilibre, d'un apaisement, d'une tranquillité ». Ce calme intérieur, cette sensation de vide éprouvée est rendu possible par l'environnement sensoriel de l'immersion dans l'eau : diminution de l'ouïe, restriction du champ de vision, olfaction et goût limité par les effluves chloroformés et perception accrue du toucher. Yann rend particulièrement compte de ce phénomène : « le champ de vision est très restreint et rapidement il ne reste que les sensations physiques ».

Ainsi, la légèreté éprouvée dans l'eau et la sensation de portage, d'enveloppement et d'isolement ressentie à son contact constituent autant d'éléments recherchés par les nageurs au cours de leurs séances.

¹⁴ Propos issus d'un échange par mail dans lequel je demandais à Benjamin de me préciser ce qu'il ressentait au contact de l'eau.

3.2. Quand la bulle éclate

Si les discours des nageurs sur leur pratique sont souvent stylisés, magnifiés, voire spiritualisés, l'expérience quotidienne du bassin rend compte d'une réalité différente. Sans remettre en cause la véracité de leurs propos, il importe de distinguer la production du discours sur la pratique de l'expérience vécue in situ. À la différence de la course à pied, qui offre à ses adeptes une totale liberté de mouvement, la natation est un sport d'intérieur, circonscrit dans l'espace. Au « coureur libre » (Segalen, 1994 : 235) peut s'opposer le nageur de bassin contraint de partager un territoire commun. Si l'affluence est particulièrement redoutée des nageurs elle fait pourtant partie de leur quotidien. Nombreux sont les propos recueillis renvoyant à l'encombrement des lignes : « c'est l'autoroute aux heures de pointe aujourd'hui » ; « on n'est pas tout seul ! ». Nager dans une ligne embouteillée expose le nageur aux incidents, chocs, coups de pieds involontaires qui rendent sa séance parfois pénible. L'analogie au trafic autoroutier est particulièrement significative lors des dépassements qui supposent d'anticiper le nageur venu d'en face, de se positionner au centre de la ligne, pour se rabattre aussitôt l'obstacle franchi. La vitesse des uns devient alors peu compatible avec la lenteur des autres. Parmi ces désagréments, ajoutons les styles de nage désarticulés, les battements de pieds prononcés, les refus de dépassement, comme les difficultés de spatialisation de certains nageurs qui entravent les mouvements et réduisent la visibilité des autres. La ligne se charge alors d'une électricité menant parfois à l'altercation et aux invectives. Au-delà de ces perturbations extérieures, des motifs endogènes peuvent aussi entraver le bon déroulement d'une séance comme la fatigue, l'anxiété ou les contrariétés de la vie courante. Alors, l'eau se fait « lourde » et il devient difficile de se mouvoir et d'avancer. La bulle protectrice et enveloppante à l'intérieur de laquelle les nageurs viennent se réfugier éclate en réalité plus souvent qu'ils ne le disent et ce, malgré les discours sublimés, formulés hors du bassin.

4. Motivations et enjeux des nageurs réguliers à fréquenter le bassin

Après avoir décrit la relation des nageurs à l'eau rendant compte de la dimension proxémique et spatiale liée à l'acte de nager en piscine, intéressons-nous, à présent, aux motivations avancées par les nageurs pour justifier leur venue régulière au bassin ? Quels sont les enjeux qui prévalent à leur présence en ce lieu ?

4.1. Un espace de compensation

Outre l'entretien de leur condition physique, la natation revêt, chez les nageurs, d'autres enjeux parfois très éloignés des seules préoccupations physiques et sportives.

Parmi elles, on retrouve le besoin d'alléger le corps comme l'esprit, de surmonter des épreuves existentielles ou de réparer une identité blessée ou fragilisée. Les travaux de Jean Christophe Seznec (2011) qui entendent un fond dépressif chez les individus prédisposés au sport qu'ils compensent en se créant une identité positive et socialement valorisée peuvent servir de support à la réflexion sur la dimension compensatrice de la natation proposée ici. Ainsi, loin des représentations communément admises du sportif sain de corps et d'esprit, j'ai compris – à travers mon expérience de nageur comme celle de mes interlocuteurs – que le bassin n'était pas seulement le lieu où l'on nage et l'on fait du sport mais qu'il était aussi appréhendé comme « un espace de compensation ».

4.2. L'eau et les problèmes

Le titre de cette section renvoie à une conversation au cours de laquelle Nadine (la quarantaine, enseignante) – une habituée préférant les exercices d'aquagym aux allers et retours dans les lignes – appréhendait la piscine comme un lieu propice à alléger les vicissitudes de la vie. Elle souligne : « si je pouvais savoir tout ce que les gens laissent dans cette eau comme problèmes, je serais surprise ! »

Si certains nagent pour se délester d'un poids, d'autres parcourent les lignes pour compenser un manque ou résoudre une difficulté. Il peut s'agir de soulager une affection physique comme un problème de dos ou de surpoids, de lutter contre le vieillissement ou de se libérer d'une addiction (cigarette, alcool, nourriture, etc.). Boris (la trentaine, profession non renseignée), ancien obèse, qui nage deux fois par jour – midi et soir – en parcourant une distance excédant les trois kilomètres, s'est bâti une carrure d'athlète digne des nageurs de compétition reléguant ainsi au passé sa silhouette corpulente. Zora (la quarantaine, sans profession) se rend, quant à elle, quotidiennement au bassin pour tenter désespérément de réduire à coups de palmes une « culotte de cheval »¹⁵ dont elle ne parvient pas à se défaire et qui, lorsque l'on se croise dans une des lignes me réitère avec humour : « l'objectif ! Je vais l'atteindre mon objectif ! ».

À l'intersection des problématiques physiques et existentielles se trouvent les témoignages de Séverine (la trentaine, agent des domaines nationaux) et de Benjamin pour lesquels la pratique régulière de la natation coïncide avec un épisode anorexique. La première raconte que c'est au moment d'entamer son processus de guérison qu'elle a ressenti le besoin de nager : « quand j'allais à la piscine je me sentais lé-

¹⁵ Une culotte de cheval est une augmentation du volume des cuisses, du bassin et des fesses, due à une accumulation de graisse à ce niveau.

gère, comme lorsque je me privais de nourriture [...] je retrouvais cette sensation »¹⁶. Le second, quant à lui, s'est mis à nager après le décès de son grand-père et les troubles anorexiques qui suivirent. J'apprendrai plus tard dans un échange de mails, à propos duquel je lui faisais part de mon rapport personnel à l'eau, que pour Benjamin la natation est aussi : « un substitut ou un prolongement pour un sport, un art, une discipline, une carrière – je ne sais pas quel mot choisir – que je n'ai pas faite. Mais c'est une autre histoire ». Par ailleurs, certains peuvent avoir commencé la natation pour soulager une douleur physique et s'y trouver aujourd'hui pour des motifs plus personnels. En témoignent les propos de Jean (la quarantaine, journaliste) : « j'ai commencé à aller à la piscine pour guérir une hernie discale, j'ai continué à y aller pour puiser littéralement l'inspiration pour écrire mon deuxième roman et j'y vais désormais trois fois par semaine parce que c'est devenu addictif ».

À la résolution de ces problèmes physiques s'agrègent d'autres préoccupations d'ordre existentiel. Dans ce cas, nager permet de réparer une biographie plus ou moins accidentée, troublée ou en souffrance. Si la littérature sociologique sur le sujet demeure relativement pauvre, les références littéraires (Barbero, 2016 ; Pérez Azaústre, 2015 ; Vivès 2008 ; Ogawa, 2000), poétiques (Cornière, 2015) ou cinématographiques¹⁷ existantes sont précieuses pour qui souhaite comprendre ce qui se joue dans un bassin. Celles-ci convergent toutes vers la figure d'un nageur fragile et vulnérable. Nager renvoie ainsi à lutter contre l'entropie, contre le désordre d'une existence agitée ou en questionnement. Les poèmes de François de Cornière rendent ainsi compte de la fonction réparatrice de la natation. Peu de temps après le décès de sa compagne survenu des suites d'une longue maladie, l'auteur renoue avec un rituel partagé avec celle qui l'a quitté. Nager c'est alors « respirer » de nouveau, mais surtout oublier : « l'oubli de qui on est : être soi-même l'oubli de qui on a aimé » (Cornière, 2015 : 19). La bouée qu'il a pour habitude d'atteindre et de dépasser est ainsi nommée : « Cap de l'oubli passager » (Cornière, 2015 : 45). Comme Nadine, l'auteur entrevoit la natation comme un moyen de s'affranchir des charges qui pèsent sur son existence : « nager vers la plage en retour comme poussé par un souffle et libéré d'un poids. Absolument. » (Cornière, 2015 : 52). La recherche de l'oubli est aussi mentionnée par Elina pour justifier sa venue quotidienne au bassin. Cette parenthèse qui rythme son quotidien lui permet d'oublier les troubles psychologiques d'une de ses filles, admise en institution, d'oublier les tensions conjugales récurrentes comme les renoncements à une carrière professionnelle plus prometteuse du fait de s'être prioritairement occupée de ses cinq enfants : « j'avance dans l'eau et je laisse derrière moi les pensées para-

¹⁶ Propos issus d'une conversation informelle menée aux abords de l'établissement.

¹⁷ Vigo, (1931), *Taris, roi de l'eau* ; Kieslowski, (1993), *Trois couleurs : bleu* ; Chen (2006), *Agua*, Anspach (2016), *L'effet aquatique*.

sites, les frustrations, les déceptions et les chagrins ». Pour Axel, nager lui permet : « de compenser l'activité mentale ». Olivier emploie quant à lui la notion « d'exutoire » : « je me sers de l'eau comme un exutoire, j'y laisse du gras, de la mauvaise humeur et je retrouve un souffle et un bien-être évident ».

Dans un autre registre, les romans de Yoko Ogawa (2000) et de Joaquin Pérez Azaústre (2015) recréent, autour de la figure du nageur, une ambiance solitaire. Le héros du récit de Joaquin Pérez Azaústre témoigne de cette solitude recherchée durant ses séances de natation : « il ne voit ni n'entend rien, si ce n'est le battement net et implacable de son propre cœur, dans cette obscurité débarrassée de l'écoute du monde. C'est une façon d'être seul : se réduire à une pulsation » (p. 13). Nombreux sont les nageurs à rendre compte de leur besoin ressenti de se retrouver seuls, face à eux-mêmes dans le bassin comme en témoigne les propos de Yann : « nager c'est quasiment de l'introspection, on est seul face à l'eau ». L'espace du bassin renvoie ainsi à la notion de territoire. Mais d'un « territoire personnel » (Singly, 2003)¹⁸, protégé des autres espaces traversés quotidiennement et dans lequel les nageurs souhaitent associer le moins de personnes possibles, fussent-elles de leur entourage. Si les nageurs ont le sentiment de se ressourcer grâce à leur séance de natation c'est précisément parce qu'elle assure une fonction de « mise à distance » d'avec les autres sphères de la vie sociale. La séance est ainsi décrite avec une insistance particulière sur l'adjectif possessif : « mon moment à moi », « mon cocon », « ma bulle », au sein desquels les nageurs viennent se ressourcer. L'instauration de ce moment privilégié de retour sur soi est notamment renforcée par l'acte du dépouillement vestimentaire. Revêtu de son uniforme de bain, le nageur matérialise, par le dépôt de ses vêtements au vestiaire, la mise à distance des statuts et des rôles qui lui incombent. Ainsi, le temps d'une séance, le nageur mis à nu n'est plus défini que par une unique dimension. Nager c'est alors se réduire et se protéger des agressions extérieures.

4.3. Des nageurs structurés par l'habitude

Si la natation est appréhendée par les nageurs comme un espace de compensation, comment parvient-elle à neutraliser les problématiques rencontrées ? Il apparaît, qu'au-delà de la discipline proprement dite, le caractère répétitif et ritualiste de la pratique assure une fonction centrale dans la compensation de leurs difficultés physiques ou existentielles. En effet, il faut voir dans la réitération – parfois obsessionnelle – de leur venue au bassin un cadre, une structure, une source d'apaisement et

¹⁸ La notion de « territoire personnel » caractérise une sphère de la vie sociale dans laquelle l'individu se définit avant tout à titre personnel et non en référence à des statuts ou des positions occupées par ailleurs.

d'équilibre venant neutraliser ces désagréments. Comme le souligne Jean Claude Kaufmann (Kaufmann, 2001), à la suite des travaux de Peter Berger et Thomas Luckmann (Berger, Luckmann, 2003 [1996]), les habitudes jouent un rôle essentiel dans la construction et le maintien du monde. À travers la routine qu'ils mettent en place, les nageurs donnent à voir un aspect bien différent du quotidien généralement associé au « train-train » et à l'ennui. La régularité de leur venue au bassin est, pour les nageurs, hautement porteuse de sens car elle constitue le socle de ce qui leur permet de tenir, de se maintenir ou d'avancer. La philosophe Carola Barbero rend compte, dans son traité sur la natation, de cette sécurité recherchée par les nageurs à travers l'exercice d'une pratique répétée « parce que dans sa répétitivité calme et obsessionnelle la natation engendre chez le praticien un sentiment de sécurité et un rythme intérieur qui l'envahit alors tout au long de son existence » (Barbero, 2016 : 21). Le récit de Nathalia (43 ans, artiste) régulièrement traversée par l'angoisse et le doute révèle la dimension structurante de sa pratique réitérée : « c'est un cadre, une structure [...] ça structure de venir ici... ». Mais ces habitudes protectrices renvoient aussi, en creux, aux conséquences addictives que la natation est susceptible de produire chez les nageurs les plus assidus¹⁹. En effet, si la régularité de leur venue constitue une ascèse, une enveloppe protectrice, elle est aussi dépendance car ne pas nager renvoie à s'exposer au manque. Les périodes de vacances, de déplacements professionnels ou de fermeture d'établissement pour vidange sont particulièrement révélatrices des conduites addictives. Eloigné de son bassin le nageur élabore alors des stratégies – parfois complexes – pour s'enquérir d'un lieu alternatif où nager. Ils sont en effet nombreux à s'informer des horaires d'ouverture et de fermeture d'autres bassins situés à proximité, à se renseigner sur la présence d'une piscine non loin de leur destination. Et si, malgré leurs efforts ils ne parviennent pas à trouver un lieu pour nager, le retour au bassin s'accompagne souvent d'un commentaire ayant trait à cette privation.

Conclusion

Pour conclure, je souhaiterais ouvrir la réflexion sur une dimension de ce terrain « chez soi » : celle de la réciprocité de la relation d'enquête inhérente à ma position d'*insider* et ses conséquences dans la production des données recueillies. L'asymétrie, traditionnellement observée sur le terrain où chercheur et interlocuteur sont respectivement sujet et objet de la recherche est ici relative. Le statut de nageur qui nous rassemble, érode cette aspérité, plaçant au centre de la relation la réciprocité. En dépit

¹⁹ Précision que le caractère addictif mentionné par certains nageurs n'est pas propre à la natation. On le retrouve dans d'autres sports d'endurance, notamment chez les coureurs à pieds (Segalen, 1994).

de ma position de chercheur, connue de tous, je suis, au bassin, avant tout l'un des leurs, un nageur qui partage, avec eux, le goût de l'effort aquatique. La prévalence de cette dernière position sur celle du chercheur est favorisée par ma présence quotidienne qui estompe les enjeux de la recherche. Si la plupart de mes interlocuteurs m'ont dévoilé des pans de leur vie personnelle, voire de leur intimité, j'ai moi-même été amené à me raconter, non par stratégie, mais parce que la relation de confiance instaurée l'exigeait. Certaines de mes questions m'étaient alors naturellement renvoyées, auxquelles je me devais d'apporter des réponses. Ce renversement de position et la réflexivité qu'il induit m'a non seulement permis de soumettre à l'examen mes propres pratiques de nageur et les représentations associées mais a aussi rendu possible l'établissement d'une distance nécessaire au travail d'objectivation. L'épaisseur personnelle créée sur ce terrain et la réciprocité induite des relations nouées constitue l'ébauche d'une réflexion sur la distance. En effet, ce terrain « chez-soi » m'expose à deux principaux risques auxquels je dois me prémunir : l'« enclichage » (Olivier de Sardan, 1995) qui ne rendrait compte uniquement que des points de vue du groupe étudié et celui de la surinterprétation. Pour pallier à ces deux écueils je fais toujours part de mes résultats à d'autres nageurs extérieurs au bassin étudié, qui confortent, affinent ou révisent parfois certaines conclusions. C'est grâce à ce double mouvement articulé autour de la réciprocité de la relation d'enquête et de la confrontation des résultats recueillis à une altérité extérieure qu'il est possible de procéder au va-et-vient entre immersion et décentrement constitutif de la démarche ethnographique.

Bibliographie

- ALTHABE G. (1990), « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, vol. 14, p. 126-131.
- BERGER P., LUCKMANN T. (2003 [1966]), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.
- BROSSEAU H. (2002), « L'eau et les soins. Avec les malades psychotiques chroniques », *VST – Vie sociale et traitements*, vol. 73, p. 39-49.
- BARBERO C. (2016), *L'arte di nuotare. Meditazione sul nuoto*, Genève, Il melangolo.
- CHADI J. (2012), *Contribution à l'étude de la sollicitation du métabolisme aérobie au cours d'un 100 m nage libre*, thèse de doctorat, Poitiers, Université de Poitiers.
- CORNIERE F. de (2015), *Nageur du petit matin*, Bègles, Le Castor Astral.
- KAUFMANN J.-C. (2001), *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan.
- LE BRETON D. (2000), *Eloge de la marche*, Paris, Métailié.
- OGAWA Y. (2000), *La piscine*, Paris, Acte Sud.

- OLIVIER DE SARDAN J.-P. (1995), « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête. Anthropologie, Histoire, Sociologie*, vol. 1, p. 71-109.
- PEREZ AZAÚSTRE J. (2015), *Un nageur dans la ville*, Paris, Seuil.
- SCHIRRE M. (2007). « Espaces aquatiques urbains et mise en jeu corporelles, quelles affinités ? », *Espace et Société*, vol. 130, p. 151-167.
- SCHWARTZ O. (2011), « L'empirisme irréductible », in N. ANDERSON, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, p. 335-384.
- SEGALIN M. (1994), *Les enfants d'Achille et de Nike. Une ethnologie de la course à pied ordinaire*, Paris, Métailié.
- SEZNEC J.-C. (2011), *J'arrête de lutter avec mon corps. Votre thérapie par l'action*, Paris, Presses universitaires de France.
- SINGLY F. de (2003), « Intimité conjugale et intimité personnelle : à la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés modernes avancées », *Sociologie et sociétés*, vol. 35, n° 2, p. 79-96.
- SINGLY F. de, MARTUCCELLI D. (2009), *Les sociologies de l'individu*, Paris, Armand Colin.
- SOUVILLE M., ALLEGRE B., GENTILE S., THERME P. (2005), « Processus d'adaptation à une pratique sportive intensive : analyse exploratoire du discours de deux types de nageurs », *Bulletin de psychologie*, vol. 475, p. 81-90.
- SCHNAPPER D. (2010), *Une sociologue au Conseil constitutionnel*, Paris, Gallimard.
- TERRET T. (1992), *Les défis du bain : formes de pratiques, modèles et résistances dans les processus de diffusion de la natation sportive*, thèse de doctorat, Lyon, Université de Lyon 1.
- VIGARELLO G. (1995), *Le propre et le sale*, Paris, Seuil.
- VIVES B. (2008), *Le goût du chlore*, Paris, Casterman.
- WACQUANT L. (2001), *Corps et âme. Carnet ethnographique d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone.

De l'enseignant à l'ethnographe

Retour réflexif sur une relation de familiarité double au terrain d'enquête

Godefroy Lansade¹

[Résumé] L'auteur, enseignant, de retour sur son ancien terrain d'exercice professionnel en tant qu'ethnographe, interroge de manière réflexive et critique l'expérience particulière de la relation de « familiarité double » qui le lie à son terrain d'enquête : au regard, d'une part, de sa connaissance du monde de l'institution scolaire et, d'autre part, des relations d'amitiés qu'il entretient avec certains de ses interlocuteurs. Parce qu'en anthropologie le terrain est souvent un fort lieu d'investissement subjectif du chercheur qui s'interpose dans la détermination des faits, l'auteur montre en quoi sa relation singulière au terrain informe, transforme ou encore menace les données elles-mêmes ou les conditions de leur recueil.

Mots-clés : ethnographie de l'école, familiarité, amitié, réflexivité, méthodologie.

[Abstract] The author, a teacher returning to a former field of professional practice as an ethnographer, reflexively and critically questions the particular experience of the "double familiarity" relationship which links him to his field of inquiry. It both links him because of his knowledge of the school institution and because of the friendly relations he maintains with some of his interlocutors. Since the anthropological field is often a subjective investment of the researcher who intervenes in the determination of facts, the author shows how his singular relation to the field informs, transforms or even threatens his observations or the conditions of data collection.

Keywords: school ethnography, familiarity, friendship, reflexivity, methodology.

Introduction

Sur son terrain d'enquête, l'ethnographe participe en tant que témoin actif à l'action dont il cherche à rendre compte : « observer une situation (à la différence d'observer une planète), c'est s'y trouver » (Bazin, 2008 : 409). Il collecte lui-même ses données : il observe, fait des entretiens et discute avec les acteurs qu'il rencontre sur le terrain. De ce point de vue, la démarche ethnographique n'est pas une action neutre. « Pris » (Favret-Saada, 1977 : 26) dans diverses formes de relations intersubjectives, l'ethnographe doit maintenir la nécessité de la réflexivité par l'objectivation des conditions d'observation : dire sa posture, et notamment les relations qui le lient au terrain et à ses interlocuteurs. La relation ethnographique, souligne Naepels (1998), ne

¹ Université Paul Valéry Montpellier 3, LIRDEF.

peut « conserver une valeur scientifique que si nous avons conscience de ses conditions, de ses limites, mais aussi de son horizon » (p. 193). Dès lors, lorsqu'elle se pose, la question de la familiarité au terrain d'enquête mérite une attention particulière au regard des conséquences méthodologiques et épistémologiques auxquelles elle soumet le mode de production des données. À cet égard, il est souvent conseillé de ne pas choisir un thème trop familier, sans quoi, une conversion du regard sur le monde social risquerait de s'avérer difficile par trop de proximité avec le terrain enquêté (Beaud, Weber, 2003). Cela ajouterait une *couche de subjectivité* à une démarche, qui a déjà fort à faire pour s'accommoder des relations intersubjectives dont elle ne peut s'affranchir. Dans la situation où l'ethnographe entretient des liens de familiarité avec son terrain d'enquête, il court le risque de rester aveugle à ce dont il cherche à rendre compte. Le terrain que j'ai investigué dans le cadre de mon travail de thèse, m'était familier à double titre. D'une part, parce qu'en tant qu'enseignant de formation, je suis membre² de l'institution au sein de laquelle je m'apprêtais à conduire ma recherche. Ce statut me conférait ainsi une connaissance préalable et indéniable du terrain investigué. Et d'autre part, à l'égard de ceux qui sont devenus mes interlocuteurs privilégiés. J'ai en effet conduit une enquête ethnographique auprès d'enseignants et de professionnels du champ du handicap avec lesquels j'avais des relations professionnelles et, dans certains cas, des liens d'amitiés. Il s'agira de montrer en quoi cette relation particulière de familiarité double au terrain informe, transforme ou encore menace les données ou les conditions de leur recueil. Nous verrons par ailleurs que ce type de relation au terrain soulève des problèmes concrets lorsque les interlocuteurs demandent au chercheur qu'il rende compte de ses observations.

1. Nature des liens de familiarité au terrain

J'ai conduit, à partir de la fin de l'année 2011³ une enquête approfondie sur les dimensions existentielle et identitaire de l'expérience scolaire d'adolescents et jeunes adultes dits handicapés mentaux, scolarisés au sein d'une Unité localisée pour

² Je considère ici la notion de « membre » comme le fait d'appartenir au milieu d'interconnaissance du dispositif ULIS et d'en maîtriser le langage institutionnel commun (Coulon, 1996).

³ Si cette recherche a effectivement débuté à la fin de l'année 2011, ce texte n'est pas ce qui pourrait s'apparenter à une forme d'auto-analyse *a posteriori* de la position du chercheur sur son terrain ; il faut d'ailleurs savoir rester méfiant vis-à-vis de l'illusion de la transparence de l'analyse rétrospective. Le souci de réflexivité à l'égard de ma place et de mon rôle est une exigence que je me suis astreint de maintenir tout au long de mon enquête, du terrain jusqu'à la phase finale d'écriture qui s'est achevée dans le courant de l'année 2016. Ce texte est tiré d'un chapitre de ma thèse entièrement consacré à cette question.

l'inclusion scolaire d'un lycée d'enseignement professionnel (ULIS). L'ULIS est un dispositif qui permet la scolarisation en milieu ordinaire d'élèves reconnus en situation de handicap par la commission des droits et de l'autonomie des personnes handicapées (CDAPH). Il peut être implanté dans une école primaire, un collège ou un lycée et accueille généralement une dizaine d'élèves. Il est coordonné par un professeur des écoles spécialisé ayant pour mission d'accompagner le parcours scolaire de chacun des élèves⁴. Professeur des écoles en classe ordinaire, je suis très rapidement devenu enseignant spécialisé auprès d'enfants et d'adolescents désignés handicapés mentaux dans différentes structures. Ce fut notamment le cas, pendant six ans, au sein de l'ULIS collège située à proximité du lycée professionnel où est implanté ce dispositif où j'ai conduit mon enquête. Je suis, depuis maintenant huit ans, enseignant à l'université dans une École supérieure du professorat et de l'éducation (ÉSPÉ) au sein de laquelle sont formés les futurs enseignants du 1^{er} et 2nd degré. Je suis également responsable de la formation des enseignants qui souhaitent passer l'examen du CAPA-SH et du 2CA-SH⁵ pour enseigner dans le champ de l'adaptation scolaire et de la scolarisation des élèves en situation de handicap. Ces responsabilités m'ont amené à conserver des relations étroites avec le « milieu d'interconnaissance » (Beaud, Weber, 2003 : 40) auquel j'appartenais lorsque j'étais enseignant en ULIS collège. Ce mouvement de « passage statutaire » (Truong, 2014 : 159), d'enseignant d'ULIS à enseignant en ÉSPÉ, concomitant d'un engagement dans des activités de recherche dans le champ du handicap, s'est concrétisé par le dépôt d'un projet de thèse de doctorat à l'École des hautes études en sciences sociales (Thèse soutenue le 4 octobre 2016). La politique publique d'inclusion scolaire est alors devenue pour moi un objet de recherche, et non plus seulement une problématique professionnelle conditionnée par la nécessité, lorsque j'étais enseignant en ULIS, de devoir satisfaire à l'urgence d'une pratique en quête de réponses immédiates. Si au moment où j'ai entamé ma recherche je n'étais plus enseignant en ULIS collège, je bénéficiais toutefois encore du statut de membre du milieu d'interconnaissance de ce dispositif. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle j'ai fait le choix de ce terrain plutôt qu'un autre. J'avais l'intuition que le fait d'avoir eu un passé professionnel commun avec quelques-uns de mes interlocuteurs, doublé pour certains de relations amicales, pouvaient constituer

⁴ Pour une approche détaillée du fonctionnement de ce dispositif il est possible de se reporter à la circulaire n° 2015-129 du 21-8-2015.

URL : http://www.education.gouv.fr/pid285/bulletin_officiel.html?cid_bo=91826.

⁵ Le CAPA-SH (Certificat d'aptitude professionnelle pour les aides spécialisées, les enseignements adaptés et la scolarisation des élèves en situation de handicap) s'adresse aux enseignants du 1^{er} degré et le 2CA-SH (Certificat complémentaire pour les enseignements adaptés et la scolarisation des élèves en situation de handicap) aux enseignants du 2nd degré.

un « capital d'autochtonie » (Retière, 2003 : 122) avantageux pour la suite de ma recherche. L'enseignant de l'ULIS lycée dont il est question ici, Marc⁶, est un ancien collègue, mais avant tout, un ami de longue date. Par ailleurs, j'ai retrouvé au sein de l'ULIS lycée, trois anciens élèves que j'avais eus auparavant en ULIS collège. Ma familiarité au terrain d'enquête me laissait à penser qu'elle pourrait être un avantage, « [...] pour être le témoin d'arrangements discrets [...] accéder aux bruits de couloir, à des récits circonstanciés d'action et de prises de décision [...] et déceler la fausseté calculée de certains propos et le double langage » (Bizeul, 2007 : 83). Parce que cette position singulière conditionne indéniablement le rapport au terrain et la façon d'enquêter, je propose à présent d'en explorer les plis.

2. Enquêter sur un terrain familier

2.1. Un accès plus aisé au terrain ?

Il aurait été vain de croire que le seul fait d'être (ou d'avoir été) indigène de l'institution dans laquelle on conduit son enquête puisse constituer une sorte de *green card*, garantissant à la fois l'accès aux lieux que l'ethnographe envisage d'investiguer et la confiance des enquêtés. « Être en pays connu, ne signifie pas être en pays conquis » (Marchive, 2005 : 15). Dans une institution hiérarchisée comme l'Éducation nationale, ne pas observer certaines règles somme toute assez basiques, comme le respect de la voie hiérarchique, avec laquelle on ne transige pas, peut compromettre définitivement des entrées qui au départ, auraient pu être facilitées. Mon accès au terrain fut donc conditionné par l'obtention d'autorisations officielles, au même titre qu'un chercheur qui y serait étranger. Si être indigène du milieu enquêté ne dispense pas de « laissez-passer », cela en facilite néanmoins l'obtention. Il est parfois vécu comme valorisant pour un personnel de direction d'ouvrir les portes de son établissement à la *recherche*, mais en aucun cas il ne s'agit d'une règle absolue. L'École reste un lieu difficile d'accès pour un chercheur qui vient de l'extérieur (Guigue, 2014). La crainte de voir exposés à un regard devenu extérieur des dysfonctionnements institutionnels, des conflits interpersonnels ou bien encore des pratiques ou paroles dont on aurait préféré qu'elles restent confidentielles, peut conduire à limiter l'accès au terrain voire tout simplement à le refuser. Et ce, quelles que soient les garanties d'anonymat et de confidentialité qui ont pu être données au préalable. Lorsqu'on m'interrogeait sur mon travail, je me suis toujours efforcé de répondre honnêtement sans toutefois chercher à entrer dans les détails, je répondais : « je fais une recherche sur la scolarisation des élèves rattachés au dispositif ULIS ». On peut toutefois suppo-

⁶ Tous les noms et prénoms des interlocuteurs ont été anonymisés.

ser que du fait de sa connaissance préalable du milieu enquêté, le chercheur court moins le risque d'être écarté par ses interlocuteurs de certaines instances ou lieux stratégiques (réunions institutionnelles, lieux de décisions officiels ou officieux, etc.), sinon de ne pas en être dupe, ou moins qu'un chercheur novice ou étranger au terrain. Dans le cas où il s'y verrait refuser l'accès, en saisir la signification peut être un moyen supplémentaire d'affiner sa compréhension de l'objet. On sait le temps passé parfois à identifier les personnes qui pourront nous informer et nous procurer les autorisations nécessaires pour accéder à certains lieux ou instances difficiles d'accès. J'ai véritablement pris conscience, en acte, de ce que pouvait signifier parler le même langage et faire jouer ses réseaux. Au-delà d'un gain de temps incontestable, entretenir des relations de familiarité avec le terrain enquêté facilite indéniablement l'instauration de relations de confiance. Sentiment à mon égard que je dois d'une part à mon statut de membre et d'autre part aux relations d'amitié entretenues avec certains acteurs locaux. Il était ainsi plus difficile d'opposer un refus à l'ancien collègue ou ami, même si je percevais que mon statut de chercheur venait quelque peu redéfinir mon affiliation à la communauté à laquelle j'avais appartenu. J'étais à présent dans une position liminale (Murphy, 1990) souvent peu confortable.

2.2. Assumer sa double appartenance

Autorisé officiellement par la Proviseure à pénétrer dans son établissement, je devais à présent clarifier mon rôle. Comment concilier mon statut de membre du milieu enquêté avec celui de chercheur ? Quelle identité fournir aux collègues et amis qui me connaissaient avant mon entrée sur le terrain, à ceux qui ont pris acte de ma présence, aux élèves de l'ULIS - dont certains avaient auparavant été mes élèves - sachant que tous évoluent dans un environnement commun ? Cette posture rappelle le « dédoublement statutaire » dont Olivier de Sardan (2000 : 31) affirme qu'il est l'une des formes possibles d'implication au terrain. Posture qui n'a pas toujours été aisée à prendre en compte pour les acteurs que j'avais côtoyés antérieurement alors que j'occupais une autre place et un autre rôle (pour certains j'étais toujours l'enseignant d'ULIS, pour d'autres le formateur de l'ÉSPÉ). Je ne pouvais donc faire l'économie d'une phase de (ré)intégration au terrain, mais cette fois dans le rôle de chercheur. Il m'a donc fallu gérer l'embarras provoqué par la question à laquelle j'ai souvent été confronté : « Tu fais quoi toi, t'es prof ? » (Journal de terrain (JdT), 15/09/2011), notamment lorsque je me trouvais dans la salle des professeurs, lieu stratégique de présen-

tation et d'imprégnation⁷ (Olivier de Sardan, 1995) auprès des acteurs du lycée. Je ne pouvais cependant me présenter à certains (ou être connu) comme ex-enseignant en ULIS, actuel enseignant en ÉSPÉ et aussi chercheur, et à d'autres, comme chercheur seulement. J'ai donc fait le choix d'avancer à visage découvert sans toutefois rechercher à décliner mes identités multiples si l'on ne m'en faisait pas la demande. Par ailleurs, en raison de mon âge, il a été difficile pour certains de croire que je n'étais que doctorant. Venait alors la question « Mais tu fais quoi comme boulot ? ». Je précisais : « Je suis prof à l'ÉSPÉ ». Ne cherchant à dissimuler aucune de mes appartenances, je les distillais alors au gré de la curiosité de mes interlocuteurs. Lever le voile sur son identité ne suffit pas toujours à désamorcer les soupçons qui planent sur les raisons de la présence du chercheur. L'infirmière du lycée, bien qu'informée de mon travail et de mon statut m'a surnommé l'« espion » (JdT, 30/01/2012). Non sans ironie, mais le mot était lâché. Auprès des élèves, les choses se sont avérées moins complexes. Pour les élèves de l'ULIS que je ne connaissais pas, j'étais un chercheur qui s'intéressait aux adolescents scolarisés en ULIS. Pour ceux que j'avais eus en tant qu'élèves quelques années auparavant, je restais aussi leur ancien professeur. Sur ce point précis j'avais, au préalable, informé Marc que je ne souhaitais pas être présenté aux élèves comme professeur mais comme chercheur. Un chercheur, certes ancien enseignant d'ULIS, mais qui n'y est désormais plus « prof ». Si le statut d'ex-professeur a pu me faciliter l'accès au terrain, avec les élèves, il pouvait desservir la suite de mon enquête. Être assimilé à un enseignant me plaçait en effet du côté des membres de l'institution, ce qui risquait de m'exposer aux discours convenus qui sont autant de manières de « faire bonne figure » (Goffman, 1993 : 9) conformément aux attentes supposées de l'observateur et de son statut. Pour faciliter mon immersion auprès des élèves, je souhaitais me distinguer du statut d'éducateur en général (enseignant, conseiller principal d'éducation, proviseur, etc.) même si je n'ai pas la candeur de penser qu'au regard des élèves, j'étais devenu un des leurs. La différence d'âge m'a préservé de cette illusion. En tout début d'enquête, dès la rentrée scolaire, Marc m'a invité à me présenter aux élèves dans la classe en me confiant que la chose lui paraissait, selon ses termes, « bien compliquée [...] ». Je ne sais pas ce qu'il faut dire et ne pas dire donc tu le feras toi-même ! » (JdT, 12/09/2011). Je souhaitais une présentation succincte, par crainte de m'enliser dans des explications qui auraient rapidement pu devenir confuses. Je débittais donc, non sans mal, la présentation suivante :

Je m'intéresse aux lycéennes et lycéens scolarisés en ULIS, je fais un travail de recherche sur ce sujet pour essayer de comprendre comment ça se passe. Je ne suis pas psychologue, ni assistant social, ni éducateur et plus professeur,

⁷ La salle des « profs » est un lieu où les rencontres peuvent se faire de façon plus informelle – autour d'un café – que lors de réunions plus institutionnelles où siègent les membres de l'équipe de direction.

mais je l'ai été dans l'ULIS du collège Jean Zay juste à côté. Je suis maintenant chercheur. J'ai eu trois élèves de cette classe pendant quelques années, Maxence, Laurent et Oriane. Je viendrai assez souvent au lycée. Mme Matton, la Provisoire, m'a donné l'autorisation de faire ce travail, mais ce dont nous pourrions parler ensemble restera entre nous. Je n'ai à en parler ni à votre prof, ni à Agathe⁸, ni à Mme Matton... Voilà, si vous avez des questions ? (JdT, 12/09/2011).

Après cette brève présentation sans doute un peu maladroite de mon rôle et de mon statut, Jonas, un des élèves, m'adresse la question suivante : « Mais c'est quoi ton travail ? » à laquelle je réponds un peu embarrassé : « Chercheur. Chercheur c'est un travail ! Je cherche à comprendre comment ça se passe en ULIS » (JdT, 12/09/2011). Pas très convaincu, Jonas, s'en tiendra à ma réponse. La présentation effectuée, l'acceptation de ma présence dans la classe fut soumise au vote. L'acceptation a été unanime, ce qui a permis la réalisation de ce travail. Deux de mes anciens élèves ont été, à cet instant, de fidèles supporters. Le premier, Maxence, en accompagnant son vote d'un : « Bienvenue à vous monsieur Lansade. On est bien contents de vous accueillir parmi nous ! », le second, Laurent, ajoutait : « Il est gentil, je le connais ! ». Après ceux de l'institution, j'obtenais ici mon ultime « laissez-passer », celui des élèves.

2.3. La familiarité à l'objet étudié, un obstacle à la connaissance ?

Enquêter sur un terrain proche peut conduire inévitablement à ce que tout paraisse par avance aller de soi. Dès lors, comment parvenir à faire surgir de l'étrangeté là où domine un excès de familiarité ? Comment conserver sa capacité à se laisser surprendre par ce que l'on croit connaître ? Que l'on soit indigène du milieu observé ou bien étranger à celui-ci, les regards seront immanquablement différents, mais il sera probablement difficile de dire qui est le mieux placé pour rapporter ce qui se passe ici et maintenant et lequel sera le plus à même de produire des descriptions plausibles (Passeron, 2006). En cela, je rejoins Bensa (2008) lorsqu'il affirme que, en ethnographie, le regard éloigné n'est pas « [...] plus scientifique que le regard impliqué : l'enquête, comme la vie, est une histoire pleine de contradictions et il faut faire avec » (p. 38). Conscient de l'importance d'une analyse critique de la place que j'occupais et sur celle que j'avais occupée, je gardais à l'esprit la nécessité de maintenir toujours en veille un sentiment d'étrangeté (Chklovski, 2008) à l'égard du milieu investigué. Cependant, mettre en pratique une telle attitude auprès de ceux qui vous sont familiers ne va pas sans parfois rappeler le récit des *breaching experiences* que Garfinkel mobilise afin de « rendre étrange un monde obstinément familier » (Garfinkel, 2007 : 101). Ruptures, que je vivais lorsque j'adressais à Marc certaines questions, ou appels à pré-

⁸ Agathe est l'auxiliaire de vie scolaire rattachée au dispositif ULIS.

cisions, du type : « C'est-à-dire ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Qu'est-ce que tu sous-entends ? » qui lui sont apparus surprenantes voire saugrenues car surpris de m'entendre l'interroger sur des sujets avec lesquels ma familiarité était supposée en tant qu'ex-enseignant d'ULIS. Je lui demandais, en effet, de préciser ses propos alors que la connivence qui nous liait l'amena à passer sous silence ce qu'il considérait comme évident lorsque l'on fait partie du métier. Ses réponses prenaient alors les formes suivantes : « enfin tu vois bien ce que je veux dire », « tu sais comment ça se passe, tu as été en ULIS » ou encore « c'est toujours pareil, ça n'a pas changé » (Marc, JdT, 22/11/2011). Pour éviter le sentiment de gêne réciproque que pouvait parfois occasionner ce type de situation, je différais quelques-unes de mes questions après les avoir scrupuleusement notées sur mon journal de terrain pour y revenir plus tard.

3. L'amitié dans la relation ethnographique

3.1. Un ami devenu un interlocuteur privilégié

Plus que tout autre peut-être, par la présentation de soi (Goffman, 1973) à laquelle l'oblige sa pratique, l'enseignant s'expose au regard critique de l'observateur présent. Si l'amitié, la confiance réciproque ou encore l'expérience partagée ont pu atténuer sensiblement les effets du regard de l'*autre*, lorsque j'étais présent dans la classe de Marc, il était en position d'observé et cherchait donc à faire « bonne figure » (Goffman, 1993 : 9). Grisé par un excès de familiarité (du moins en début de recherche), je minimisais cet aspect inhérent aux interactions sociales sous le couvert de l'amitié qui me liait à Marc. Dans l'extrait de journal de terrain ci-dessous, je relate ce qui fut pour moi une prise de conscience de la place que j'occupais.

Aujourd'hui, j'ai véritablement pris conscience de la place que j'occupais sur le terrain et surtout qu'il serait naïf de croire que les relations amicales qui me lient à Marc pourraient faire disparaître la « menace » que représente la présence d'un observateur. Laurent annonce le point suivant à l'ordre du jour de la réunion : les stages. Sarah s'oppose à Marc à propos de son lieu de stage. Il ne veut pas qu'elle fasse un stage à proximité de son domicile, elle oui. Le ton monte. Marc lui signifie calmement qu'à bientôt vingt ans, il va bien falloir qu'elle quitte un jour ou l'autre le domicile familial, et que les stages sont un bon moyen de ménager cette transition. Il insiste. Elle n'en démord pas et refuse catégoriquement un stage loin de chez elle. Sarah se met à pleurer. Au fil des échanges, Marc me lance des regards interrogateurs ; à la recherche à la fois de connivence et de bienveillance. [...] À cet instant, je pensais qu'il allait un peu loin. Je me suis toutefois interdit d'intervenir sauf, bien entendu, lorsqu'on m'invitait à le faire. Cela m'a conduit à redoubler de vigilance afin de distinguer les moments où Marc m'invite effectivement à prendre la parole (ce qu'il fera parfois afin d'avoir mon avis) ou, comme ici, pour obtenir mon approbation dans une situation embarrassante où il risquait de « perdre la face » (Goffman, 1993 : 9). Je me sentais alors complètement désarçonné, spectateur pris à partie, mais impuissant parce que non-légitime à prendre la parole sauf à aller

dans le sens de Marc, ce que je ne souhaitais pas par loyauté envers les élèves dont je m'attachais par ailleurs à recueillir le point de vue sur leur scolarité. Devant le caractère pesant de la situation et face au regard interrogateur de Marc, j'ai laissé échapper une moue qui traduisait le fait que je n'étais pas tout à fait d'accord avec lui. Il m'a alors fait signe, d'un geste de la main que c'était comme cela et pas autrement. Je n'avais aucunement l'intention de faire part de mon désaccord si on ne m'y invitait pas et encore moins en présence des élèves. Il en a été autrement (JdT, 15/11/2012).

Plus tard, à la suite d'une réunion un peu houleuse à laquelle Marc et moi assistions, il me glissa discrètement : « je ne sais pas comment tu fais pour rester à ta place, moi je ne pourrais pas me retenir d'intervenir » (JdT, 17/01/2012). Une place m'avait été assignée plus que ce que je ne l'avais choisie. Je me devais donc d'en avoir conscience et ne pas y faillir. L'« expérience de trouble⁹ » (Chauvier, 2011 : 88) rapportée ci-dessus s'est révélée particulièrement féconde pour la suite de mon enquête. Son caractère heuristique est directement lié à la rupture qu'elle introduit dans les allants de soi des interactions sociales. Elle en révèle en creux les usages. Les relations amicales n'échappent pas non plus aux stratégies de présentation de soi, d'autocontrôle ou encore aux discours convenus qui sont autant de manières de répondre aux attentes supposées de l'observateur. L'immersion prolongée participe à faire en sorte qu'à un moment ou l'autre, les acteurs (amis ou non) tombent le masque. Les pratiques se donnent progressivement à voir, la retenue se fait plus rare. L'ordinaire et la spontanéité peuvent alors peu à peu reprendre – mais jamais totalement – la place qu'elles occupaient avant l'arrivée du chercheur. Je suis resté un observateur observé.

3.2. L'amitié, une forme particulière d'« enclichage »

Assumer une relation d'amitié dans la relation ethnographique soumet inévitablement l'ethnographe au phénomène de l'« enclichage » qui consiste à être associé à une clique locale, par laquelle s'est faite l'entrée dans le milieu étudié (Olivier de Sardan, 1995 : 85). Ma proximité avec Marc me faisait courir le risque d'être assimilé à sa seule clique : Agathe, l'auxiliaire de vie scolaire rattachée au dispositif et enfin Marie-Louise, Florence et Rachid trois enseignants très impliqués dans le dispositif ULIS. Je bénéficiais ainsi de son réseau, et par-delà des sympathies, mais aussi des antipathies qui lui sont attachées. La validité des données ethnographiques reposant sur l'entrecroisement et la confrontation des regards sur l'objet étudié, et non sur une source unique, je ne pouvais me laisser enfermer dans des conflits locaux qui me précédaient (et bien souvent me dépassaient). Je devais pouvoir garder la possibilité

⁹ Chauvier (2011) utilise l'expression de trouble fondateur, qu'il désigne comme étant une impression de « familiarité rompue » (p. 89).

d'accéder à d'autres milieux d'interconnaissance. Il faut pour cela prendre garde à ne pas trop prendre parti (l'implication même douce y contraint parfois, les relations amicales avec les enquêtés également) ou à ne pas se laisser phagocyter par une clique au point d'en devenir le porte-voix. Il est des sujets qui peuvent vite conduire à endosser le rôle d'*advocate* ; l'inclusion scolaire des adolescents et jeunes adultes dits handicapés mentaux est de ceux-là. Je n'ai pour ma part pas échappé à l'enclichage et à certains de ses effets pervers, mais de façon modérée, du moins je le crois. Lorsque je m'éloignais de la clique de l'ULIS, la prudence à mon endroit, les discours convenus et les « stratégies indigènes d'embellissement et d'affabulation » (Wacquant, 1994 : 88-89), étaient de mise. En début d'enquête, j'ai pris soin de passer beaucoup de temps à déambuler dans les différents espaces du lycée, sans d'autre but fixé que de prévenir (ou au moins atténuer) les effets de l'enclichage auxquels, sinon, je n'aurais pu échapper. La salle des professeurs, le bureau de la vie scolaire, l'internat, l'entrée du lycée ont été autant d'espaces et de temps qui m'auront permis de ne pas être assimilé à une seule clique. Dès lors, j'ai dû accepter de ne plus être seulement chercheur, mais simplement un compagnon de discussion, une oreille attentive aux soucis professionnels ordinaires, voire parfois un confident. Si l'ethnographe doit savoir garder ses distances avec ses interlocuteurs, on constate néanmoins, en rejoignant Naepels (1998) que :

C'est avec les personnes dont nous sommes le plus proche que nous avons pu acquérir non seulement les éléments d'information les plus utiles et les plus clairs, mais aussi et surtout les plus indépendants des enjeux circonstanciels de la situation sur laquelle nous les interroignons, indépendamment même de l'ampleur de leur savoir. Ce paradoxe théorique a dans la pratique un nom simple et beau : c'est l'amitié (p. 196-197).

4. Répondre de ses observations auprès de ses interlocuteurs

« Alors quand est-ce qu'on va lire ta thèse ? », « Quand est-ce qu'on saura ce que tu écris sur tes carnets ! », « Alors ça avance, on va bientôt savoir ? », « Qu'est-ce que t'as vu aujourd'hui ? ». Autant de questions qui signifient qu'on s'endette vis-à-vis de ses interlocuteurs qui ont accordé de leur temps et leur confiance. Sauf à fuir son terrain (ou jouer la montre en prétextant que le travail d'analyse n'est pas encore achevé) et ne plus jamais y remettre les pieds, ni croiser ses interlocuteurs et donc, dans le cas présent, certains amis l'ethnographe n'a d'autres choix - en cours ou au terme de son travail - que d'honorer sa dette. Si répondre de ses résultats de recherche reste un exercice complexe, il n'en demeure pas moins que l'ethnographe se voit bien souvent dans la situation de devoir rendre des comptes à ses interlocuteurs.

Ayant prévu de déjeuner ensemble, Agathe, Marc, Rachid (professeur de mathématiques-informatique) et moi, faisons le choix d'aller dans un petit restaurant à l'extérieur du lycée. Au cours du repas, alors que la discussion s'engage sur le séjour à Paris [auquel j'ai participé] Rachid m'adresse la question suivante : « Qu'est-ce qu'ils t'ont dit les élèves de Bac pro sur le

voyage avec les ULIS ? » [Il fait référence à un voyage scolaire associant les élèves de l'ULIS à ceux d'une classe de terminale Bac Pro. À l'issue du voyage, j'ai mené des entretiens avec les élèves de Bac Pro dont il est professeur principal, ce qui explique sa question]. Peu préparé à cette question je craignais de répondre à l'emporte-pièce sans y avoir réfléchi en amont. Je trouvais alors une échappatoire en prétextant que je n'avais pas encore repris et analysé les entretiens [ce qui était vrai] et qu'il était donc difficile de répondre. Rachid insistera : « Oui mais en gros, juste pour savoir ce qu'ils t'en ont dit sur l'inclusion des élèves d'ULIS ? Moi je trouve qu'ils étaient bien intégrés, non ? ». Ne pouvant cette fois me défilier, je lâchais : « Dans l'ensemble, ils ont trouvé que c'était bien, ils ont bien apprécié, le voyage leur a plu. Ils seraient prêts à repartir avec les élèves d'ULIS. » Face à mon embarras et à la vacuité de ma réponse Rachid n'a pas cherché à aller plus loin. J'ai compris ici que je ne pouvais être là qu'en tant qu'observateur (JdT, 15/05/2012).

Les attentes des acteurs à l'égard du chercheur peuvent être fortes et ce d'autant plus lorsqu'ils vous ont accordé leur confiance au nom d'une appartenance et d'un passé communs. Il fut par ailleurs difficile de me déprendre de l'étiquette d'expert que certains m'avaient accolé. Comment convaincre que ce qui pousse à s'engager dans un travail de recherche c'est non pas l'excès de savoir, mais au contraire l'incomplétude de l'objet étudié ? Plus facile à dire qu'à faire lorsqu'on a soi-même été membre de l'institution enquêtée, que l'on enseigne à l'ÉSPÉ et que l'on prépare un doctorat. Les réserves que j'ai pu émettre à l'égard des demandes de mes interlocuteurs sont parfois apparues suspectes vis-à-vis de la confiance qu'il m'avait accordée. Marchive (2005) instituteur devenu enseignant-chercheur, rappelle que le risque est grand que la prudence du chercheur, ne « [...] passe pour de la fausse modestie ou pire encore pour de l'incompétence : il ne dit rien parce qu'il ne sait pas ; s'il ne sait pas c'est qu'il n'est pas un "vrai" chercheur » (p. 77). Par ailleurs, comment faire part de ses observations lorsque celles-ci font le constat de pratiques parfois très éloignées de ce qu'ont pu déclarer les acteurs, de ce qu'ils font et des principes qu'ils prétendent suivre. Soumettre les acteurs à une « déconstruction objectivante » (Winkin, 1984 : 42) de leurs pratiques peut entamer la relation de confiance et bien plus encore lorsque les interlocuteurs sont aussi des amis. D'un autre côté, fournir un propos édulcoré afin de ménager ses interlocuteurs risque de mettre à mal la valeur scientifique du travail de l'ethnographe. Répondre de sa recherche n'est pas une action neutre. On ne peut sous-estimer les conséquences sur le quotidien de ses interlocuteurs au-delà des relations que le chercheur entretient avec eux. À la suite du questionnement de Rachid, j'ai fait le choix de discuter plus ouvertement de mes observations - en cours d'enquête - plutôt que de différer le moment du retour à l'issue de la soutenance, lors d'un temps qui se voudrait collectif et plus officiel. Le regard critique que les acteurs ont pu porter sur mes propres observations a sans nul doute contribué à préciser, approfondir et enrichir mes descriptions. Inclure leurs points de vue dans le processus d'investigation ne signifie pas que ces derniers en prennent les commandes, il reste du domaine du chercheur. Provoquer des moments de retour (Kobelinsky, 2008) m'a au contraire permis

de mieux maîtriser la demande qui m'était adressée de la part des acteurs de les tenir informés de mes recherches. Susciter la participation de ses interlocuteurs a eu pour moi l'effet de limiter la traditionnelle confrontation univoque entre enquêteurs et enquêtés. Les discussions individuelles que nous avons pu avoir avec Marc autour de ses activités auprès des élèves de l'ULIS ont ainsi contribué à rendre moins pesant le poids de ma présence quasi-quotidienne pendant presque une année scolaire. Ce furent aussi des moments d'échanges assez intenses lorsque mes observations pointaient des contradictions entre les discours et les pratiques. Le déni ou l'agacement dont fit preuve Marc quant à la pertinence de mes analyses sur l'absence de place accordée à la parole des élèves dans le choix de leur orientation fut particulièrement heuristique dans l'affinement de mon hypothèse sur la force des représentations à l'égard de la catégorie de handicap mental à laquelle les élèves étaient assignés. S'il a pu me reprocher un manque de nuances dans mes observations – qui répondait à ma tentative d'objectivation de ses pratiques - prendre ses critiques au sérieux m'a en outre permis de faire progresser l'objectivité de ma recherche en attirant mon attention sur certaines dimensions auxquelles, sans nos échanges, je serais sans doute resté aveugle.

Conclusion

La relation de familiarité double au terrain telle que je l'ai définie dans ce texte conduit à poser un certain nombre de questions d'ordre méthodologique mais aussi épistémologique qui ne peuvent se satisfaire de réponses tranchées. Cette relation particulière au terrain et aux interlocuteurs donne-t-elle néanmoins au chercheur la possibilité de décrire et de comprendre un peu mieux le sens des actions et des situations observées ? Je crois, à l'instar de Marchive (2005), que l'expérience professionnelle passée, « ne fournit aucune garantie quant à la validité des connaissances produites » (p. 85). On peut cependant imaginer, poursuit-il, qu'elle « contribue à la finesse des observations et à la précision des descriptions » (p. 85). La proximité au terrain, plus profonde en situation de familiarité double, a sans aucun doute permis l'émergence de questions que je n'aurais pas perçues dans une position où mon implication aurait été moindre. L'esquisse d'une socio-analyse de mon dédoublement statutaire - socialement situé - aurait certainement pu contribuer à éclairer ce point signifiant, mais trop peu approfondi ici. Discuter plus avant en quoi les façons de faire et d'observer de l'enquêteur sont liées aux façons d'agir et de penser de l'ancien professeur (Truong, 2014) représente en effet un moyen supplémentaire d'objectiver la relation ethnographique. Si on ne peut accorder un surcroît d'autorité à l'ethnographie menée par un chercheur familier de son terrain, on peut gager que sa connaissance préalable du milieu enquêté aille à son avantage dès lors qu'elle ne conduise pas à une forme de cécité vis-à-vis de ce qu'il tente d'objectiver. L'enjeu reste alors de parvenir à se situer à distance convenable de l'objet observé ; ni trop près, ni trop loin. C'est à

force de réajustements permanents, incluant la prise en compte des réactions des interlocuteurs à la présence de l'ethnographe, dans une oscillation constante entre distanciation et implication, que le chercheur, étant également, dans mon cas, en position de familiarité double, pourra espérer approcher le sens dissous dans les pratiques observées. Rendus inévitable de par ma proximité à certains interlocuteurs, les moments de retour et d'échanges plus étroits autour de mes observations ont sans aucun doute participé à l'heuristique de certaines situations. Cette question mériterait toutefois d'être plus amplement développée tant elle se pose de manière manifeste dans les institutions qui acceptent, et parfois sollicitent, la présence d'un anthropologue. Au travers de la sollicitation d'un retour adressé au chercheur, c'est la question de son rôle et de l'utilité sociale de sa recherche qui est posée.

Bibliographie

- BAZIN J. (2008), *Des clous dans la Joconde*, Toulouse, Anacharsis.
- BEAUD S., Weber F. (2003), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- BENSA A. (2008), « Remarques sur les politiques de l'intersubjectivité », in D. FASSIN, A. BENSA (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, p. 323-328.
- BIZEUL D. (2007), « Que faire des expériences d'enquêtes ? Apports et fragilité de l'observation directe », *Revue française de science politique*, vol. 57, n° 1, p. 69-89.
- CHAUVIER E. (2011), *Anthropologie de l'ordinaire*, Toulouse, Anacharsis.
- CHKLOVSKI V. (2008), *L'art comme procédé*, Paris, Allia.
- COULON A. (1996), *L'ethnométhodologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- FAVRET-SAADA J. (1977), *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard.
- GARFINKEL H. (2007), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- GOFFMAN E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne 1. La présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN E. (1993), *Les rites d'interactions*, Paris, Éditions de Minuit.
- GUIGUE M. (2014), *Ethnographies de l'école*, Louvain-la-Neuve, De Boeck.
- KOBELINSKY C. A. (2008), « Les situations de retour. Restituer sa recherche à ses enquêtés », in D. FASSIN, A. BENSA (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, p. 185-204.

- LANSADE G. (2016), *La vision des inclus. Ethnographie d'un dispositif d'inclusion scolaire à destination d'adolescents et jeunes adultes désignés handicapés mentaux*, thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, Marseille.
- MARCHIVE A. (2005), « Familiarité et connaissance du terrain en ethnographie de l'école. L'ancien instituteur est-il meilleur ethnographe ? », *Les sciences de l'éducation pour l'Ère nouvelle*, vol. 38, n° 1, p. 75-92.
- MURPHY R. (1990), *Vivre à corps perdu*, Paris, Plon.
- NAEPELS M. (1998), « Une étrange étrangeté. Remarques sur la situation ethnographique », *L'Homme*, vol. 38, n° 148, p. 185-199.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P. (1995), « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, vol. 1, p. 71-109.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P. (2000), « Le "je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, vol. 41, n° 3, p. 417-445.
- PASSERON J.-C. (2006), *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel.
- RETIÈRE J.-N. (2003), « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, vol. 16, n° 63, p. 121-143.
- TRUONG F. (2014), « Quand un prof enquête sur ses élèves. Objectivation, objections et objectifs », *Genèses*, vol. 94, p. 159-177.
- WACQUANT L. (2000), *Corps et âme. Carnet ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone.
- WINKIN Y. (1984), « Travail ethnographique et objectivation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 55, n° 1, p. 41-45.

Pour une observation trébuchante

De l'inconfort de la posture ethnographique

Louise Debouny¹

[Résumé] Construire une ethnographie dite du proche suppose pour le chercheur d'interroger ses méthodes d'enquête et ses modalités d'accès au terrain. Mais peut-on jamais prétendre être « chez soi » lorsque l'on adopte une posture qui exige de conjuguer immersion et distanciation ? Se peut-il que l'on travaille « chez Nous » quand se meuvent en permanence les contours de l'altérité ? En acceptant de s'essayer aux inconforts du terrain au travers d'une immersion participative, l'ethnologue peut arpenter ces distances inconciliables mais pourtant heuristiques et faire de sa maladresse et de son malaise des outils de connaissance.

Mots-clés : ethnographie du proche, corps et personne, implicite, maladresse, observation flottante.

[Abstract] Conducting anthropological fieldwork « at home » implies that the researcher questions methods and access to the field. But how can one pretend to work at home when closer doesn't mean more familiar? Distances between Us and Them keep moving as we are adopting a fully participant method which can lead to discomfort and clumsiness regarding the researcher's experience. Furthermore, exploring and embracing discomfort and clumsiness rather than ignoring it allows using them as methodological and heuristic tools.

Keywords: anthropology at home, body, self and personhood, discomfort, clumsiness, participant observation.

Introduction

À travers deux enquêtes élaborées l'une au lointain et l'autre au proche, ma contribution revient sur le caractère heuristique de l'inconfort² et de la maladresse vécus par l'ethnologue sur le terrain. La première fut conduite en Amazonie équatorienne dans le village de Sarayaku de février à mai 2014, et la seconde – fraîchement amorcée et toujours en construction – prend place dans le contexte de la prostitution en région liégeoise, en Belgique. Ces enquêtes ont toutes deux questionné ma légitimité, la validité de ma démarche ethnographique, sa finalité, ses outils et ma propre aptitude à la mener à bien. Mais si les difficultés éprouvées se sont à première vue érigées

¹ Université de Liège.

² Sur l'inconfort vécu par le chercheur, voir de La Soudière (1988) qui aborde le terrain comme épreuve au travers d'une lecture de son expérience et de celles de Rabinow et de Maho.

en obstacles à la recherche, elles se sont parfois également avérées outil de compréhension.

En Amazonie, j'étudiais les conceptions du corps et de la personne à travers le partage des pratiques quotidiennes. Les impairs commis, résultat de ma méconnaissance de ce qui pour mes interlocuteurs relevait de l'évidence, furent inconfortables et nombreux. Sans eux pourtant, jamais les implicites sur lesquels j'ai buté n'eurent été énoncés. Je me confronte à nouveau à ces maladresses et ces embarras sur le terrain liégeois où déjà se lit leur portée heuristique. Ville qui m'a vue naître et où je vis, Liège s'offre, à l'épreuve de la démarche ethnographique, sous un jour où le proche (au sens de Laplantine, 1996), se déplace en contrariant l'apparente familiarité d'un lieu que j'appelle trop rapidement « chez moi ». Ainsi, plutôt que de céder à la tentation d'éluider les inconforts de la restitution, je souhaite m'y attarder et les accueillir dans un cadre méthodologique. Si l'exploration des maladresses – pour embarrassantes qu'elles furent – m'a permis de mieux saisir les pratiques quotidiennes et les représentations qui les sous-tendent, elle pointe également des arguments en faveur de l'observation participante en général, et de l'observation « flottante » (Pétonnet, 1982) en particulier, lorsqu'elle amène à trébucher dans cet inconnu que l'on souhaite rencontrer. Nés de l'écart entre l'implication active de l'ethnologue dans les pratiques étudiées, la distance qu'il maintient pour les objectiver, et l'ignorance sur laquelle s'appuie chaque démarche de recherche, les inconforts jalonnent l'espace où se joue la pratique de l'ethnographie, cette gymnastique.

Par ailleurs, considérer les enjeux spécifiques attachés à la pratique d'une ethnographie dite « du proche » nous invite préalablement à définir et interroger ses contours³ De quelle proximité parle-t-on quand la discipline nous appelle – ici comme là-bas – à faire à la fois exercice d'intégration pour la méthode, et œuvre de distanciation pour l'analyse ? Se tenir au plus près et exercer un regard éloigné, voilà ce qu'exige de l'ethnologue l'observation participante, cet oxymore (Copans, 2011 [1999] ; Wolcott, 2005). Les distances méthodologiquement construites constituent ainsi des tensions permanentes qui permettent l'existence et l'exercice de la discipline anthropologique, et aucune posture réflexive ne peut se permettre d'en évacuer l'observation. Les pages qui suivent illustrent le fait que, si chaque terrain implique des contraintes spécifiques dans la construction de la place de l'enquêteur, de l'objet de recherche et de sa méthode, pour peu que soient adoptées une démarche inductive rigoureuse et une volonté d'immersion participative, rien ne distingue fondamentalement ethnologie du proche et ethnologie du lointain. Le critère géographique ne pouvant être retenu comme pertinent, c'est dans d'autres sphères que s'expriment ces

³ Voir notamment Bromberger (1997) au sujet des spécificités méthodologiques de l'abord d'un terrain du proche.

distances et c'est à la lecture des accrocs qu'elles engendrent qu'il est permis de les déchiffrer.

1. Observation trébuchante

La recherche que j'ai menée en Amazonie équatorienne dans le village de Sarayaku portait sur les représentations du corps et de la personne dans la culture kichwa. J'ambitionnais d'en lire les expressions dans les pratiques quotidiennes en lien avec l'environnement. À Sarayaku, le statut de personne (Mauss, 1938) n'est pas réservé aux humains, mais peut être attribué selon les contextes à différents êtres visibles ou invisibles : esprits, animaux ou végétaux qui jouent un rôle déterminant dans la reproduction sociale humaine. La personne n'est pas caractérisée par une essence, mais son existence est conditionnée par l'attribution d'une place au sein d'un rapport d'interlocution où prennent part des intervenants humains et non-humains. Parce qu'elle engage des modalités de construction du corps et de la personne, la relation spécifique que les Kichwa de Sarayaku entretiennent avec l'environnement touche à l'intime et à la constitution même du sujet (Leenhardt, 1947 ; Cartry, 1973). Or cette thématique se prête difficilement à l'objectivation.

Plus largement, la notion de corps et de personne, en apparence évidente et d'appréhension immédiate, recouvre une grande multiplicité de représentations. Puisqu'elles se superposent sans nécessairement se recouvrir, le corps et la personne sont à aborder conjointement. L'examen de leurs différentes acceptions, constitutives de l'identité dans une société donnée, met au jour l'implication de représentations de l'organisation de l'espace, de la différence entre les sexes, de l'ordre des générations ou encore de la distinction humains/non-humains. C'est cet éclairage heuristique apporté par la notion de corps et de personne que salue Michel Izard, pour qui « prendre en compte pour eux-mêmes des systèmes de représentations de la personne et du monde – et de la personne dans le monde » permet de lire ensemble des dimensions de l'expérience humaine trop souvent artificiellement séparées par le découpage propre au genre monographique (Izard, 1988). La constitution de la personne relève du domaine de l'implicite, comme l'a illustré Marcel Mauss (1938) dans le contexte des sociétés dites occidentales. Ainsi, pour explorer cet objet peut-être plus que tout autre, c'est au travers du partage de la vie ordinaire et dans les interstices de l'apparente banalité qu'il convient de déceler les modalités et conditions de cet état qui semble pour tous et partout une évidence : le fait d'être soi. Sur le terrain amazonien où j'ai séjourné, la culture du manioc, les pratiques cynégétiques, la cuisine, les diètes ou les soins du corps sont autant de domaines dans lesquels s'actualisent ces conceptions qui ne s'énoncent pas. C'est donc dans le partage de la vie quotidienne que j'ai cherché les normes et les codes que je ne pouvais me faire énoncer. Accéder à l'ordinaire ne peut se faire qu'en s'y essayant, et les discours produits sont de bien peu de secours pour

guider l'ethnologue gauche et maladroit, qui ne découvre les contours d'une organisation sociale qu'en butant dessus.

Centro Sarayaku, Sarayaku, Equateur, 8 mars 2014, milieu de journée⁴

Après la journée de travail communautaire à laquelle participent tous les centres de Sarayaku⁵, une fête de deux jours est organisée. Il a été convenu que nous accueillions les habitants de Sarayakillu, chez qui nous nous rendrons à notre tour demain. Les habitants des différents centres sont tenus de se recevoir réciproquement en s'invitant par l'intermédiaire de leur kuraka. Nous attendons longtemps les gens de Sarayakillu au son des tambours. Seuls les hommes en jouent. Chacun a confectionné le sien à l'aide de peaux d'animaux chassés spécifiquement à cette fin. Ils forment un cercle, avançant à petits pas sur la terre de la grande salle de la maison des parents de notre kuraka. La salle désigne l'espace principal de la maison, une vaste étendue sans murs couverte d'un toit de feuilles tressées et encerclée de bancs. Au cri de J.-L. – une vrille stridente et brève –, les musiciens font volte-face et reprennent leur course en sens inverse. Propagée au loin, la musique indique à nos invités que nous les attendons. L'impatience commence à se lire sur les visages des dirigeants. Longtemps avant que je ne puisse moi-même le percevoir, on entend soudain le son des tambours de Sarayakillu : « ils arrivent ! ». Les invités prennent place, hommes et femmes s'assoient séparément. La fête consiste à servir et boire la chicha – la bière de manioc fermentée grâce à la salive des femmes qui en ont mastiqué la pulpe – et à danser au son des tambours. Lorsque les jarres seront vides, nous nous déplacerons tous vers une autre maison de Centro Sarayaku, pour boire et danser à nouveau. J'interroge une jeune fille : « que faut-il faire ? Comment danse-t-on ?⁶ ». « Normalement ! » me répond-elle, rassurante. Elle souhaite également savoir comment nous dansons dans mon village. J'hésite. Je suppose que cela dépend. « Normalement aussi, mais différemment », finis-je par lui répondre.

[...] Craignant de ne savoir comment m'y prendre, je refuse les deux premières sollicitations puis finis par me lever lorsqu'un troisième danseur vient jouer du tambour devant moi en guise d'invitation. J'imité au mieux les autres

⁴ Il s'agit de notes retravaillées sur base de mes observations du jour et de notes prises à la volée.

⁵ Le territoire est découpé en sept ensembles résidentiels appelés « centres », chacun représenté par un responsable politique, le *kuraka*. Les règles qui ordonnent les comportements des groupes et des individus selon la logique de co-résidence s'appliquent aussi à moi, et je dis « chez nous » ou « notre *kuraka* » en référence à l'unité domestique à laquelle je suis associée, celle de mes logeurs à Centro Sarayaku.

⁶ Les habitants de Sarayaku parlent le kichwa mais la plupart des villageois ont une très bonne connaissance de l'espagnol, qui est enseigné à l'école. Il est cependant peu utilisé lors des conversations informelles, par les personnes âgées et par les enfants. J'ai pour ma part mené les entretiens informels et les échanges ordinaires en espagnol tout en m'appliquant à acquérir un maximum de termes et d'expressions du vocabulaire kichwa.

danseuses. Je piétine et tourne sur moi-même. Je m'applique beaucoup et il me semble donner le change. Devant moi, le jeune homme continue à jouer et répète quelque-chose que je ne comprends pas. Je présume qu'il m'enjoint d'accélérer le mouvement. Je m'exécute. Je comprends trop tard qu'il me demandait de cesser. Nous sommes tous les deux très embarrassés. Je ne réaliserai que plus tard avoir laissé durer cette danse bien plus longtemps que ne le veut l'usage.

Sarayakillu, Sarayaku, Equateur, 9 mars 2014, après-midi

Bien qu'elle se déroule « normalement » pour ses pratiquants habitués, l'invitation à danser répond à des modalités précises dont l'on ne m'informe pas d'emblée mais que je découvre en multipliant les observations. Au travers des échanges de regards discrets entre les joueurs de tambours et les hommes assis, se dessine la logique des autorisations et les relations de parenté qui s'y illustrent.

Ce sont les hommes qui invitent, uniquement parmi les femmes issues du groupe du « centre » voisin. L'homme se déplace en jouant, s'arrête à hauteur de celle avec qui il veut danser et lui effleure généralement l'épaule avec le bâton du tambour. L'invitée ne lui répond pas et le regarde à peine. Bientôt, son regard se perd dans le vide, elle boit quelques gorgées supplémentaires, termine s'il y a lieu sa conversation. Au bout d'un temps qui me paraît long, elle rejoint finalement l'homme au centre de la salle, où il bat toujours le tambour en l'attendant. La danse qui suit ne dure pas plus de quelques minutes. La femme virevolte devant le musicien. Elle tourne dans un sens puis dans l'autre, piétinant la terre. Ses épaules miment une esquive, qui semble dérober à son partenaire l'accès à son visage, qu'elle incline en se détournant de lui. Pieds nus ou en bottes de caoutchouc, parfois tout en portant sur le flanc un bébé endormi dans un drap noué, les femmes relèvent les pans de leur jupe et accompagnent leurs gestes d'amples mouvements de cheveux. Les plus âgées sont réputées meilleures danseuses, m'explique-t-on. Elles connaissent différentes façons de faire que mon œil inexpérimenté peine à identifier. Ces manières de danser sont liées au comportement animal, qu'elles imitent. Un certain geste du bras et une inclinaison de la tête évoquent le toucan, une façon de piétiner, le pécar. Comme beaucoup d'autres savoir-faire, ces connaissances se perdent, regrettent la plupart des habitants de Sarayaku. Durant cet après-midi de fête à Sarayakillu, en interrogeant les femmes sur les temps d'attente entre chaque danse, j'apprends que les hommes doivent obtenir l'autorisation d'un parent de celle qu'ils invitent avant qu'ils ne puissent danser ensemble. Ainsi, le laps de temps consacré à l'indifférence affichée de la potentielle partenaire permet de laisser au cavalier le loisir de prévenir celui ou celle qui se porte garant de la danseuse. On interroge généralement le père pour une fille célibataire, l'époux pour une femme mariée, son fils en l'absence de celui-ci, ensuite son père ou, en dernier recours, un frère ou un oncle. Je l'ignorais alors, mais c'est auprès des personnes qui m'hébergent que l'on s'assure de pouvoir m'inviter. Seules les femmes âgées se précipitent à la suite de leur cavalier, sans plus de formalité. Les femmes âgées... et l'ethnologue. Ignorante de la conduite à adopter, je paraissais depuis deux jours une femme de bien peu de vertu, pour faire si peu cas de l'autorisation de mes aînés et suivre sans attendre mon partenaire, souriante et enthousiaste, là où la

correction exigeait que mes yeux se perdent préalablement au loin pour de longues minutes.

Embarrasser le danseur en ne respectant pas le découpage du temps, apparaître une femme aux mœurs légères pour ignorer l'autorisation de mes pseudo-parents, et devoir subir les régulières colères de mon hôte m'accusant de ne pas avoir adopté des comportements attendus pourtant jamais explicités : autant de maladresses et malaises qui, avec d'autres encore, ont émaillé ma recherche tout en pointant toujours des clés de compréhension. L'erreur renseigne puissamment sur la norme non verbalisée. Ce qu'éclairent ces expériences au demeurant désagréables, c'est également la difficulté pour mes interlocuteurs de communiquer des informations sur les modalités pratiques de leurs usages quotidiens, aussi profondément ancrées. Parce qu'elle n'a rien de spectaculaire, parce qu'elle est l'évidence même, on ne discourt pas sur l'organisation de la vie ordinaire. Les normes qui régissent cette dernière ne sont pas explicitées et n'apparaissent pas même comme des conduites obéissant à une logique particulière. « *Así es* » (c'est comme ça), cette expression soldait la plus grande part de mes questions tout au long du terrain. Ainsi, le peu d'explications que j'ai pu recueillir en interrogeant mes informateurs sur leurs manières de faire, guidée par les impératifs de ma recherche comme par l'inconfort dans lequel me plongeait chaque jour mon ignorance, n'a pu être compensé que par les indications récoltées dans le partage des activités journalières. Si j'obtenais peu d'instructions en amont sur les façons de procéder, restées jusqu'alors masquées par leur banalité, commettre des impairs me permettait d'obtenir des explications précises. Davantage que ma fine compréhension des conduites, ce sont mes erreurs d'appréciation qui m'ont fait progressivement apparaître les contours d'implicites, en quelque-sortre révélés à tâtons au fil de mes déconvenues. Ces dimensions se lisent en filigrane à la faveur des actions ordinaires. Ainsi, s'y attacher exige l'adoption d'une posture méthodologique permettant leur émergence, car les domaines de pratiques signifiantes pour la recherche ne peuvent toutes être circonscrits par avance.

L'observation flottante consiste à rester en toutes circonstances vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis mais à la laisser flotter afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes (Pétonnet, 1982 : 39).

Cette posture méthodologique a rendu possible sur mon terrain une appréhension transversale de mon objet et l'émergence de matériaux pertinents pour rendre compte de la manière dont, à Sarayaku, les personnes se pensent et pensent le monde, en dehors des discours des autorités religieuses ou politiques. Mais si rester disponible ouvre la voie à la découverte, c'est prendre concrètement part aux expériences et s'y frotter parfois avec rudesse à son tour, qui permet de faire apparaître toutes les aspérités des phénomènes que l'on veut comprendre.

2. Déménager son terrain « chez soi »

De retour d'Amazonie, c'est à l'étude de ma propre société que je souhaitais m'attacher, enthousiaste à l'idée d'y débusquer d'autres conceptions du corps, des substances, de tout ce qui contribue à faire des êtres humains des personnes inscrites parmi leurs semblables. Les pratiques observables dans l'exercice de la prostitution me semblaient à même d'éclairer les acceptions du corps et de la personne « chez moi ». Dans ce contexte culturel marqué par la césure épistémologique héritée des conceptions cartésiennes, la rhétorique empruntée aux sciences du vivant trouble l'appréhension de représentations du corps pourtant historiquement situées et contingentes. « Ici » également, les façons de définir l'individu, le corps, la personne et les usages qui en sont faits selon les circonstances gagnent à être documentées. Pour aborder ces questions, le contexte de la prostitution semble offrir une « situation limite » – dans la mesure où il imposerait aux acteurs la confrontation avec des irréductibles, et les contraindrait ainsi à opérer des choix (Marcel, 1937 ; Jaspers, 1963) – permettant sans doute d'éclairer les différentes composantes de la personne dans la Belgique francophone contemporaine. En effet, les cadres politique, juridique et socio-économique dans lesquels s'exercent aujourd'hui les différentes formes de prostitution en Belgique⁷ illustrent avec force la difficulté qui subsiste à appréhender – ne serait-ce que pour le légiférer – l'exercice professionnel des pratiques sexuelles. Développées dans les interstices de la légalité mais contraintes administrativement, à la croisée des sphères intime et publique, les activités prostitutionnelles se posent en « problème social » au sens de Lahire (Mathieu, 2007) et constituent un objet heuristique pour les sciences sociales. Dans une perspective anthropologique, l'exploration de cet objet difficile à penser et donc à ordonner dans un cadre sociétal et notamment légal trouve également sa place dans le champ de la parenté. Les discours et les pratiques qui se déploient dans et autour de l'exercice de la prostitution invitent en effet à articuler entre eux différents usages du corps dans les sphères privées, professionnelles et familiales. Quelles techniques du corps spécifiques se déploient dans chacune d'elles ? Quelles conceptions des substances s'y actualisent ? Quel sens leur donne-t-on et au travers de quelles pratiques ? C'est à ces questions qu'ambitionne de répondre la recherche amorcée par une enquête de terrain à Liège et dans ses environs, « chez moi ».

Déplacer son enquête du lointain au proche soulève dès le départ des questionnements. Que signifie mener une ethnographie du proche ? Et de quelle manière cette

⁷ Au cours de cette pré-enquête j'ai abordé des formes de prostitution dites « en maison, salons, de rue, et privés » auxquelles l'exercice rémunéré de la sexualité ne se limite pas. Pour les besoins de ma future recherche je m'attacherai particulièrement à la prostitution pratiquée par des femmes dans les établissements « privés » et les « salons ».

proximité supposée conditionne-t-elle l'accès au terrain et les modalités de la recherche ? À Liège, ville où j'ai grandi et où je réside, il m'est possible d'entrer sur le terrain et d'en sortir à loisir. Je vivais en Amazonie avec la famille qui m'accueillait, dans ces maisons sans murs, dans une immersion parfois oppressante, mais où je n'avais pas chaque matin à négocier ma présence. À vrai dire, tout le monde au village semblait avoir fini par s'en désintéresser. Si j'avais souvent trouvé pénible une organisation spatiale où jamais il ne m'était possible de m'isoler – faisant par-là l'expérience d'une forme de solitude dont ne prémunit pas la présence d'autrui –, un des bénéfices de me trouver ainsi maintenue parmi les autres m'avait tout à fait échappé. Une fois établie parmi mes informateurs, si je ne pouvais plus partir, je n'avais en effet pas besoin de répéter l'effort de l'intégration initiale. Alors que le confort supposé d'allées et venues répétées se solde également par la nécessaire obtention, à chaque venue, d'un droit de passage et de séjour.

« N'essaie surtout pas de revenir ici toute seule »⁸, m'avait intimé l'éducateur que je venais d'accompagner dans sa tournée nocturne à la rencontre des prostitué(e)s de rue dans le quartier de la Grand Poste. Bien que le lieu en question soit constitué d'un ensemble d'artères du centre-ville de Liège qu'il m'arrive régulièrement de traverser, c'est aux relations qui s'y nouent dans le cadre prostitutionnel, à certains coins de trottoirs et à des heures spécifiques que le jeune homme se réfère. Dans ma propre ville, dans un lieu public ouvert où se superposent des activités d'ordres divers (commerce, logement, prostitution, déambulation,...) l'accès à mon lieu d'enquête se trouve plus contraint encore que lorsque je travaillais à cinq heures de pirogue de la première voie carrossable.

Alors que je quitte mon lieu d'enquête liégeois, chaque nouvelle incursion est à négocier. La temporalité du terrain se découpe soudainement sur le mode du temps de travail propre à nos sociétés industrialisées, ne laissant que difficilement place à une immersion intensive dans la durée. La permanence même sur le terrain est sans cesse évaluée et nécessite d'être à chaque fois justifiée.

3. Proximités et altérités construites

Rue Marnix, Seraing, Liège, Belgique, 24 Juin 2015, 9h45

La rue est sinistre et silencieuse. Les maisons s'alignent d'un seul côté de la route. Face à elles s'étend un long mur qui masque la voie ferrée. J'aperçois les vitrines éclairées au loin où déjà des femmes ont pris leur poste et reçoivent leurs clients, je ralentis le pas. La rue ne débouche nulle-part, c'est un cul-de-sac : on s'y rend difficilement par hasard. Un homme s'avance dans ma direction sur le trottoir opposé, celui des maisons. Nos yeux se rencontrent et

⁸ Observations du jeudi 25 juin 2015, Liège, Belgique.

se quittent aussitôt. Je suis mal à l'aise. Je me demande si l'homme subodore que je viens pour travailler comme prostituée. Moi-même je suppose qu'il s'en revient de l'un des établissements de prostitution. Un autre homme, au loin, s'apprête également à croiser ma route. Échanges de regards furtifs. Les genres découpent en un instant les seules positions disponibles pour eux et pour moi dans ce contexte prostitutionnel où seules des femmes exercent. À eux la position de présumés clients, à moi celle de travailleuse sociale ou celle de travailleuse du sexe.

La figure d'altérité que j'incarnais à Sarayaku, femme occidentale renvoyée du côté des « Colons »⁹, avait souvent entravé ma crédibilité auprès de mes informateurs en suscitant le doute quant à mes capacités à appréhender la vie kichwa. « Tu ne vas pas comprendre le *kawsak sacha*¹⁰ par toi-même alors que tu ne connais rien » m'avait assuré mon hôte. Par ailleurs, mon genre conditionnait largement ma liberté de déplacement et m'interdisait une partie des activités significatives (pratiques de chasse et de pêche) et l'accès à ce qui est désigné comme « forêt » selon la conception locale. Débutant cette nouvelle enquête dans la ville où je réside, femme parmi d'autres femmes de ma région et partageant avec elles un certain nombre de traits somatiques, j'avais imaginé mon entrée sur ce nouveau terrain *a priori* favorisée par mon genre. En empruntant pour la première fois la rue Marnix, je me voyais effectivement d'un simple regard déjà possiblement assimilée aux personnes que je m'apprêtais à rencontrer : « ces hommes pensent sans doute que je me prostitue ». Pourtant, ce vœu d'ethnologue si promptement exaucé m'apparut soudain plus désagréable que réjouissant.

Dans le contexte de l'activité prostitutionnelle, où sont fortement représentées les politiques publiques, l'entrée pour les personnes qui ne sont ni prostituées ni clientes se fait d'ordinaire par la santé ou la répression. C'est par la porte institutionnelle que j'ai moi aussi abordé le terrain dans les premiers temps de l'enquête, avec les facilités et les freins que cela suppose. En contact avec les associations qui accompagnent des personnes prostituées¹¹ à Liège (Espace P, Icare) j'ai conduit avec les travailleurs so-

⁹ Par opposition à « Natif », selon les catégories utilisées dans les discours de mes informateurs.

¹⁰ Le terme signifie « forêt vivante » et se réfère à la conception environnementale kichwa. Il est mobilisé dans la sphère politique pour appuyer les revendications des représentants du village.

¹¹ Marquée par un positionnement abolitionniste, la loi belge postule les personnes « prostituées », au sens exprimé par la voix passive du verbe pronominal, et n'utilise pas sa forme pronominale réfléchie (se prostituer soi-même). D'un point de vue pénal, on ne peut ainsi en Belgique se prostituer mais est encouru le risque de l'être par autrui. La possibilité de consentement n'infléchit pas le caractère illégal de la transaction puisque sont incriminés ceux qui organisent la prostitution et non ceux qui l'exercent (Exploitation de la prostitu-

ciaux des entretiens exploratoires et les ai suivis dans leur travail, dans divers lieux où s'exercent les pratiques sexuelles tarifées. Assistant à la permanence sociale installée parmi les « salons » à Seraing, j'ai pu approcher les lieux de prostitution en bar-vitrine et rencontrer des personnes qui y travaillent. Cette introduction à ma recherche m'a offert de mieux cerner – sans toutes les aborder – différentes formes de prostitution ainsi que leur ancrage institutionnel, leurs lieux, modalités, périodes et horaires d'exercice. Si cette entrée m'a permis de mieux circonscrire différentes sphères de travail, elle suppose aussi malgré moi une posture associée à celle des travailleurs sociaux, dont j'ai bien du mal à me départir, et ne saurait suffire à instaurer une relation ethnographique privilégiée. Cet accès peut paraître opportun et rassurant comme ouverture vers un milieu qui semble hermétique, mais il constitue également une entrave à mon intégration en tant que chercheuse. Les personnes que je rencontre m'identifient systématiquement à une stagiaire des services sociaux, me signifiant par ces méprises répétées l'urgence d'exposer plus explicitement ma démarche et ses spécificités. « Ils nous trouvent bizarres. Ce "bizarre" ne peut durer longtemps. Il faut vite qu'ils nous donnent une étiquette » (Maho, 1985 : 29-30). Il apparaît en effet impératif de clarifier aux yeux des enquêtés les conditions et les bénéfices d'une observation immersive, à plus forte raison lorsque chaque heure passée sur le terrain nécessite un accord et une explication.

Embrasser pleinement une méthode d'observation flottante – voire trébuchante lorsque se révèlent des obstacles impossible à prévenir sans s'y être heurté – implique d'accueillir des situations d'inconfort, d'appréhender les « petits riens » (Razy, 2004), les à-côtés, puisque c'est bien là que les implicites s'illustrent. Parler d'observation participante lorsque l'on ambitionne d'explorer les pratiques sexuelles rémunérées pose inévitablement la question des comportements adoptés ou non par l'ethnologue, et celle des limites morales, éthiques et physiques qui sont siennes dans son cadre de recherche. Rommel Mendes Leite lui préfère la « participation observante » (1992) ou « participation modérée » (1997) pour rendre compte de l'observation de pratiques sexuelles auxquelles le chercheur ne prend pas pleinement part. Sans arguer qu'il est obligatoire de mener la vie de ses informateurs pour accéder à l'altérité, il est cependant intéressant de noter les actes que je me refuse à poser alors même que je n'oppose pas de jugement moral face aux pratiques de mes interlocuteurs. J'ai embrassé au cours de mes recherches précédentes bien des activités pour lesquelles j'ai pu éprouver de la répulsion. La plasticité des réactions de dégoût à ces occasions s'est d'ailleurs avérée heuristique pour éclairer l'incorporation des normes sociales. Sur le terrain, lors de mes activités professionnelles de recherche, j'ai pu ingérer la salive

tion et de la débauche, art. 380 du Code pénal). Ces questions à la fois terminologiques et idéologiques méritent à elles seules un développement ultérieur.

d'autrui, compromettre mon système digestif et immunitaire, engager mes affects, mes cinq sens et mon sommeil, mais je me refuse pourtant d'y soumettre l'exercice de ma sexualité. Le corps au travail, oui, mais pas le sexe. Voilà qui participe de la mise en lumière du sujet qui nous occupe : un usage spécifique du corps qu'une société ne peut se résoudre à concéder à la logique économiste, quand y est pourtant largement encouragée la mobilisation des autres organes à des fins professionnelles.

Conclusion

Au cœur même de l'entreprise anthropologique, de la construction de son objet à l'élaboration de ses outils, éloignement et proximité dialoguent, et c'est de leur rapport que naît l'espace souvent inconfortable où se fonde cette discipline. Entre l'impératif de distanciation qui permet d'objectiver les observations, et la proximité nécessaire à l'inclusion du chercheur parmi ceux auprès desquels il se propose de faire œuvre de compréhension, proche et lointain sont toujours conjointement convoqués indépendamment des coordonnées géographiques ou des distances parcourues par l'ethnographe pour rejoindre son terrain.

Par ailleurs, en ces temps d'extrême mobilité professionnelle permise par les conditions matérielles et ardemment promue par le cadre académique, la société dite d'origine du chercheur ne peut plus elle-même constituer le point zéro au départ duquel mesurer l'éloignement. Le lieu de restitution des résultats, là où se tiennent les tiers auxquels s'adresse son récit, peut-il alors être pris pour repère ? Car en effet, ce sont bien ses semblables qui valideront le discours de l'anthropologue et constitueront ainsi l'une des conditions d'interlocution de l'ethnographie. Pas d'énoncé sans destinataire, et pas de science sans pairs. « Ici », par rapport à « là-bas », devient alors le lieu où l'on parle scientifiquement d'« Eux », espace tracé par l'« entre-Nous ». Pourtant, depuis longtemps les travaux de la discipline ne « nous » sont plus réservés et rien ne permet plus désormais de distinguer catégoriquement lectorat et populations étudiées. « Car les descendants des "sauvages" d'hier s'intéressent grandement aux livres qui les décrivent [...] et ils ne ménagent pas leurs critiques » remarque Caratini (2012 : 13). Les « Eux » pris pour objet font ainsi également partie des « Vous » à qui les résultats s'adressent. Cet état de fait m'avait été rappelé par les personnes dont j'ambitionnais de faire mes « enquêtes ». « Nous n'avons pas besoin d'un autre Descola » m'avait sans ambages annoncé mon hôte alors que nous partagions notre premier repas au cœur de la forêt équatorienne dans le village kichwa qui allait devenir mon terrain. « Si c'est pour décrire nos céramiques, ça n'est pas la peine, nous les connaissons déjà ». Ainsi s'amenuisent et se brouillent désormais les distances entre informateurs et lectorat.

En somme, l'écart entre proche et lointain se redessine toujours en fonction des critères par rapport auxquels l'anthropologue est assigné « Autre », qu'il soit renvoyé à l'ethnicité du « colon » ou au privilège de réserver sa sexualité à la sphère privée.

Nommer une ethnographie « du proche » ou « du lointain » n'a que peu de sens dès lors qu'est pratiquée une observation participante flottante et trébuchante telle que décrite dans ces pages, aux contours et degrés définis par le terrain. Car enfin le terrain n'est pas un lieu, c'est avant tout l'adoption délibérée d'une posture.

Enquêter « chez soi » ne signifie donc pas pour autant enquêter « chez Nous » : le chercheur au travail et ses interlocuteurs restent les uns pour les autres des figures étrangères. Et si le premier doit s'évertuer à amincir ce qui tient les seconds à l'écart, les éloignements les plus importants ne sont pas ceux qui séparent le domicile du chercheur et le lieu d'exercice de son métier. La distance entre « moi » et « eux » se redessine alors que se déplace le contexte du terrain d'enquête et que se redéfinit la posture ethnographique ; la mesure de l'éloignement culturel et social conservant cette géométrie des écarts. Arpenter cet espace mouvant en offrant d'y trébucher permet certainement au chercheur de basculer vers un entendement que seule permet l'étreinte méthodologique des inconforts et des maladresses.

Bibliographie

- AUGÉ M., COLLEYN J.-P. (2009), *L'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- BROMBERGER C. (1997), « L'ethnologie de la France et ses nouveaux objets. Crise, tâtonnements et jouvence d'une discipline dérangement », *Ethnologie française*, vol. 27, n° 3, p. 294-313.
- CARATINI S. (2012), *Les non-dits de l'anthropologie*, suivi de *Dialogue avec Maurice Godelier*, Paris, Thierry Marchaisse (« Les non-dits »).
- CARTRY M. (1973), « Le lien à la mère et la notion de destin individuel chez les Gourmantché », in G. DIETERLEN (dir.), *La notion de personne en Afrique noire. Actes du colloque international du Centre national de la recherche scientifique, Paris, 11-17 octobre 1971*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, p. 277-282.
- COPANS J. (2011 [1999]), *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Armand Colin.
- DACHET F. (1985), « Écrire ou rendre compte », in W. ACKERMANN, B. CONEIN, C. GUIGUES, L. QUERE et D. VIDAL (dir.), *Décrire, un impératif? Description, explication, interprétation en sciences sociales*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 190-193.
- DIONIGI A. (2001), « Terrains minés », *Ethnologie française*, vol. 31, p. 5-13.
- IZARD M. (1988), « Introduction », in D. BONNET (dir.), *Corps biologique, corps social. Procréation et maladies de l'enfant en pays Mossi, Burkina Faso*, Paris, ORSTOM (« Mémoires »).

- JASPERS K. (1963), *Autobiographie philosophique*, Paris, Aubier.
- LAPLANTINE F. (2010 [1996]), *La description ethnographique*, Paris, Armand Colin (« L'enquête et ses méthodes »).
- LAHIRE B. (2005 [1999]), *L'invention de l'illettrisme : rhétorique publique, éthique et stigmates*, Paris, La Découverte.
- LA SOUDIERE M. de (1988), « L'inconfort du terrain », *Terrain*, vol. 11, p. 94-105.
- LEENHARDT M. (1947), *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Paris, Gallimard.
- MAHO J. (1985), *Vivre dans la Creuse*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique.
- MARCEL G. (1937), « Aperçus phénoménologiques sur l'être en situation », *Recherches philosophiques*, vol. 6, p. 1-21.
- MAUSS M. (1938), « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" », *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 68, p. 263-281.
- MATHIEU L. (2007), *La condition prostituée*, Paris, Textuel (« La discorde »).
- MENDES-LEITE R. (1992), « Participation observante », *Le Journal du Sida*, vol. 43-44.
- MENDES-LEITE R., De Busscher P.-O. (1997), *Back-rooms. Microgéographie « sexographique » de deux back-rooms parisiennes*, Lille, Cahiers Gai Kitch Camp.
- PETONNET C. (1982), « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, vol. 22, n° 4, p. 37-47.
- RABINOW P. (1988 [1977]), *Ethnologue au Maroc, réflexion sur une enquête de terrain*, Paris, Hachette.
- RAZY É. (2004), « Le corps et la personne du petit enfant. Ethnographie des petits riens du quotidien soninké », *L'Autre. Cliniques, Cultures et Sociétés. Revue transculturelle*, vol. 5, n°2, p. 203-214.
- STRATHERN M. (1988), *The Gender of the Gift: Problems with women and problems with society in Melanesia*, Berkeley, University of California Press.
- WOLCOTT H. F. (2005), *The art of fieldwork*, Walnut Creek, Altamira Press.

Conclusion

Réflexion comparative sur quelques postures anthropologiques vécues de l'ailleurs et du proche

Sophie Caratini¹

Assurément, l'ethnologue est un être clivé. La pratique de sa discipline, qui impose le vécu d'une expérience solitaire de la marge ou de l'extériorité, induit ce clivage, preuve s'il en fut d'un « décentrement » non pas tant construit que subi. Le décentrement, en effet, ne saurait être réalisé par la seule intention du chercheur anxieux de réaliser cette « prise de distance » qu'on dit indispensable à la posture scientifique. Si l'objectivité absolue n'est plus cet horizon inatteignable de l'ethnologie dont on a enfin reconnu qu'elle se fondait sur des rapports intersubjectifs, le chercheur doit néanmoins rendre compte de la manière dont il a procédé pour collecter et interpréter le *corpus* de données sur lequel il fonde ses constructions théoriques, et montrer ce faisant qu'il a mis en acte une méthode susceptible d'être reconnue par les tenants de sa discipline ; ainsi pourra-t-il passer sous les fourches caudines des jurys de thèse et autres comités de lecture des revues à vocation scientifique.

Pour être validé par l'institution, l'exposé de la méthode doit désormais mettre en avant le décentrement opéré par le chercheur au cours de son travail et confirmer qu'il a bien inclus la réflexivité en tant qu'exercice intellectuel tout au long du processus de recherche qu'il a réalisé. Les doctorants, auxquels une importante bibliographie sur la question a été fournie sur la question - école doctorale oblige -, partent en effet sur le terrain avec ces deux impératifs : se décentrer et se penser soi-même en situation de décentrement, c'est-à-dire s'objectiver soi-même en même temps qu'on objective l'autre. S'il est un « biais » préjudiciable – puisque la notion de « biais » est également à l'honneur dans la scolastique du moment –, c'est bien, me semble-t-il, cette double injonction. C'est donc pour leur tenir des propos transgressifs en regard de ces prérequis, et les inciter du lieu de ma position de « chercheur confirmé » à mettre à distance, au moins pour un temps, la préoccupation de coller aux discours méthodologiques dont on les abreuve tout au long de leur formation universitaire, que j'ai accepté de répondre à l'invitation des doctorants et jeunes chercheurs de l'Université de

¹ CNRS/Université de Tours.

Liège et d'apporter ma contribution provocatrice, si ce n'est iconoclaste, au débat qu'ils ont organisé sur la pratique de l'anthropologie du proche².

Plutôt que leur imposer un énième exposé théorique, j'ai préféré livrer à travers le récit quelques exemples des « bricolages » que j'ai opérés à différents moments et sur les différents terrains de mon itinéraire de recherche personnel. Mon objectif était en effet de montrer que l'exercice réflexif, dans sa dimension de construction intellectuelle, ne peut être réellement productif s'il est tenté en amont et même pendant le processus de recherche, qu'il risque au contraire de brider la pensée. Les exposés comme les débats de la rencontre ont d'ailleurs montré à quel point cette préoccupation imposée d'inclure l'attitude réflexive tout au long du travail de terrain, puis lors de l'écriture de la thèse, était pour tous anxiogène, voire parfois paralysante. Pour ma part, j'ai proposé de renoncer aux hypothèses - qui risquent d'orienter le regard et donc de rendre aveugle -, et de s'autoriser à ne pas trop s'embarrasser de la notion de réflexivité, arguant qu'une errance en toute liberté est nécessaire quand on essaye de sortir de la répétition des schémas d'interprétation, ce qui est bien l'objectif ultime de toute recherche. Certes, l'errance génère le doute, et avec lui cette sensation vague et insistante de malaise, mais pour pouvoir « trouver » quelque chose et/ou renouveler le regard porté sur les phénomènes, il faut justement laisser la plus grande place au doute - donc au malaise - sans essayer de le faire disparaître en allant chercher dans les livres telle ou telle assertion sur l'attitude à adopter dans une situation qui pourrait être perçue en première analyse comme similaire, ou telle explication d'un phénomène de même type qui contiendrait « la » réponse à la question obsédante dans l'instant.

Pour illustrer ce malaise signifiant, et pour apporter dans le même temps quelques pistes de réflexion sur le rapport entre l'anthropologie des lointains et l'anthropologie du proche, j'ai présenté quelques expériences vécues au cours de mon travail de recherche, qui ont pu ensuite être mises en perspective au cours du débat avec les différents exposés dont les contributions de cet ouvrage se font l'écho :

- Les voyages en Mauritanie dont le premier a eu lieu en 1974-75 dans un contexte où se préparait la guerre du Sahara Occidental, et auxquels ont été ajoutés une série de séjours dans les camps de réfugiés sahraouis dans les années 90 (en Algérie) qui m'ont permis de vivre l'expérience fondatrice de l'altérité radicale. Ces missions associées aux travaux auxquels elles ont donné lieu relèvent à l'évidence de « l'anthropologie des lointains ».

² Comme mentionné dans l'introduction de ce volume, il s'agit de la journée d'étude « Ethnographies du proche : perspectives réflexives et enjeux de terrain » qui s'est déroulée à l'Université de Liège le 9 mai 2016 (ndlr).

- Les enquêtes à Paris visant le recueil de récits autobiographiques de personnes ayant vécu la relation coloniale sur le territoire des Rgaybat, dont une s'est déroulée sur deux ans à raison d'une matinée par semaine, chez un vieux général français qui avait été méhariste dans le Nord mauritanien dans les années trente. Ce travail peut être considéré comme une « anthropologie du proche ».
- Les situations de « médiation culturelle » que j'ai été amenée à vivre en Algérie puis en Mauritanie dans le sillage d'opérations d'aide au développement financées par la France en milieu saharien. Mon rôle consistait à tenter de faire comprendre aux uns (les ingénieurs français) ce qu'entendaient faire ou comment réagissaient les autres (les populations sahariennes) et inversement, afin de les aider à accorder leurs points de vue et de rendre « faisable » le projet commun, travail que je qualifierais volontiers d'« anthropologie de l'entre-deux ».

Sans reprendre le détail de cette présentation, et pour formuler quelques réflexions conclusives sur des points de convergences et/ou de divergences utiles à la comparaison entre l'anthropologie des lointains et l'anthropologie du proche, question que ma présence à cette rencontre justifiait, je m'appuierai dans cette conclusion générale sur quelques éléments essentiels de mon parcours qui semblent pouvoir être mis en regard des situations décrites par les différents intervenants et les auteurs de ce volume, et qui relèvent des effets de l'immersion de l'ethnologue dans l'altérité.

Aucune « méthode » préconstruite ne peut préparer le chercheur à évoluer immédiatement de manière fluide dans un milieu qui lui est étranger. On n'apprend pas à nager intellectuellement. Celui qui plonge ainsi dans l'inconnu n'a d'autre choix que se jeter à l'eau au risque de boire la tasse, puis de patauger comme il le peut en fonction de ses capacités à dompter sa peur, à découvrir par lui-même les mouvements qui lui permettront de se maintenir à flot. Il doit surtout apprendre à regarder autour de lui, et obtenir d'être guidé, dans son apprentissage, par ceux qui sont là : ces autres qu'il est venu rencontrer. Le principal atout de la réussite est en effet la qualité des relations construites avec au moins quelques-uns des membres du groupe étudié.

On pourrait penser *a priori* que l'expérience de l'extrême étrangeté est sans commune mesure avec celle de l'anthropologie du proche, que lorsqu'on est chez soi, qu'on parle la même langue et qu'on use des mêmes codes, la relation anthropologique est plus facile à créer. Pourtant toutes les communications présentées dans cet ouvrage font état de la difficulté de cette construction, et montrent qu'à l'instar de l'anthropologue des lointains, chacun a fait « comme il pouvait » en fonction de la situation et des aléas des conjonctures, pointant avec pertinence l'importance cruciale de la part de subjectivité - toujours singulière et toujours imprévisible - investie de part et d'autre qui conditionne la réussite ou l'échec.

A.S. Sarcinelli insiste sur les rapports sociaux pré-existant entre sa communauté d'origine (italienne dominante) et celle de ses interlocuteurs (dominés : des campe-

ments de Roms en Italie) qui ont été pour elle à la base de ce qu'elle nomme la « relation d'enquête », et sur ce qu'a impliqué, dans la qualité des échanges, la manière dont elle a tenté de se démarquer de la première pour pouvoir accéder à la seconde, une démarcation dont elle a expérimenté les limites lorsque des membres des campements lui ont demandé de s'engager plus avant de leur côté et de participer à leurs stratégies de résistance. M. Vivas-Romero, revisitant ses enquêtes auprès des femmes colombiennes et péruviennes émigrées en Belgique, met en exergue la question de la « position » en mettant l'accent sur le rapport de pouvoir inscrit dans les relations de genre, de classe et de race qu'elle a interrogées, dans lequel elle s'estimait prise du fait de son « identité d'opprimée » associée à la couleur de sa peau, pour une part contredite par une position académique qui lui semblait la mettre en porte à faux dans ce rapport, et dont elle a essayé de sortir en adoptant une posture qu'elle définit comme celle du « témoin muté » qui associe étroitement ses interlocutrices au projet de recherche au point qu'il puisse être présenté comme une « co-production ». D. Kessler-Bilthauer centre également son regard réflexif sur le « jeu de places » qu'elle a pu exploiter à la fois pour utiliser et se détacher de l'identité de langue et de culture qu'elle entretenait avec le milieu des sujets qu'elle étudiait (les guérisseurs lorrains). Revenant ainsi aux différents lieux de son expérience elle interroge la notion de « proche » dans sa dimension polysémique, une interrogation qu'on pourrait sans nul doute tenter d'appliquer aux « lointains ». H. Riffaut, dont la proximité avec ses interlocuteurs était extrême du fait qu'il partageait avec eux la pratique dont il voulait saisir le sens, le rôle psychologique et la fonction sociale (la natation régulière en piscine), oriente son questionnement plus sur la manière dont il a négocié sa place sur son terrain que sur la nature des relations effectivement construites qui apparaissent dans sa présentation comme relativement fugitives. G. Lansade, quant à lui, fait état des difficultés qu'il a rencontrées du fait du changement de position qu'il a dû opérer pour faire ses enquêtes, devant passer à ses yeux et aux yeux des autres de celle « d'indigène de l'institution » (lycée où il avait précédemment exercé) à celle de chercheur. Insistant sur l'importance, exacerbée dans son cas, de l'énoncé de la posture du chercheur, il pose également la question des « comptes » à rendre quant aux résultats des investigations, qu'ils soient exigés ou simplement attendus par les personnes concernées. L. Rimoldi, par le biais d'exemples ethnographiques qui excèdent la durée de sa recherche doctorale et qui mobilisent ainsi des faits et des réflexions survenus *a posteriori*, montre comment les discours sur la mémoire ouvrière du quartier qu'il a étudié ont été construits polyphoniquement. L'appartenance du chercheur et de ses interlocuteurs à des générations sociales distinctes, bien qu'elle ait établi une altérité temporelle dans la proximité spatiale, n'a pas entravé cette co-construction, au sein de laquelle le chercheur s'est vu assigner un rôle fondamental de témoignage, conservation et transmission de savoirs. Louise Debouny décrit les manières dont, au proche comme au lointain, les inconforts, les maladresses et les malaises vécus par le chercheur alors qu'il s'immerge de façon « trébuchante » dans son terrain fonction-

nent comme des outils de connaissance, permettant l'émergence et la verbalisation de dynamiques interrelationnelles (notamment liées aux genres) qui resteraient autrement invisibles à ses yeux.

Lors de mon travail de terrain en milieu nomade saharien, j'ai rencontré la plupart de ces obstacles et tenté pratiquement toutes les stratégies dont ces jeunes anthropologues « du proche » font état pour les avoir vécues, dans la construction des relations intersubjectives qui conditionnent la réalisation de cette « immersion » : dire sa posture, négocier l'entrée en relation, occuper ou refuser les différentes places qui vous sont assignées (en l'occurrence, dans mon cas, celles de la sœur, de la fille, de la rivale, et celle du Français), réussir ou non à tenir les positions qu'on essaye d'assumer – et en premier lieu celle de chercheur –, tenter de se démarquer de sa communauté d'origine dominante (en l'occurrence les Européens « expatriés » associés au colonialisme et aux formes contemporaines de la domination, ou plus tard les opérateurs des projets de « développement ») sans pour autant embrasser la cause des autres (les membres du Front Polisario souhaitaient que j'écrive sur le peuple sahraoui pour le faire connaître, et non sur une tribu, le tribalisme étant considéré comme un « crime contre la révolution »), s'engager sans totalement s'engager, partager ses interrogations, revenir une fois la thèse rédigée, mais avant sa soutenance pour soumettre ses interprétations aux intéressés, etc. Mais au moment de l'expérience, et même dans la phase d'écriture de la thèse, il m'était encore impossible de saisir toute l'importance, de part et d'autre, du rôle des représentations – de soi et de l'autre – dans les mécanismes ainsi engendrés. Or l'un des premiers champs d'investigation de la réflexivité est celui des représentations préconçues et des multiples projections que chacun opère à son insu. Ce n'est que vingt ans après mon premier voyage, lorsque j'ai entrepris d'écrire et de publier son récit en m'appuyant sur mon journal de terrain et les correspondances que j'avais adressées à ma famille, que j'ai commencé à pouvoir en prendre la mesure. Un détour par la psychanalyse me permettra encore plus tard d'approfondir la question du rôle de l'inconscient dans le processus de recherche. Ces représentations et ces projections sont en effet au cœur de l'intersubjectivité qui préside aux relations qu'établit le chercheur avec ses interlocuteurs, et conditionnent en conséquence son point de vue.

Ce qu'on projette sur l'autre et ce que l'autre projette sur soi conditionne la nature des relations construites. Or par quelle méthode pourrait-on prévoir ce que son inconscient va associer aux personnes rencontrées ou aux situations vécues, et *a fortiori* ce que l'inconscient de nos interlocuteurs va produire pour orienter la manière dont ils vont nous envisager et finalement nous situer ? Que l'anthropologue travaille dans le lointain ou dans le proche ne change rien à la question. C'est pourquoi l'expérience, pour l'un comme pour l'autre, est fondamentalement hasardeuse et génératrice de malaise. Un malaise qui est le signe que le processus de l'immersion est en cours ou même qu'il est parfaitement réussi. L'analyse de ce qui se joue là ne pourra être faite que bien plus tard, à la lumière de ce à quoi tout cela aura conduit. Si j'insiste pour

conseiller aux jeunes chercheurs de lâcher les livres et les théories sur les méthodes, c'est bien pour qu'ils s'autorisent à laisser toute latitude à ce processus, potentiellement créateur d'une nouvelle pensée, de s'effectuer pleinement. Remettre à plus tard l'exercice réflexif ne signifie pas évidemment qu'il faille renoncer à réfléchir sur ce qu'on est, où l'on est, pourquoi on est là, qu'est-ce qui a poussé à vouloir être chercheur et à chercher justement ces gens-là, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'on peut faire pour avancer, etc. Bien au contraire. Mais à trop vouloir se regarder nager, l'on risque d'oublier de nager...

Pour autant, il est évident que l'analyse scientifique dans les sciences humaines – qualifiées également de sciences « molles » – ne saurait faire l'économie du retour sur l'expérience, car les résultats de la recherche ne peuvent avoir de valeur de connaissance que s'ils sont éclairés par l'analyse de la manière dont s'est forgé le point de vue du chercheur au cours de la confrontation et pendant le processus d'écriture. Une manière qui ne peut être que subjective, ce pourquoi il conviendra le moment venu (donc après avoir terminé la phase d'écriture de la thèse) d'objectiver sa subjectivité pour la réintégrer dans les propos introductifs de l'ouvrage. Il est sans doute utile de s'y préparer en notant, parallèlement aux données recueillies sur les autres, tout ce qu'on peut observer de ce qui se passe en soi : ses interrogations, les différentes phases d'évolution de sa compréhension des situations ou des phénomènes, ses sensations, ses émotions, l'émergence de ses sentiments. Ce « journal de terrain » rédigé « à chaud » au jour le jour et sans contraintes puisqu'il n'est pas destiné à être lu par d'autres, viendra le moment venu assister la mémoire et palier sa faculté de refouler le souvenir de tous ces « malaises », de tous ces chocs et failles qui fondent la connaissance, c'est-à-dire l'intégration de l'inconnu.

Si l'on peut considérer que le proche et le lointain géographiques ne prédéterminent pas forcément la proximité et la distance entre les cultures, et *a fortiori* entre les personnes, il est néanmoins deux points, essentiels où l'expérience du terrain lointain diffère de celle du terrain proche. Le premier est la langue. Entrer dans une langue qui n'est pas la sienne et qu'on n'a jamais pratiquée si ce n'est jamais apprise, participe du processus d'immersion dans l'altérité que réalise l'anthropologue « traditionnel », celui qui, comme je l'ai fait, s'en va vivre dans une contrée dont la langue lui est étrangère. Le second, que j'ai également vécu, mais qui n'est pas systématique, est le fait d'être en permanence avec les gens que l'on veut étudier, parce que l'on vit chez eux, dans leur espace et à leur rythme. L'anthropologue du proche va faire ses enquêtes comme il irait au bureau, puis rentre chez lui. Il ne quitte ni ses rythmes, ni son territoire, ni sa langue. Or la langue, le temps et l'espace façonnent profondément l'être tout entier, c'est-à-dire son corps, son esprit et sa psyché. L'exercice réflexif mené vingt ans après mon premier voyage m'a permis de comprendre à quel point cette phase d'ignorance de la langue est importante, lorsqu'il m'est apparu que c'était bien là, dans ce moment où je ne comprenais rien, que j'ai acquis les fondements de ma connaissance de la culture nomade saharienne. C'est donc un élément essentiel de

l'immersion dont les effets sont incommensurables et presque impossibles à identifier clairement.

Parmi les conséquences sur soi de cette totale immersion dans l'altérité radicale, il en est une autre que je nommerais volontiers « l'effet de contorsion ». La culture des nomades sahariens est tant éloignée de celle des sédentaires occidentaux, en particulier au niveau du rapport à l'espace et du rapport au temps qui m'apparaissent inversés, que j'ai eu pendant des années la sensation, chaque fois que je passais d'un continent à l'autre, de devoir opérer à l'intérieur de moi-même un angle de 180°. Or cette contorsion intérieure était extrêmement douloureuse sans que je puisse définir la cause de ce profond malaise. Acquérir progressivement une relative bi-culturalité est, certes, une très grande richesse, mais le lent processus qui permet d'y atteindre, et qui s'apparente effectivement à une contorsion chaque fois renouvelée, n'est pas facile à vivre. Là encore, ce n'est que des années plus tard, lorsqu'une véritable approche réflexive a pu être construite, que j'ai pu comprendre le rôle heuristique dans l'expérience du terrain de cette coupure totale du chercheur avec son espace-temps, c'est-à-dire tous ses repères culturels.

Obliger les doctorants à faire une thèse en trois ans en menant de front décentrement et réflexivité, puis les contraindre au moment de la restitution de leurs travaux à se positionner systématiquement et en permanence vis-à-vis des écrits de la discipline proches des questions épistémologiques ou autres qu'il traite ou qu'il se pose, à multiplier les références à tel dont il partage l'avis au point d'en reprendre les mots et d'y enfermer sa pensée ou à tel autre dont il se démarque en devant expliciter pourquoi, c'est-à-dire à se justifier en permanence, non seulement alourdit les textes et rend leur lecture assommante, mais risque d'empêcher véritablement la pensée d'advenir. Le risque majeur de ces excès de contraintes est en effet de réduire la thèse à un exercice d'école auquel doit se soumettre celui qui souhaite s'engager dans une carrière de chercheur ou d'enseignant-chercheur. Un exercice qui laisse de moins en moins de place et de temps à l'errance, donc à la véritable recherche. Et après ? L'obtention du poste va-t-elle enfin autoriser l'envol de la pensée, le débordement de l'imagination créatrice et la libération de la plume ? Cet exercice contraint est-il productif ou contre-productif ? La question est réelle.

L'heureux gagnant du concours qui mène au poste tant convoité risque de déchanter, car les conditions d'exercice du métier de chercheur et plus encore de celui d'enseignant-chercheur se sont également considérablement dégradées et connaissent actuellement une crise notoire. À l'obligation de l'école doctorale qui somme les anthropologues statutaires de former les étudiants (on appelle cela « l'encadrement ») et les étudiants à être formatés (cadrés), à la multiplication jusqu'à l'absurde des tâches administratives, des réunions, des rapports à rédiger, etc., dans l'ensemble des institutions européennes, s'ajoute désormais partout le principe du financement de la recherche par appels d'offre. Là encore, chacun doit rivaliser de références et autres « états des lieux » pour avoir une chance de l'emporter. En réalité la plupart s'essouffle

sans succès sur des dossiers qui prennent des mois à monter. On fait de la recherche en courant et l'on ne prend plus le temps de penser. Ce système dans lequel chacun est piégé se traduit, comme il est aisé de le constater, par la diminution des livres d'auteurs et, à l'inverse, par la multiplication de livres collectifs sans grande cohérence, bourrés de citations et références, et que personne ne lit ou presque, alors qu'ils ont requis un temps considérable pour être construits et finalement édités. Cette situation inquiétante mérite qu'on s'y arrête. L'exacerbation de l'ensemble de ces conventions dans les milieux académiques européens serait-elle le signe d'une angoisse des intellectuels confrontés à une situation de relative « panne » de la pensée dans un contexte de crise mondiale multiforme ?

Alors que j'ai personnellement mené ma carrière à la marge de la discipline et des laboratoires (ce qui n'est plus possible aujourd'hui), je m'étonne aujourd'hui d'être de plus en plus souvent sollicitée par des jeunes chercheurs, groupes ou individus totalement inconnus, mais en quête d'une autre légitimité que celle qui leur est proposée par l'institution, et qui voudraient pouvoir faire reconnaître leur droit de faire une autre anthropologie que celle qu'on leur impose, qu'elle soit du « proche » ou des « lointains ». Si c'est là le signe d'une révolte future de nos jeunes esprits, j'en accepte l'augure et l'encourage bien volontiers.

Les auteurs

Marie Campigotto est doctorante et assistante au Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle (Faculté des sciences sociales, Université de Liège). Ses recherches s'inscrivent dans les champs de l'anthropologie du religieux, de l'enfance et des enfants. Sur base de terrains ethnographiques en Sicile et à Liège, elle s'intéresse aux liens entre expériences religieuses, vécus affectifs intimes et transmissions sociales et culturelles. Elle est notamment l'auteure des articles suivants : « Sujet de disputes ou objet de partage ? L'anthropologue au centre de conflits entre enfants de 5 à 8 ans (Liège, Belgique) » (*AnthropoChildren*, 2014, vol. 4) et « Mondes d'enfants. Ethnographie des "premières communions" à la paroisse Natività di Maria Vergine (Castelbuono, Sicile) » (*AnthropoChildren*, 2012, vol. 4).

Sophie Caratini est directrice de recherche au CNRS, rattachée à l'Équipe monde arabe et Méditerranée (EMAM) de la Maison des Sciences de l'Homme Val de Loire de l'Université de Tours en France. Elle est responsable de l'axe de recherche « Sociétés nomades et rencontres des cultures (Afrique du Nord et de l'Ouest) » et coordonne un vaste programme de recherche sur la relation franco-mauritanienne. Docteur d'État de l'Université de Paris VII en 1985, elle a participé pendant trois ans aux activités du département d'Afrique blanche du Musée de l'Homme (1976-1979) et aux recherches de la R.C.P. 477 du CNRS sur la Mauritanie (1979-1983). Sophie Caratini a également été responsable de la section d'ethnologie de l'Institut du monde arabe. Parmi ses nombreux ouvrages majeurs, citons *Les non-dits de l'anthropologie*, suivi de *Dialogue avec Maurice Godelier*, réédité en 2012 aux Éditions Thierry Marchaisse.

Louise Debouny, titulaire d'un master en anthropologie, est membre associé du Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle (LASC) de l'Université de Liège, Belgique. Ses travaux s'articulent autour du concept de corps et de personne lu au travers des pratiques quotidiennes. Elle a étudié cette notion en lien avec l'environnement dans la culture kichwa en Amazonie équatorienne et entreprend de l'explorer en Belgique francophone dans le contexte de la prostitution. Elle s'intéresse aux différents usages du corps, notamment en lien avec l'exercice de la sexualité, en ce qu'ils renseignent des façons dont sont pensés l'individu, le corps et la personne, mais aussi à l'implication de ces conceptions dans le champ de la parenté en Europe contemporaine.

Rachel Dobbels est doctorante au Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle de la Faculté des sciences sociales à l'Université de Liège. Ses recherches s'inscrivent dans les champs de l'anthropologie de la migration, du politique, de l'alimentation et

du religieux. Sa thèse porte sur la construction des identités autour du couple authenticité et altérité dans le contexte des marchés (*marketplaces*) à Liège (Belgique) et à Leeds (Royaume-Uni).

Déborah Kessler-Bilthauer est chargée de recherche à l'Observatoire Hommes-Milieus du Pays de Bitche (LabEx DRIHM, Université de Lorraine, Laboratoires LIEC et 2L2S). Après une thèse en ethnologie consacrée aux guérisseurs-désenvoûteurs dans la Lorraine du XXI^e siècle, ses recherches se concentrent aujourd'hui sur le vaste champ de la santé. Avec une méthodologie qualitative, ses travaux portent sur les parcours de soins, les pratiques et les expériences de santé, l'accès aux dispositifs médicaux conventionnels et non conventionnels, la pluralité thérapeutique,... Ils questionnent, dans différents contextes, les représentations du corps, de la santé et de la maladie selon les catégories d'âges, le genre et les milieux socio-culturels d'appartenance.

Godefroy Lansade vient de soutenir une thèse en anthropologie sociale et ethnologie à l'École des hautes études en sciences sociales (Centre Norbert Elias, Marseille) intitulée « La vision des inclus. Ethnographie d'un dispositif d'inclusion scolaire à destination d'adolescents et jeunes adultes désignés handicapés mentaux ». Maître de conférences, il enseigne à l'université Paul Valéry de Montpellier au sein du département de sciences de l'éducation. Il travaille sur les politiques publiques d'éducation inclusive et plus particulièrement sur l'inclusion scolaire « en train de se faire » à travers l'expérience ainsi que le point de vue d'adolescents et de jeunes adultes désignés handicapés mentaux. Il a entre autres publié un article dans *Recherches en éducation* en 2015.

Elsa Mescoli est affiliée au Centre d'études de l'ethnicité et des migrations (CEDEM) et au Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle (LASC) de la Faculté des sciences sociales de l'Université de Liège, où elle est actuellement Maître de conférences et chercheuse dans le domaine des études sur la migration. Sa thèse de doctorat, réalisée en cotutelle à l'Université de Milan-Bicocca et à l'Université de Liège, portait sur les pratiques culinaires de femmes marocaines résidant dans la province de Milan et, en particulier, sur les processus de définition des sujets dans un contexte migratoire à travers la culture matérielle et les pratiques du quotidien. Elle est entre autres l'auteure de « Les recettes de l'Autre. De la transmission des savoirs (et savoir-faire) féminins en contexte migratoire » (*Hommes et Migrations*, 2015).

Hadrien Riffaut est chercheur associé au Centre de recherche sur les liens sociaux de l'université Paris Descartes. Il a réalisé une thèse de sociologie portant sur les apports du bénévolat dans la construction identitaire des bénévoles et est consultant au CerPhi (Centre d'étude et de recherche sur la philanthropie) depuis 2007. Il s'y est spé-

cialisé en sociologie compréhensive dans les domaines du tiers secteur (milieu associatif, engagement militant et bénévole) et dans la réalisation d'enquêtes ethnographiques auprès de publics sensibles ou en difficulté. Il est co-auteur de plusieurs rapports de recherche portant notamment sur les pratiques de mendicité à Paris ou sur le glanage alimentaire. Il enseigne les méthodes d'enquête et les théories sociologiques à l'université Paris Descartes et à l'université Paris Ouest Nanterre.

Luca Rimoldi est chercheur postdoctoral (boursier) auprès du Département de sociologie et de recherche sociale de l'Université de Milan-Bicocca (Italie). En 2013, il a obtenu le titre de docteur en « Anthropologie de la contemporanéité. Ethnographie des diversités et des convergences culturelles ». En 2015, il a été chercheur postdoctoral au Centre Maurice Halbwachs (Paris), boursier du programme Fernand Braudel – IFR incoming (International Fellowships for Experienced Researchers) de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, financée par l'Union Européenne. Depuis 2008, il mène des recherches en Italie et s'intéresse à la mémoire sociale, à la production de marginalité et aux formes d'exclusion en contexte urbain.

Alice Sophie Sarcinelli est chargée de recherches F.R.S.-FNRS au Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle de la Faculté des sciences sociales de l'Université de Liège. Membre fondatrice et coordinatrice du groupe « Sciences de l'enfance, l'enfant de sciences », ses recherches actuelles portent sur l'enfance au sein des couples du même sexe en Italie et en Belgique. Docteur en anthropologie sociale et ethnologie de l'EHESS (Paris) et lauréate des Prix de la Chancellerie de Paris 2015 (Prix Richelieu), elle est également qualifiée aux fonctions de Maître de conférence (sections 19, 20, 70) par le Conseil national des universités (France). Elle a récemment publié l'article « Ordres et désordres des âges dans les familles transnationales roms », *Ethnologie française* (2015, vol. 154) et l'ouvrage « À quelle discipline appartiennent les enfants ? Croisements, échanges et reconfiguration de la recherche autour de l'enfance », coédité avec G. Bolotta, D. Boone, G. Chicarro, N. Collomb, D. Dussy (2016, Marseille, La discussion).

María Vivas-Romero est doctorante et boursière FRESH du FNRS. Elle a obtenu un bachelier à l'Université de Monterrey (UDEM), au Mexique et un Master en sciences de la population et du développement à l'Université de Liège, en Belgique. Sa recherche doctorale examine les pratiques à travers lesquelles les migrantes colombiennes et péruviennes travaillant dans le secteur de la domesticité à Bruxelles négocient leur accès à la protection sociale par le truchement d'arrangements transnationaux. Par ailleurs, ses travaux portent aussi sur la production et la reproduction des inégalités intersectionnelles d'accès à la protection sociale au niveau global. Enfin, elle s'intéresse également aux approches ethnographiques multi-situées ainsi qu'aux approches féministes postcoloniales.

Les derniers numéros d'Émulations

- # 12 - Anthropologie historique des violences de masse
- # 13 - Résistance(s) et Vieillesse(s)
- # 14 - Femmes et écologie
- # 15 - La construction scientifique des sexes
- # 16 - Médias et identités
- # 17 - Entre migrations et mobilités. Itinéraires contemporains
- # 18 - L'amour en sciences sociales, les sciences sociales en amour
- # 19 - Perspectives on Social Movements. Voices from the South
- # 20 - Enjeux environnementaux transnationaux. Politiques, enjeux et acteurs sociaux
- # 21 - Être jeunes chercheur·e·s aujourd'hui

Consultez également la version web de la revue à l'adresse :

www.revue-emulations.net

Twitter : @Rev_Emulations

L'édition de ce numéro d'*Émulations* a bénéficié du soutien du fonds ISDT Wernaers du Fonds de la recherche scientifique belge (FRS-FNRS).

